





J'ay peint au Naturel l'Impertinent le Sot
Le Fat l'Ambitieux l'Avare et le Bigot
Mon Livre est un Tableau des Erreurs de la vie
De tout le genre-humain il contient le Portrait
Le Sage y rit de ceux dont j'ay peint la folie
Et l'Insensé s'y meconnoit

LES CARACTERES DE THEOPHRASTE,

ET LA SUITE TRADUITS DU GREC;

AVEC

LES CARACTERES, OU LES MŒURS DE CE SIÉCLE.

Quatorziéme Edition, revuë, corrigée, & augmentée par l'Auteur.

TOME PREMIER.



A LYON,

Chez la Veuve DELAROCHE & Fils, ruë Mercière, à l'Occasion.

M. DCC. XLVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



TABLE

Des Caractères de Théophraste traduits du Grec, & des Caractères ou Mœurs de ce Siécle contenus au Tome premier.

DISCOURS PRONONCÉ DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE, le 15. Juin. 1693. Pag. xix.

ELOGE DE M. DE LA BRUYERE, par l'Abbé FLEURI. xxxvii

DISCOURS SUR THÉOPHRASTE. xl

LES CARACTÈRES DE THÉOPHRASTE TRADUITS DU GREC. lxv

DE LA DISSIMULATION. lxvii

DE LA FLATERIE. lxix

DE L'IMPERTINENT ou du DISEUR DE RIEN. lxxii

DE LA RUSTICITÉ. lxxiv

DU COMPLAISANT. lxxvii

DE L'IMAGE D'UN COQUIN. lxxx

DU GRAND PARLEUR. lxxxii

DU DÉBIT DES NOUVELLES. lxxxv

DE L'EFFRONTERIE causée par l'Avarice. lxxxvii

DE L'EPARGNE SORDIDE. lxxxix

DE L'IMPUDENT, ou de celui qui ne rougit de rien. xcii

DU CONTRE-TEMS. xcv

DE LA STUPIDITÉ. xcviii

De la Brutalité. c
De la Superstition. cii
De l'Esprit chagrin. civ
De la Défiance. cvi
D'un vilain Homme. cvii
D'un Homme incommode. cix
De la sote Vanité. cx
De l'Avarice. cxii
De l'Ostentation. cxiv
De l'Orgueil. cxvii
De la Peur, ou du défaut de courage. cxix
Des Grands d'une République. cxxi
D'une tardive Instruction. cxxiii
De la Médisance. cxxv

LES CARACTÉRES, OU LES MOEURS DE CE SIÉCLE. Page 3

Des Ouvrages de l'Esprit. 9
Du Mérite personnel. 42
Des Femmes. 62
Du Cœur. 93
De la Société & de la Conversation. 106
Des Biens de fortune. 141
De la Ville. 174
De la Cour. 192

Fin de la Table du Tome premier.

LES CARACTERES
OU
LES MŒURS
DE CE SIÉCLE.

Admonere voluimus, non mordere: prodesse, non lædere: consulere moribus hominum, non officere. *Erasm.* . . . . .



LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIÉCLE.



E rends au public ce qu'il m'a prêté: j'ai emprunté de lui la matière de cet Ouvrage ; il eſt juſte que l'aïant achevé avec toute l'attention pour la vérité, dont je ſuis capable, & qu'il mérite de moi, je lui en faſſe la reſtitution : il peut regarder avec loiſir ce portrait que j'ai fait de lui d'après nature, & s'il ſe connoît quelques-uns des défauts que je touche, s'en corriger. C'eſt l'unique fin que l'on doit ſe propoſer en écrivant, & le ſuccès auſſi que l'on doit moins ſe promettre ; mais comme les hommes ne ſe dégoûtent point du vice, il ne faut pas auſſi ſe laſſer de le leur reprocher ; ils ſe-

roient peut-être pires, s'ils venoient à manquer de censeurs ou de critiques ; c'est ce qui fait que l'on prêche & que l'on écrit : l'Orateur & l'Ecrivain ne sauroient vaincre la joïe qu'ils ont d'être applaudis ; mais ils devroient rougir d'eux-mêmes, s'ils n'avoient cherché par leurs discours ou par leurs écrits que des éloges ; outre que l'approbation la plus sûre & la moins équivoque est le changement de mœurs, & la réformation de ceux qui les lisent, ou qui les écoutent. On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction ; & s'il arrive que l'on plaise, il ne faut pas néanmoins s'en repentir, si cela sert à insinuer & à faire recevoir les vérités qui doivent instruire. Quand donc il s'est glissé dans un livre quelques pensées ou quelques réflexions qui n'ont ni le feu, ni le tour, ni la vivacité des autres, bien qu'elles semblent y être admises pour la varieté, pour délasser l'esprit, pour le rendre plus présent & plus attentif à ce qui va suivre, à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles, familiéres, instructives, accommodées au simple peuple qu'il n'est pas permis de négliger, le Lecteur peut les condamner, & l'Auteur les doit proscrire ; voilà la règle. Il y en a une autre, & que j'ai intérêt que l'on veüille suivre ; qui est de ne pas perdre mon titre de vûë, & de penser toû-

jours,& dans toute la lecture de cet ouvrage, que ce ſont les caractères,ou les mœurs de ce ſiécle que je décris : car bien que je les tire ſouvent de la Cour de France, & des Hommes de ma nation, on ne peut pas néanmoins les reſtraindre à une ſeule Cour, ni les renfermer en un ſeul païs, ſans que mon livre ne perde beaucoup de ſon étenduë & de ſon utilité,& ne s'écarte du plan que je m'y ſuis fait de peindre les Hommes en général, comme des raiſons qui entrent dans l'ordre des Chapitres, & dans une certaine ſuite inſenſible de réflexions qui les compoſent. Après cette précaution ſi néceſſaire,& dont on pénétre aſſez les conſéquences, je crois pouvoir proteſter contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interprétation, toute fauſſe application, & toute cenſure,contre les froids plaiſans & les Lecteurs mal intentionnés ; il faut ſavoir lire, & enſuite ſe taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lu, & ni plus ni moins que ce qu'on a lu ; & ſi on le peut quelquefois, ce n'eſt pas aſſez, il faut encore le vouloir faire; ſans ces conditions, qu'un Auteur exact & ſcrupuleux eſt en droit d'exiger de certains eſprits pour l'unique récompenſe de ſon travail, je doute qu'il doive continuër d'écrire,s'il ne préfere du moins ſa propre ſatisfaction à l'utilité de pluſieurs, & au zèle de la vérité. J'a-

voüe d'ailleurs que j'ai balancé dès l'année M. DC. LXXXX. & avant la cinquiéme édition, entre l'impatience de donner à mon livre plus de rondeur & une meilleure forme par de nouveaux caractères, & la crainte de faire dire à quelques-uns: ne finiront-ils point, ces Caractères, & ne verrons - nous jamais autre chose de cet Ecrivain? Des gens sages me disoient d'une part, la matiere est solide, utile, agréable, inépuisable, vivez long-temps, & traitez-la sans interruption, pendant que vous vivrez; que pourriez-vous faire de mieux? il n'y a point d'année que les folies des hommes ne puissent vous fournir un volume. D'autres avec beaucoup de raison me faisoient redouter les caprices de la multitude & la légèreté du Public, de qui j'ai néanmoins de si grands sujets d'être content, & ne manquoient pas de me suggerer que personne presque depuis trente années ne lisant plus que pour lire, il falloit aux hommes pour les amuser, de nouveaux chapitres, & un nouveau titre: que cette indolence avoit rempli les boutiques, & peuplé le monde depuis tout ce tems de livres froids & ennuïeux, d'un mauvais stile & de nulle ressource; sans règles, & sans la moindre justesse, contraires aux mœurs & aux bienséances, écrits avec précipitation, & lus de même, seulement

par leur nouveauté ; & que si je ne savois qu'augmenter un livre raisonnable, le mieux que je pouvois faire, étoit de me reposer. Je pris alors quelque chose de ces deux avis si opposés, & je gardai un tempérament qui les rapprochoit ; je ne feignis point d'ajoûter quelques nouvelles remarques à celles qui avoient déja grossi du double la premiere édition de mon ouvrage : mais afin que le public ne fût point obligé de parcourir ce qui étoit ancien, pour passer à ce qu'il y avoit de nouveau, & qu'il trouvât sous ses ïeux ce qu'il avoit seulement envie de lire, je pris soin de lui désigner cette seconde augmentation par cette marque * particuliere : je crus aussi qu'il ne seroit pas inutile de lui distinguer la premiere augmentation par une autre marque ** plus simple, qui servît à lui montrer le progrès de mes Caractères, & à aider son choix dans la lecture qu'il en voudroit faire : & comme il pourroit craindre que ce progrès n'allât à l'infini, j'ajoûtois à toutes ces exactitudes une promesse sincère de ne plus rien hazarder en ce genre. Que si quelqu'un m'accuse d'avoir manqué à ma parole, en inserant dans les trois éditions qui ont suivi, un assez grand nombre de nouvelles remarques ; il verra du moins qu'en les con-

*((¶)) ** (¶)

fondant avec les anciennes par la suppression entiere de ces différences,qui se voïent par apostille, j'ai moins pensé à lui faire lire rien de nouveau, qu'à laisser peut-être un ouvrage de mœurs plus complet, plus fini, & plus régulier à la postérité. Ce ne sont point au reste des maximes que j'aïe voulu écrire; elles sont comme des loix dans la morale, & j'avouë que je n'ai ni assez d'autorité, ni assez de génie pour faire le Législateur: je sai même que j'aurois péché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la maniere des Oracles elles soient courtes & concises; quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étenduës: on pense les choses d'une maniere différente, & on les explique par un tour aussi tout différent; par une sentence, par un raisonnement, par une métaphore ou quelqu'autre figure, par un parallele, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture; de-là procéde la longueur ou la briéveté de mes réflexions. Ceux enfin qui font des maximes veulent être crus: je consens au contraire que l'on dise de moi que je n'ai pas quelquefois bien remarqué, pourvû que l'on remarque mieux.



DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

TOUT est dit, & l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des Hommes, & qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs le plus beau & le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner après les anciens & les habiles d'entre les modernes.

¶ Il faut chercher seulement à penser & à parler juste, sans vouloir amener les autres à nôtre goût & à nos sentimens; c'est une trop grande entreprise.

¶ C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule; il faut plus que de l'esprit pour être Auteur. Un Magistrat alloit par son mérite à la premiere dignité, il étoit homme délié & pratiqué dans les affaires; il a fait imprimer un ouvrage moral qui est rare par le ridicule.

¶ Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déja acquis.

¶ Un ouvrage satyrique ou qui contient des faits, qui est donné en feüilles sous le manteau aux conditions d'être rendu de même, s'il est médiocre, passe pour

merveilleux ; l'impression en est l'écueil.

¶ Si l'on ôte de beaucoup d'ouvrages de Morale l'Avertissement au Lecteur, l'Epître Dédicatoire, la Préface, la Table, les Approbations, il reste à peine assez de pages pour mériter le nom de livre.

¶ Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable ; la Poësie, la Musique, la Peinture, le Discours public.

Quel supplice que celui d'entendre déclamer pompeusement un froid discours, ou prononcer de médiocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais Poëte !

¶ Certains Poëtes sont sujets dans le Dramatique, à de longues suites de vers pompeux, qui semblent forts, élevés, & remplis de grands sentimens. Le peuple écoute avidement, les ïeux élevés, & la bouche ouverte, croit que cela lui plaît, & à mesure qu'il y comprend moins, l'admire davantage ; il n'a pas le tems de respirer, il a à peine celui de se récrier & d'applaudir. J'ai crû autrefois, & dans ma premiere jeunesse, que ces endroits étoient clairs & intelligibles pour les Acteurs, pour le Parterre & l'Amphithéâtre ; que leurs Auteurs s'entendoient eux-mêmes ; & qu'avec toute l'attention que je donnois à leur récit, j'avois tort de n'y rien entendre : je suis détrompé.

¶ L'on n'a guères vû jusques à présent

un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs : Homère a fait l'Iliade ; Virgile l'Enéïde, Tite-Live ses Décades, & l'Orateur Romain ses Oraisons.

¶ Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature ; celui qui le sent & qui l'aime a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas, & qui aime en deçà ou au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon & un mauvais goût, & l'on dispute des goûts avec fondement.

¶ Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les Hommes ; ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr, & d'une critique judicieuse.

¶ La vie des Héros a enrichi l'Histoire, & l'Histoire a embelli les actions des Héros : ainsi je ne sai qui sont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'Histoire, à ceux qui leur en ont fourni une si noble matière ; ou ces grands Hommes à leurs Historiens.

¶ Amas d'épithetes, mauvaises loüanges ; ce sont les faits qui loüent, & la maniere de les raconter.

¶ Tout l'esprit d'un Auteur consiste à bien définir & à bien peindre. * Moïse,

* Quand même on ne le considére que comme un homme qui a écrit.

HOMERE, PLATON, VIRGILE, HORACE ne font au dessus des autres Ecrivains que par leurs expressions & par leurs images: il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

¶ On a dû faire du stile ce qu'on a fait de l'Architecture ; on a entierement abandonné l'ordre Gothique, que la Barbarie avoit introduit pour les Palais, & pour les Temples ; on a rappellé le Dorique, l'Ionique, & le Corinthien : ce qu'on ne voïoit plus que dans les ruines de l'ancienne Rome, & de la vieille Grèce, devenu moderne, éclate dans nos Portiques & dans nos Peristilles. De même on ne sauroit en écrivant rencontrer le parfait, & s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation.

Combien de siécles se sont écoulés, avant que les Hommes dans les siences & dans les arts aïent pu revenir au goût des Anciens, & reprendre enfin le simple & le naturel ?

On se nourrit des Anciens & des habiles Modernes, on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses ouvrages ; & quand enfin l'on est Auteur, & que l'on croit marcher tout seul, on s'éleve contr'eux, on les maltraite, semblable à ces enfans drus & forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice.

Un Auteur moderne prouve ordinairement que les Anciens nous ſont inférieurs en deux manieres, par raiſon & par exemple; il tire la raiſon de ſon goût particulier, & l'exemple de ſes ouvrages.

Il avouë que les Anciens, quelqu'inégaux & peu corrects qu'ils ſoient, ont de beaux traits, il les cite, & ils ſont ſi beaux, qu'ils font lire ſa critique.

Quelques habiles prononcent en faveur des Anciens contre les Modernes, mais ils ſont ſuſpects, & ſemblent juger en leur propre cauſe, tant leurs ouvrages ſont faits ſur le goût de l'antiquité: on les recuſe.

¶ L'on devroit aimer à lire ſes ouvrages à ceux qui en ſavent aſſez pour les corriger & les eſtimer.

Ne vouloir être ni conſeillé ni corrigé ſur ſon ouvrage, eſt un pédantiſme.

Il faut qu'un Auteur reçoive avec une égale modeſtie les éloges & la critique que l'on fait de ſes ouvrages.

¶ Entre toutes les différentes expreſſions qui peuvent rendre une ſeule de nos penſées, il n'y en a qu'une qui ſoit la bonne; on ne la rencontre pas toûjours en parlant, ou en écrivant: il eſt vrai néanmoins qu'elle exiſte, que tout ce qui ne l'eſt point eſt foible, & ne ſatisfait point un homme d'eſprit qui veut ſe faire entendre.

Un bon Auteur, & qui écrit avec ſoin,

éprouve souvent que l'expression qu'il cherchoit depuis long-temps sans la connoître, & qu'il a enfin trouvée, est celle qui étoit la plus simple, la plus naturelle, qui sembloit devoir se présenter d'abord & sans efforr.

Ceux qui écrivent par humeur, sont sujets à retoucher à leurs ouvrages: comme elle n'est pas toûjours fixe, & qu'elle varie en eux selon les occasions, ils se refroidissent bien-tôt pour les expressions & les termes qu'ils ont le plus aimés.

¶ La même justesse d'esprit, qui nous fait écrire de bonnes choses, nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être luës.

Un esprit médiocre croit écrire divinement; un bon esprit croit écrire raisonnablement.

¶ L'on m'a engagé, dit *Ariste*, à lire mes ouvrages à *Zoïle*, je l'ai fait, ils l'ont saisi d'abord, & avant qu'il ait eu le loisir de les trouver mauvais, il les a loüés modestement en ma présence, & il ne les a pas loüés depuis devant personne: je l'excuse, & je n'en demande pas davantage à un Auteur:je le plains même d'avoir écouté de belles choses qu'il n'a point faites.

Ceux qui par leur condition se trouvent exempts de la jalousie d'Auteur,ont ou des passions, ou des besoins qui les distraient,

& les rendent froids ſur les conceptions d'autrui : perſonne preſque par la diſpoſition de ſon eſprit, de ſon cœur, & de ſa fortune, n'eſt en état de ſe livrer au plaiſir que donne la perfection d'un ouvrage.

¶ Le plaiſir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très-belles choſes.

¶ Bien des gens vont juſques à ſentir le mérite d'un manuſcrit qu'on leur lit, qui ne peuvent ſe déclarer en ſa faveur, juſques à ce qu'ils aïent vû le cours qu'il aura dans le monde par l'impreſſion, ou quel ſera ſon ſort parmi les habiles : ils ne hazardent point leurs ſuffrages, ils veulent être portés par la foule, & entraînés par la multitude ; ils diſent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, & que le public eſt de leur avis.

Ces gens laiſſent échaper les plus belles occaſions de nous convaincre qu'ils ont de la capacité & des lumières, qu'ils ſavent juger, trouver bon ce qui eſt bon, & meilleur ce qui eſt meilleur. Un bel ouvrage tombe entre leurs mains, c'eſt un premier ouvrage ; l'Auteur ne s'eſt pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui prévienne en ſa faveur; il ne s'agit point de faire ſa cour, ou de flater les Grands en applaudiſſant à ſes écrits : on ne vous demande pas, *Zelotes*, de vous récrier : *C'eſt un chef-d'œuvre*

de l'esprit ; l'humanité ne va pas plus loin, c'est jusqu'où la parole humaine peut s'élever : on ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un qu'à proportion qu'il en aura pour cette piéce ; phrases outrées, dégoûtantes, qui sentent la Pension ou l'Abbaïe ; nuisibles à cela même qui est loüable, & qu'on veut loüer. Que ne disiez-vous seulement: Voilà un bon livre ? vous le dites, il est vrai, avec toute la France, avec les Etrangers comme avec vos Compatriotes, quand il est imprimé par toute l'Europe, & qu'il est traduit en plusieurs langues ; il n'est plus temps.

¶ Quelques-uns de ceux qui ont lu un ouvrage en rapportent certains traits dont ils n'ont pas compris le sens, & qu'ils altérent encore par tout ce qu'ils y mettent du leur ; & ces traits ainsi corrompus & défigurés, qui ne sont autre chose que leurs propres pensées & leurs expressions, ils les exposent à la censure, soûtiennent qu'ils sont mauvais, & tout le monde convient qu'ils sont mauvais : mais l'endroit de l'ouvrage que ces critiques croient citer, & qu'en effet ils ne citent point, n'en est pas pire.

¶ Que dites-vous du livre d'*Hermodore* ? Qu'il est mauvais, répond *Anthime*. Qu'il est mauvais ? Qu'il est tel, continuë-t'il, que ce n'est pas un livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle. Mais

l'avez-vous lu ? Non, dit *Anthime* : que n'ajoûte-t'il que *Fulvie* & *Melanie* l'ont condamné sans l'avoir lû, & qu'il est ami de *Fulvie* & de *Melanie*.

¶ *Arsene* du plus haut de son esprit contemple les Hommes, & dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effraïé de leur petitesse. Loüé, exalté, porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproquement, il croit avec quelque mérite qu'il a, posseder tout celui qu'on peut avoir, & qu'il n'aura jamais : occupé & rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles : élevé par son caractère au dessus des jugemens humains, il abandonne aux ames communes le mérite d'une vie suivie & uniforme, & il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrent ; eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire ; il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde, & si universellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il veüille approuver, mais qu'il daigne lire ; incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point.

¶ *Theocrine* sait des choses assez inutiles, il a des sentimens toûjours singuliers ; il est moins profond que méthodique, il n'exerce que sa mémoire, il est abstrait,

dédaigneux, & il semble toûjours rire en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas : le hazard fait que je lui lis mon ouvrage, il l'écoute ; est-il lû, il me parle du sien : & du vôtre me direz-vous, qu'en pense t'il ? je vous l'ai déja dit, il me parle du sien.

¶ Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son Auteur vouloit en croire tous les Censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins.

¶ C'est une expérience faite, que s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les réclame. Ceux-ci s'écrient, pourquoi supprimer cette pensé ? elle est neuve, elle est belle, & le tour en est admirable ; & ceux-là affirment au contraire, ou qu'ils auroient négligé cette pensée, ou qu'ils lui auroient donné un autre tour. Il y a un terme, disent les uns, dans vôtre ouvrage, qui est rencontré, & qui peint la chose au naturel ; il y a un mot, disent les autres, qui est hazardé, & qui d'ailleurs ne signifie pas assez ce que vous voulez peut-être faire entendre : & c'est du même trait & du même mot que tous ces gens s'expliquent ainsi ; & tous sont connoisseurs, & passent pour tels. Quel autre parti pour un

Auteur, que d'oser pour lors être de l'avis de ceux qui l'approuvent ?

¶ Un Auteur sérieux n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletés, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son ouvrage, & moins encore de les supprimer; il est convaincu que quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa maniere d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisans est un mal inévitable, & que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sotise.

¶ Si certains esprits vifs & décisifs étoient crus, ce seroit encore trop que les termes pour exprimer les sentimens; il faudroit leur parler par signes, ou sans parler se faire entendre: quelque soin qu'on apporte à être serré & concis, & quelque réputation qu'on ait d'être tel, ils vous trouvent diffus: il faut leur laisser tout à suppléer, & n'écrire que pour eux seuls: ils conçoivent une période par le mot qui la commence, & par une période tout un chapitre; leur avez-vous lu un seul endroit de l'ouvrage, c'est assez, ils sont dans le fait, & entendent l'ouvrage: un tissu d'énigmes leur seroit une lecture divertissante, & c'est une perte pour eux, que ce stile estropié qui les en-

leve, ſoit rare, & que peu d'Ecrivains s'en accommodent. Les comparaiſons tirées d'un fleuve, dont le cours, quoique rapide, eſt égal & uniforme, ou d'un embraſement qui pouſſé par les vents s'épand au loin dans une forêt où il conſume les chênes & les pins, ne leur fourniſſent aucune idée de l'éloquence; montrez-leur un feu gregeois qui les ſurprenne, ou un éclair qui les ébloüiſſe, ils vous quittent du bon & du beau.

¶ Quelle prodigieuſe diſtance entre un bel ouvrage, & un ouvrage parfait ou régulier; je ne ſai s'il s'en eſt encore trouvé de ce dernier genre. Il eſt peut-être moins difficile aux rares génies de rencontrer le grand & le ſublime, que d'éviter toute ſorte de fautes. Le Cid n'a eu qu'une voix pour lui à ſa naiſſance, qui a été celle de l'admiration; il s'eſt vu plus fort que l'autorité & la politique, qui ont tenté vainement de le détruire, il a réuni en ſa faveur des eſprits toûjours partagés d'opinions & de ſentimens, les Grands & le Peuple; ils s'accordent tous à le ſavoir de mémoire, & à prévenir au théâtre les Acteurs qui le récitent. Le Cid enfin eſt l'un des plus beaux Poëmes que l'on puiſſe faire; & l'une des meilleures critiques qui ait été faite ſur aucun ſujet, eſt celle du Cid.

¶ Quand une lecture vous éleve l'eſprit,

& qu'elle vous inſpire des ſentimens nobles & courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il eſt bon, & fait de main d'ouvrier.

¶ CAPYS qui s'érige en juge du beau ſtile, qui croit écrire comme BOUHOURS & RABUTIN, réſiſte à la voix du peuple, & dit tout ſeul que DAMIS n'eſt pas un bon Auteur. DAMIS céde à la multitude, & dit ingénuëment avec le public que CAPYS eſt froid Ecrivain.

¶ Le devoir du Nouvelliſte eſt de dire, il y a un tel livre qui court, & qui eſt imprimé chez *Cramoiſy* en tel caractère, il eſt bien relié & en beau papier, il ſe vend tant; il doit ſavoir juſques à l'enſeigne du Libraire qui le débite, ſa folie eſt d'en vouloir faire la critique.

Le ſublime du Nouvelliſte eſt le raiſonnement creux ſur la politique.

Le Nouvelliſte ſe couche le ſoir tranquillement ſur une nouvelle qui ſe corrompt la nuit, & qu'il eſt obligé d'abandonner le matin à ſon réveil.

¶ Le Philoſophe conſume ſa vie à obſerver les hommes, & il uſe ſes eſprits à en démêler les vices & le ridicule; s'il donne quelque tour à ſes penſées, c'eſt moins par une vanité d'Auteur, que pour mettre une vérité qu'il a trouvée, dans tout le jour néceſſaire, pour faire l'impreſſion qui doit

servir à son dessein. Quelques Lecteurs croïent néanmoins le païer avec usure, s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre, & qu'il y a de l'esprit; mais il leur renvoïe tous leurs éloges qu'il n'a pas cherchés par son travail & par ses veilles, il porte plus haut ses projets, & agit pour une fin plus relevée: il demande des hommes un plus grand & un plus rare succès que les loüanges, & même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs.

¶ Les sots lisent un livre & ne l'entendent point: les esprits médiocres croïent l'entendre parfaitement: les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier; ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils trouvent clair ce qui est clair: les beaux esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, & ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

¶ Un Auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les sots admirent quelquefois, mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les vérités & de tous les sentimens, rien ne leur est nouveau, ils admirent peu; ils approuvent.

¶ Je ne sai si l'on pourra jamais mettre dans des lettres plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément, & plus de stile que l'on en voit dans celles de BALZAC &

de VOITURE : elles ſont vuides de ſentimens qui n'ont regné que depuis leur temps , & qui doivent aux femmes leur naiſſance : ce ſexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire ; elles trouvent ſous leur plume des tours & des expreſſions qui ſouvent en nous ne ſont l'effet que d'un long travail, & d'une pénible recherche ; elles ſont heureuſes dans le choix des termes qu'elles placent ſi juſte, que tout connus qu'ils ſont , ils ont le charme de la nouveauté , & ſemblent être faits ſeulement pour l'uſage où elles les mettent ; il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un ſeul mot tout un ſentiment , & de rendre délicatement une penſée qui eſt délicate ; elles ont un enchaînement de diſcours inimitable qui ſe ſuit naturellement , & qui n'eſt lié que par le ſens. Si les femmes étoient toûjours correctes, j'oſerois dire que les lettres de quelques - unes d'entr'elles ſeroient peut-etre ce que nous avons dans nôtre langue de mieux écrit.

¶ Il n'a manqué à TERENCE que d'être moins froid ; quelle pureté , quelle exactitude, quelle politeſſe, quelle élégance, quels caractères ! Il n'a manqué à MOLIERE que d'éviter le jargon & le barbariſme, & d'écrire purement ; quel feu, quelle naïveté , quelle ſource de la bonne plaiſanterie , quelle imitation des mœurs ,

quelles images, & quel fleau du ridicule! mais quel homme on auroit pu faire de ces deux comiques!

¶ J'ai lu MALHERBE & THEOPHILE, ils ont tous deux connu la nature, avec cette différence, que le premier d'un ſtile plein & uniforme montre tout à la fois ce qu'elle a de plus beau & de plus noble, de plus naïf & de plus ſimple; il en fait la peinture ou l'hiſtoire. L'autre ſans choix, ſans exactitude, d'une plume libre & inégale, tantôt charge ſes deſcriptions, s'appeſantit ſur les détails; il fait une anatomie; tantôt il feint, il exaggére, il paſſe le vrai dans la nature; il en fait le roman.

¶ RONSARD & BALZAC ont eu chacun dans leur genre aſſez de bon & de mauvais, pour former après eux de très-grands hommes en vers & en proſe.

¶ MAROT, par ſon tour & par ſon ſtile, ſemble avoir écrit depuis RONSARD: il n'y a guères entre ce premier & nous, que la différence de quelques mots.

¶ RONSARD & les Auteurs ſes contemporains ont plus nui au ſtile qu'ils ne lui ont ſervi: ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection, ils l'ont expoſé à la manquer pour toûjours, & à n'y plus revenir. Il eſt étonnant que les ouvrages de

MAROT si naturels & si faciles, n'aïent su faire de *Ronsard* d'ailleurs plein de verve & d'enthousiasme, un plus grand Poëte que *Ronsard* & que *Marot*; & au contraire, que *Belleau*, *Jodelle*, & *du Bartas*, aïent été si-tôt suivis d'un RACAN & d'un MALHERBE, & que nôtre langue à peine corrompuë, se soit vuë réparée.

¶ MAROT & RABELAIS son inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avoient assez de génie & de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un Auteur. *Rabelais* sur tout est incompréhensible; son livre est une énigme, quoi qu'on veüille dire, inexplicable; c'est une chimere, c'est le visage d'une belle femme, avec des pieds & une queuë de serpent, ou de quelqu'autre bête plus difforme; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine & ingénieuse, & d'une sale corruption : où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille : où il est bon, il va jusques à l'exquis & à l'excellent; il peut être le mets des plus délicats.

¶ Deux Ecrivains dans leurs ouvrages ont blâmé MONTAGNE, que je ne crois pas aussi bien qu'eux exempt de toute sorte de blâme : il paroît que tous deux ne

l'ont estimé en nulle maniere. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un Auteur qui pense beaucoup ; l'autre pense trop subtilement, pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles.

¶ Un stile grave, sérieux, scrupuleux, va fort loin : on lit AMYOT & COEFFETEAU : lequel lit-on de leurs contemporains ? BALZAC pour les termes & pour l'expression est moins vieux que VOITURE ; mais si ce dernier pour le tour, pour l'esprit, & pour le naturel n'est pas moderne, & ne ressemble en rien à nos Ecrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le négliger, que de l'imiter, & que le petit nombre de ceux qui courent après lui, ne peut l'atteindre.

¶ Le H** G* est immédiatement au dessous du rien ; il y a bien d'autres ouvrages qui lui ressemblent : il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot livre, qu'il y a de sotise à l'acheter : c'est ignorer le goût du peuple, que de ne pas hazarder quelquefois de grandes fadaises.

¶ L'on voit bien que l'*Opera* est l'ébauche d'un grand spectacle ; il en donne l'idée.

Je ne sai pas comment l'*Opera*, avec une musique si parfaite, & une dépense toute Roïale, a pu réüssir à m'ennuïer.

Il y a des endroits dans l'*Opera* qui laissent en desirer d'autres : il échape quelque-

fois de ſouhaiter la fin de tout le ſpectacle; c'eſt faute de théatre, d'action,& de choſes qui intéreſſent.

L'*Opera* juſqu'à ce jour n'eſt pas un Poëme; ce ſont des vers: ni un ſpectacle, depuis que les machines ont diſparu par le bon ménage d'*Amphion* & de ſa race: c'eſt un concert, ou ce ſont des voix ſoûtenuës par des inſtrumens: c'eſt prendre le change, & cultiver un mauvais goût, que de dire, comme l'on fait, que la machine n'eſt qu'un amuſement d'enfans, & qui ne convient qu'aux Marionnettes: elle augmente & embellit la fiction, ſoûtient dans les Spectateurs cette douce illuſion, qui eſt tout le plaiſir du théatre, où elle jette encore le merveilleux. Il ne faut point de vols, ni de chars, ni de changemens aux Berenices & à Penelope; il en faut aux *Opera*, & le propre de ce ſpectacle, eſt de tenir les eſprits, les ïeux, & les oreilles dans un égal enchantement.

¶ Ils ont fait le théatre, ces empreſſés, les machines, les ballets, les vers, la muſique, tout le ſpectacle, juſqu'à la ſale où s'eſt donné le ſpectacle, j'entens le toït, & les quatre murs dès leurs fondemens: qui doute que la chaſſe ſur l'eau, l'enchantement de la table,† la merveille du Laby-

† Rendez-vous de chaſſe dans la forêt de Chantilly.

rinthe,* ne soient encore de leur invention? J'en juge par le mouvement qu'ils se donnent, & par l'air content dont ils s'applaudissent sur tout le succès : si je me trompe, & qu'ils n'aïent contribué en rien à cette fête si superbe, si galante, si long-temps soûtenuë, & où un seul a suffi pour le projet & pour la dépense ; j'admire deux choses, la tranquillité, & le flegme de celui qui a tout remué, comme l'embarras & l'action de ceux qui n'ont rien fait.

¶ Les connoisseurs, ou ceux qui se croïent tels, se donnent voix déliberative & décisive sur les spectacles ; se cantonnent aussi, & se divisent en des partis contraires, dont chacun poussé par un tout autre intérêt, que par celui du public ou de l'équité, admire un certain Poëme, ou une certaine musique, & siffle tout autre. Ils nuisent également par cette chaleur à défendre leurs préventions, & à la faction opposée, & à leur propre cabale : ils découragent par mille contradictions les Poëtes & les Musiciens ; retardent le progrès des siences & des arts, en leur ôtant le fruit qu'ils pourroient tirer de l'émulation, & de la liberté qu'auroient plusieurs excellens Maîtres de faire chacun dans leur genre, & selon leur génie, de très-beaux ouvrages.

* Collation très-ingénieuse, donnée dans le Labyrinthe de Chantilly.

¶ D'où vient que l'on rit si librement au théatre, & que l'on a honte d'y pleurer? Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoïable, que d'éclater sur le ridicule? Est-ce l'altération des traits qui nous retient? Elle est plus grande dans un ris immodéré, que dans la plus amere douleur; & l'on détourne son visage pour rire, comme pour pleurer, en la présence des Grands, & de tous ceux que l'on respecte. Est-ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on est tendre, & à marquer quelque foiblesse, sur tout en un sujet faux, & dont il semble que l'on soit la duppe? Mais sans citer les persônes graves, ou les esprits forts, qui trouvent du foible dans un ris excessif, comme dans les pleurs, & qui se les défendent également: qu'attend on d'une scéne tragique? qu'elle fasse rire? Et d'ailleurs, la vérité n'y regne-t'elle pas aussi vivement par ses images, que dans le comique? L'ame ne va-t'elle pas jusqu'au vrai dans l'un & l'autre genre, avant que de s'émouvoir? est-elle même si aisée à contenter? ne lui faut-il pas encore le vrai-semblable? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un Amphithéatre un ris universel sur quelque endroit d'une Comédie, & que cela suppose au contraire qu'il est plaisant, & très-naïvement exécuté; aussi l'extrême violence que

chacun se fait à contraindre ses larmes, & le mauvais ris dont on veut les couvrir, prouvent clairement que l'effet naturel du grand tragique, seroit de pleurer tout franchement & de concert, à la vûë l'un de l'autre, & sans autre embarras que d'essuïer ses larmes; outre qu'après être convenu de s'y abandonner, on éprouveroit encore qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au théatre, que de s'y morfondre.

¶ Le poëme tragique vous serre le cœur dès son commencement; vous laisse à peine dans tout son progrès la liberté de respirer, & le temps de vous remettre; ou s'il vous donne quelque relâche, c'est pour vous replonger dans de nouveaux abîmes, & dans de nouvelles allarmes: il vous conduit à la terreur par la pitié, ou réciproquement à la pitié par le terrible; vous mene par les larmes, par les sanglots, par l'incertitude, par l'espérance, par la crainte, par les surprises, & par l'horreur, jusqu'à la catastrophe: ce n'est donc pas un tissu de jolis sentimens, de déclarations tendres, d'entretiens galans, de portraits agréables, de mots *doucereux*, ou quelquefois assez plaisans pour faire rire, suivi à la vérité d'une derniere scéne, où les * mutins n'entendent aucune raison, & où pour la bien-séance, il

* Sédition, dénoüement vulgaire des Tragédies.

y a enfin du ſang répandu, & quelques malheureux, à qui il en coûte la vie.

¶ Ce n'eſt point aſſez que les mœurs du théatre ne ſoient point mauvaiſes, il faut encore qu'elles ſoient décentes,& inſtructives : il peut y avoir un ridicule ſi bas,& ſi groſſier, ou même ſi fade,& ſi indifférent, qu'il n'eſt ni permis au Poëte d'y faire attention, ni poſſible aux Spectateurs de s'en divertir. Le Païſan ou l'Yvrogne fournit quelques ſcénes à un Farceur : il n'entre qu'à peine dans le vrai comique ; comment pourroit-il faire le fond ou l'action principale de la comédie ? Ces caractères, dit-on, ſont naturels ; ainſi par cette règle, on occupera bien-tôt tout l'Amphithéatre d'un laquais qui ſifle, d'un malade dans ſa garde-robe, d'un homme ïvre, qui dort ou qui vomit ; y a-t'il rien de plus naturel ? C'eſt le propre d'un efféminé de ſe lever tard, de paſſer une partie du jour à ſa toilette, de ſe voir au miroir, de ſe parfumer, de ſe mettre des mouches, de recevoir des billets,& d'y faire réponſe : mettez ce rôle ſur la ſcéne, plus long-temps vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il ſera naturel,& conforme à ſon original ; mais plus auſſi il ſera froid & inſipide.

¶ Il ſemble que le roman & la comédie pourroient être auſſi utiles qu'ils ſont nuiſibles : l'on y voit de ſi grands exemples de

constance, de vertu, de tendresse, & de désinteressement, de si beaux & de si parfaits caractères, que quand une jeune personne jette de-là sa vuë sur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des sujets indignes, & fort au dessous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne qu'elle soit capable pour eux de la moindre foiblesse.

¶ CORNEILLE ne peut être égalé dans les endroits où il excelle : il a pour lors un caractère original & inimitable ; mais il est inégal : ses premieres comédies sont séches, languissantes, & ne laissoient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin ; comme ses dernieres font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures piéces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs ; un stile de déclamateur, qui arrête l'action, & la fait languir ; des négligences dans les vers & dans l'expression, qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avoit sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lu ailleurs; de la conduite de son théatre, qu'il a quelquefois hazardée contre les règles des Anciens ; & enfin de ses dénoüëmens ; car il ne s'est pas toûjours assujetti au goût des Grecs, & à leur grande simplicité; il a aimé au contraire à char-

ger la ſcéne d'évenemens, dont il eſt preſque toûjours ſorti avec ſuccès : admirable ſur tout par l'extrême variété, & le peu de rapport qui ſe trouve pour le deſſein entre un ſi grand nombre de poëmes qu'il a compoſés ; il ſemble qu'il y ait plus de reſſemblance dans ceux de RACINE, & qu'ils tendent un peu plus à une même choſe : mais il eſt égal, ſoûtenu, toûjours le même par tout, ſoit pour le deſſein & la conduite de ſes piéces, qui ſont juſtes, régulieres, priſes dans le bon ſens, & dans la nature ; ſoit pour la verſification, qui eſt correcte, riche dans ſes rimes, élégante, nombreuſe, harmonieuſe ; exact imitateur des Anciens, dont il a ſuivi ſcrupuleuſement la netteté & la ſimplicité de l'action ; à qui le grand & le merveilleux n'ont pas même manqué, ainſi qu'à Corneille, ni le touchant, ni le pathétique. Quelle plus grande tendreſſe, que celle qui eſt répanduë dans tout le Cid, dans Polieucte, & dans les Horaces ? quelle grandeur ne ſe remarque point en Mitridate, en Porus, & en Burrhus ? Ces paſſions encore favorites des Anciens, que les tragiques aimoient à exciter ſur les théatres, & qu'on nomme la terreur & la pitié, ont été connuës de ces deux Poëtes. Oreſte dans l'Andromaque de Racine, & Phedre du même Auteur, comme l'Oëdipe, & les Horaces de Corneille, en

font la preuve. Si cependant il eſt permis de faire entr'eux quelque comparaiſon, & les marquer l'un & l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre, & par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages; peut-être qu'on pourroit parler ainſi. Corneille nous aſſujettit à ſes caractères & à ſes idées; Racine ſe conforme aux nôtres : celui-là peint les Hommes comme ils devroient être; celui-ci les peint tels qu'ils ſont : il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, & de ce que l'on doit même imiter; il y a plus dans le ſecond de ce que l'on reconnoît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans ſoi-même : l'un éléve, étonne, maîtriſe, inſtruit; l'autre plaît, remuë, touche, pénétre : ce qu'il y a de plus beau, de plus noble & de plus impérieux dans la raiſon, eſt manié par le premier; & par l'autre, ce qu'il y a de plus flateur, & de plus délicat dans la paſſion : ce ſont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes; & dans celui-ci, du goût, & des ſentiment : l'on eſt plus occupé aux piéces de Corneille; l'on eſt plus ébranlé & plus attendri à celles de Racine : Corneille eſt plus moral; Racine plus naturel : il ſemble que l'un imite SOPHOCLE, & que l'autre doit plus à EURIPIDE.

¶ Le peuple appelle Eloquence la facilité que quelques-uns ont de parler ſeuls, &

long-temps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix, & à la force des poulmons. Les Pédans ne l'admettent aussi que dans le discours oratoire, & ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots, & de la rondeur des périodes.

Il semble que la Logique est l'art de convaincre de quelque vérité; & l'Eloquence un don de l'ame, lequel nous rend maîtres du cœur, de l'esprit des autres, qui fait que nous leur inspirons, ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît.

L'Eloquence peut se trouver dans les entretiens, & dans tout genre d'écrire; elle est rarement où on la cherche, & elle est quelquefois où on ne la cherche point.

L'Eloquence est au sublime, ce que le tout est à sa partie.

Qu'est-ce que le sublime? Il ne paroît pas qu'on l'ait défini: est-ce une figure? naît-il des figures, ou du moins de quelques figures? tout genre d'écrire reçoit-il le sublime, ou s'il n'y a que les grands sujets qui en soient capables? peut-il briller autre chose dans l'Eglogue qu'un beau naturel, & dans les lettres familieres, comme dans les conversations, qu'une grande délicatesse? ou plûtôt le naturel & le délicat, ne sont-ils pas le sublime des ouvrages dont ils font la perfection? qu'est ce

que le sublime? où entre le sublime?

Les synonymes sont plusieurs dictions, ou plusieurs phrases differentes, qui signifient une même chose. L'antithese est une opposition de deux vérités, qui se donnent du jour l'une à l'autre. La métaphore ou la comparaison, emprunte d'une chose étrangere une image sensible & naturelle d'une vérité. L'hiperbole exprime au delà de la vérité, pour ramener l'esprit à la mieux connoître. Le sublime ne peint que la vérité, mais en un sujet noble, il la dépeint toute entiere, dans sa cause, & dans son effet: il est l'expression, ou l'image la plus digne de cette vérité. Les esprits médiocres ne trouvent point l'unique expression, & usent de synonymes. Les jeunes gens sont ébloüis de l'éclat de l'antithese, & s'en servent. Les esprits justes, & qui aiment à faire des images qui soient précises, donnent naturellement dans la comparaison & la métaphore. Les esprits vifs, pleins de feu, & qu'une vaste imagination emporte hors des règles & de la justesse, ne peuvent s'assouvir de l'hiperbole. Pour le sublime, il n'y a même entre les grands génies, que les plus élevés qui en soient capables.

¶ Tout Ecrivain pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses Lecteurs, examiner son propre ouvrage, comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit

pour la premiere fois, où il n'a nulle part, & que l'Auteur auroit soûmis à sa critique; & se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible.

¶ L'on n'écrit que pour être entendu; mais il faut du moins en écrivant faire entendre de belles choses: l'on doit avoir une diction pure, & user des termes qui soient propres, il est vrai, mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides, & qui renferment un très-beau sens: c'est faire de la pureté & de la clarté du discours un mauvais usage, que de les faire servir à une matière aride, infructueuse, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté: que sert aux Lecteurs de comprendre aisément & sans peine des choses frivoles & puériles, quelquefois fades & communes; & d'être moins incertains de la pensée d'un Auteur, qu'ennuïés de son ouvrage.

Si l'on jette quelque profondeur dans certains écrits; si l'on affecte une finesse de tour, & quelquefois une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses Lecteurs.

¶ L'on a cette incommodité à essuïer dans la lecture des livres faits par des gens de parti & de cabale, que l'on n'y voit pas

toûjours la vérité : les faits y sont déguisés, les raisons réciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entiere exactitude ; & ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que se disent des Hommes graves, qui d'un point de doctrine, ou d'un fait contesté, se font une querelle personnelle. Ces ouvrages ont cela de particulier, qu'ils ne méritent ni le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain temps, ni le profond oubli où ils tombent, lorsque le feu & la division venant à s'éteindre, ils deviennent des Almanachs de l'autre année.

¶ La gloire ou le mérite de certains Hommes, est de bien écrire ; & de quelques autres, c'est de n'écrire point.

¶ L'on écrit régulierement depuis vingt années ; l'on est esclave de la construction ; l'on a enrichi la langue de nouveaux mots ; secoüé le joug du Latinisme, & réduit le stile à la phrase purement Françoise : l'on a presque retrouvé le nombre que Malherbe & Balzac avoient les premiers rencontré, & que tant d'Auteurs depuis eux ont laissé perdre : l'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre & toute la netteté dont il est capable : cela conduit insensiblement à y mettre l'esprit.

¶ Il y a des artisans ou des habiles, dont

l'esprit est aussi vaste que l'art & la fience qu'ils professent : ils lui rendent avec avantage par le génie & par l'invention ce qu'ils tiennent d'elle, & de ses principes : ils sortent de l'art pour l'ennoblir ; s'écartent des règles, si elles ne les conduisent pas au grand & au sublime : ils marchent seuls & sans compagnie, mais ils vont fort haut, & pénétrent fort loin, toûjours sûrs & confirmés par le succès des avantages que l'on tire quelquefois de l'irrégularité. Les esprits justes, doux, modérés, non seulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point, & voudroient encore moins les imiter ; ils demeurent tranquilles dans l'étenduë de leur sphére, vont jusques à un certain point qui fait les bornes de leur capacité & de leurs lumières : ils ne vont pas plus loin, parce qu'ils ne voient rien au delà : ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe, & exceller dans le médiocre.

¶ Il y a des esprits, si j'ose le dire, inférieurs & subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueïl, le registre, ou le magazin de toutes les productions des autres génies : ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs : ils ne pensent point, ils disent ce que les Auteurs ont

pensé; & comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste, &c. qui les détermine plûtôt à rapporter beaucoup de choses, que d'excellentes choses : ils n'ont rien d'original, & qui soit à eux : ils ne savent que ce qu'ils ont appris, & ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une sience vaine, aride, dénuée d'agrément & d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation, qui est hors de commerce, semblable à une monnoïe qui n'a point de cours : on est tout à la fois étonné de leur lecture, & ennuïé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les Grands & le vulgaire confondent avec les savans, & que les sages renvoïent au pédantisme.

¶ La critique souvent n'est pas une sience; c'est un métier, où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie : si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que de lecture, & qu'elle s'exerce sur de certains chapitres, elle corromp & les Lecteurs, & l'Ecrivain.

¶ Je conseille à un Auteur né copiste, & qui a l'extrême modestie de travailler d'après quelqu'un, de ne se choisir pour exemplaires que ces sortes d'ouvrages, où il entre de l'esprit, de l'imagination, ou même de l'érudition : s'il n'atteint pas ses ori-

ginaux, du moins il en approche, & il se fait lire. Il doit au contraire éviter comme un écueil, de vouloir imiter ceux qui écrivent par humeur, que le cœur fait parler, à qui il inspire les termes & les figures, & qui tirent, pour ainsi dire, de leur entrailles, tout ce qu'ils expriment sur le papier: dangereux modeles, & tout propres à faire tomber dans le froid, dans le bas, & dans le ridicule, ceux qui s'ingérent de les suivre: en effet, je rirois d'un homme qui voudroit sérieusement parler mon ton de voix, ou me ressembler de visage.

¶ Un homme né Chrétien & François, se trouve contraint dans la satyre; les grands sujets lui sont défendus; il les entame quelquefois, & se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il releve par la beauté de son génie, & de son stile.

¶ Il faut éviter le stile vain & puérile, de peur de ressembler à *Dorilas* & *Handburh*: l'on peut au contraire en une sorte d'écrits hazarder de certaines expressions, user de termes transposés, & qui peignent vivement; & plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir, ou à les entendre.

¶ Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siécle, songe plus à sa personne, qu'à ses écrits: il faut toûjours tendre à la perfection, & alors cette justice qui nous

est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre.

¶ Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point: c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement,& celui des autres; mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace, & d'une maniere qui plaise, & qui instruise.

¶ HORACE OU DESPREAUX l'a dit avant vous: je le crois sur vôtre parole; mais je l'ai dit comme mien, ne puis-je pas penser après eux une chose vraïe, & que d'autres encore penseront après moi?

DU MÉRITE PERSONNEL.

QUI peut avec les plus rares talens & le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considére qu'il laisse en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, & où tant de gens se trouvent pour le remplacer?

¶ De bien des gens, il n'y a que le nom qui vaille quelque chose: quand vous les voïez de fort près, c'est moins que rien; de loin, ils imposent.

¶ Tout persuadé que je suis que ceux

que l'on choisit pour de différens emplois, chacun selon son génie & sa profession, font bien, je me hazarde de dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes connuës ou inconnuës, que l'on n'emploïe pas, qui feroient très-bien; & je suis induit à ce sentiment, par le merveilleux succès de certaines gens, que le hazard seul a placés, & de qui jusques alors, on n'avoit pas attendu de fort grandes choses.

Combien d'hommes admirables, & qui avoient de très-beaux génies, sont morts, sans qu'on en ait parlé? Combien vivent encore, dont on ne parle point, & dont on ne parlera jamais?

¶ Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs & sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, & qui n'a que beaucoup de mérite pour toute recommendation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, & de venir au niveau d'un fat, qui est en crédit.

¶ Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre.

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes, pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres: de là vient qu'avec un grand mérite, & une plus grande modestie, l'on peut être long-temps ignoré.

¶ Le génie & les grands talens manquent

ſouvent; quelquefois auſſi les ſeules occaſions : tels peuvent être loüés de ce qu'ils ont fait, & tels de ce qu'ils auroient fait.

¶ Il eſt moins rare de trouver de l'eſprit, que des gens qui ſe ſervent du leur, ou faſſent valoir celui des autres, & le mettent à quelque uſage.

¶ Il y a plus d'outils que d'ouvriers, & de ces derniers, plus de mauvais que d'excellens : que penſez-vous de celui qui veut ſcier avec un rabot, & qui prend ſa ſcie pour raboter?

¶ Il n'y a point au monde un ſi pénible métier, que celui de ſe faire un grand nom: la vie s'acheve, que l'on a à peine ébauché ſon ouvrage.

¶ Que faire d'*Egeſippe* qui demande un emploi ? le mettra-t'on dans les Finances, ou dans les Troupes ? cela eſt indifférent, & il faut que ce ſoit l'intérêt ſeul qui en décide ; car il eſt auſſi capable de manier de l'argent, ou dreſſer des comptes, que de porter les armes : il eſt propre à tout, diſent ſes amis, ce qui ſignifie toûjours qu'il n'a pas plus de talent pour une choſe que pour une autre; ou en d'autres termes, qu'il n'eſt propre à rien. Ainſi la plûpart des hommes occupés d'eux ſeuls dans leur jeuneſſe, corrompus par la pareſſe, ou par le plaiſir, croïent fauſſement dans un âge plus avancé, qu'il leur ſuffit d'être inutiles, ou

dans l'indigence, afin que la République soit engagée à les placer, ou à les secourir; & ils profitent rarement de cette leçon si importante: que les hommes devroient emploïer les premieres années de leur vie à devenir tels par leurs études & par leur travail, que la République elle-même eût besoin de leur industrie, & de leurs lumières: qu'ils fussent comme une piéce nécessaire à tout son édifice, & qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune, ou à l'embellir.

Nous devons travailler à nous rendre très-dignes de quelque emploi: le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.

¶ Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soi seul, ou renoncer à se faire valoir; maxime inestimable, & d'une ressource infinie dans la pratique; utile aux foibles, aux vertueux, à ceux qui ont de l'esprit, qu'elle rend maîtres de leur fortune, ou de leur repos; pernicieuse pour les Grands, qui diminueroit leur cour, ou plûtôt le nombre de leurs esclaves, qui feroit tomber leur morgue, avec une partie de leur autorité, & les réduiroit presque à leurs entremets & à leurs équipages; qui les priveroit du plaisir qu'ils sentent à se faire prier, presser, solliciter, à faire attendre, ou à re-

fuser; à promettre,& à ne pas donner; qui les traverseroit dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les sots en vuë,& à anéantir le mérite, quand il leur arrive de le discerner; qui banniroit des Cours les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la flaterie, la fourberie; qui feroit d'une Cour orageuse, pleine de mouvemens & d'intrigues, comme une piéce comique,ou même tragique, dont les sages ne seroient que les spectateurs; qui remettroit de la dignité dans les différentes conditions des hommes, de la sérénité sur leurs visages; qui étendroient leur liberté; qui réveilleroit en eux avec les talens naturels, l'habitude du travail & de l'exercice; qui les exciteroit à l'émulation, au desir de la gloire, à l'amour de la vertu; qui au lieu de Courtisans vils, inquiets, inutiles, souvent onereux à la République,en feroit ou de sages œconomes, ou d'excellens peres de famille, ou des Juges intégres, ou de bons Officiers, ou de grands Capitaines, ou des Orateurs, ou des Philosophes; & qui ne leur attireroit à tous nul autre inconvénient, que celui peut-être de laisser à leurs héritiers moins de thresors que de bons exemples.

¶ Il faut en France beaucoup de fermeté, & une grande étenduë d'esprit,pour se passer des charges & des emplois, & con-

sentir ainsi à demeurer chez soi, & à ne rien faire : personne presque n'a assez de mérite pour jouër ce rolle avec dignité, ni assez de fond, pour remplir le vuide du tems, sans ce que le vulgaire appelle des affaires : il ne manque cependant à l'oisiveté du sage, qu'un meilleur nom ; & que méditer, parler, lire, & être tranquille, s'appellât travailler.

¶ Un homme de mérite, & qui est en place, n'est jamais incommode par sa vanité : il s'étourdit moins du poste qu'il occupe, qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas, & dont il se croit digne : plus capable d'inquiétude, que de fierté, ou de mépris pour les autres, il ne pese qu'à soi-même.

¶ Il coûte à un homme de mérite de faire assiduëment sa cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourroit croire : il n'est point tel sans une grande modestie, qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux Princes, s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs ïeux, & leur montre son visage : il est plus proche de se persuader qu'il les importune, & il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage & de son devoir, pour se résoudre à se montrer. Celui au contraire qui a bonne opinion de soi, & que le vulgaire appelle un glorieux, a du goût

à se faire voir, & il fait sa cour avec d'autant plus de confiance, qu'il est incapable de s'imaginer, que les Grands dont il est vu, pensent autrement de sa personne, qu'il fait lui-même.

¶ Un honnête homme se paie par ses mains de l'application qu'il a à son devoir, par le plaisir qu'il sent à le faire, & se desinteresse sur les éloges, l'estime, & la réconnoissance, qui lui manquent quelquefois.

¶ Si j'osois faire une comparaison entre deux conditions tout-à-fait inégales, je dirois qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs, à peu près comme le Couvreur songe à couvrir: ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril: la mort pour eux est un inconvénient dans le métier, & jamais un obstacle: le premier aussi n'est guéres plus vain d'avoir paru à la tranchée, emporté un ouvrage, ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté sur de hauts combles, ou sur la pointe d'un clocher: ils ne sont tous deux appliqués qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on dise de lui qu'il a bien fait.

¶ La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau: elle lui donne de la force & du relief.

Un

Un extérieur ſimple eſt l'habit des hommes vulgaires; il eſt taillé pour eux, & ſur leur meſure : mais c'eſt une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions : je les compare à une beauté négligée, mais plus piquante.

Certains hommes contens d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réüſſi, & aïant oui dire que la modeſtie ſied bien aux grands hommes, oſent être modeſtes, contrefont les ſimples & les naturels; ſemblables à ces gens d'une taille médiocre, qui ſe baiſſent aux portes, de peur de ſe heurter.

¶ Votre fils eſt bégue; ne le faites pas monter ſur la tribune : votre fille eſt née pour le monde; ne l'enfermez pas parmi les veſtales : *Xantus* votre affranchi eſt foible & timide; ne différez pas, retirez-le des légions & de la milice : je veux l'avancer, dites-vous; comblez-le de biens, ſurchargez-le de terre, de titres & de poſſeſſions; ſervez-vous du tems : nous vivons dans un ſiécle, où elles lui feront plus d'honneur que la vertu : il m'en coûteroit trop, ajoûtez-vous : parlez-vous ſérieuſement, *Craſſus?* ſongez vous que c'eſt une goûte d'eau que vous puiſez du Tibre, pour enrichir Xantus que vous aimez, & pour prévenir les honteuſes ſuites d'un engagement où il n'eſt pas propre.

¶ Il ne faut regarder dans ses amis que la seule vertu qui nous attache à eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune ; & quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrace, il faut les cultiver hardiment, & avec confiance, jusques dans leur plus grande prospérité.

¶ S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu ?

¶ S'il est heureux d'avoir de la naissance; il ne l'est pas moins dêtre tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

¶ Il apparoît de temps en temps sur la face de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, & dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux: semblables à ces étoiles extraordinaires, dont on ignore les causes, & dont on sait encore moins ce qu'elles deviennent, après avoir disparu : ils n'ont ni aïeuls, ni descendans ; ils composent seuls toute leur race.

¶ Le bon esprit nous découvre nôtre devoir, nôtre engagement à le faire; & s'il y a du péril ; il inspire le courage, ou il y supplée.

¶ Quand on excelle dans son art, & qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, on en sort en quelque ma-

niere, & l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble & de plus relevé. V** eſt un Peintre. C**, un Muſicien,& l'Auteur de Pyrante, eſt un Poëte : Mais MIGNARD eſt MIGNARD ; LULLY eſt LULLY ; & CORNEILLE eſt CORNEILLE.

¶ Un homme libre, & qui n'a point de femme, s'il a quelque eſprit, peut s'élever au deſſus de ſa fortune, ſe mêler dans le monde, & aller de pair avec les plus honnêtes gens : cela eſt moins facile à celui qui eſt engagé : il ſemble que le mariage met tout le monde dans ſon ordre.

¶ Après le mérite perſonnel, il faut l'avoüer, ce ſont les éminentes dignités, & les grands titres dont les hommes tirent plus de diſtinction & plus d'éclat ; & qui ne ſait être un ERASME, doit penſer à être Evêque. Quelques-uns pour étendre leur renommée, entaſſent ſur leur perſonnes des Pairies, des Colliers d'Ordre, des Primaties, la Pourpre, & ils auroient beſoin d'une Tiare : mais quel beſoin a *Trophime* d'être Cardinal ?

¶ L'or éclate, dites-vous, ſur les habits de *Philémon* ; il éclate de même chez les Marchands : il eſt habillé des plus belles étoffes ; le ſont-elles moins toutes déploïées dans les boutiques, & à la piéce ? mais la broderie & les ornemens y ajoûtent encore la magnificence : je loüe donc

le travail de l'ouvrier : si on lui demande quel heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre ; la garde de son épée est un onix* ; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux ïeux, & qui est parfait ; il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi, autant pour la vanité, que pour l'usage, & il ne se plaint non plus toute sorte de parure, qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité, il faut voir du moins des choses si précieuses : envoïez-moi cet habit, & ces bijoux de Philémon, je vous quitte de la personne.

Tu te trompes, Philémon ; si avec ce carosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, & ces six bêtes qui te traînent, tu pense que l'on t'en estime davantage : l'on écarte tout cet attirail, qui t'est étranger, pous pénétrer jusques à toi, qui n'es qu'un fat.

Ce n'est pas qu'il faut quelquefois pardonner à celui qui avec un grand cortége, un habit riche, & un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance, & plus d'esprit : il lit cela dans la contenance, & dans les ïeux de ceux qui lui parlent.

¶ Un homme à la Cour, & souvent à la Ville, qui a un long manteau de soïe ou de drap de Hollande, une ceinture lar-

* Agathe.

ge, & placée haut ſur l'eſtomac ; le ſoulier de maroquin, la calote de même ; d'un beau grain; un collet bien fait, & bien empeſé ; les cheveux arrangés,& le teint vermeil ; qui avec cela, ſe ſouvient de quelques diſtinctions métaphyſiques, explique ce que c'eſt que la lumière de gloire, & fait préciſément comment l'on voit Dieu ; cela s'appelle un Docteur. Une perſonne humble, qui eſt enſevelie dans le cabinet, qui a médité, cherché, conſulté, confronté, lu, ou écrit pendant toute ſa vie, eſt un homme docte.

¶ Chez nous le ſoldat eſt brave, & l'homme de robe eſt ſavant : nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains, l'homme de robe étoit brave, & le ſoldat étoit ſavant : un Romain étoit tout enſemble & le ſoldat, & l'homme de robe.

¶ Il ſemble que le Héros eſt d'un ſeul métier, qui eſt celui de la guerre ; & que le grand Homme eſt de tous les métiers : ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour;l'un & l'autre mis enſemble, ne péſent pas un homme de bien.

¶ Dans la guerre, la diſtinction entre le Héros & le grand Homme eſt délicate ; toutes les vertus militaires font l'un & l'autre : il ſemble néanmoins que le premier ſoit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrépide ;

que l'autre excelle par un grand ſens, par une vaſte prévoïance, par une haute capacité, & par une longue expérience : peut-être qu'ALEXANDRE n'étoit qu'un Héros, & que CESAR étoit un grand Homme.

¶ *Æmile* étoit né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de règles, de méditation, & d'exercice : il n'a eu dans ſes premieres années qu'à remplir des talens qui étoient naturels, & qu'à ſe livrer à ſon génie : il a fait, il a agi avant que de ſavoir, ou plûtôt il a ſu ce qu'il n'avoit jamais appris, dirai-je que les jeux de ſon enfance ont été pluſieurs victoires : une vie accompagnée d'un extrême bonheur, joint à une longue expérience, ſeroit illuſtre par les ſeules actions qu'il avoit achevées dès ſa jeuneſſe : toutes les occaſions de vaincre qui ſe ſont depuis offertes, il les a embraſſées, & celles qui n'étoient pas, ſa vertu & ſon étoile les ont fait naître : admirable même & par les choſes qu'il a faites, & par celles qu'il auroit pu faire. On l'a regardé comme un homme incapable de céder à l'ennemi, de plier ſous le nombre, ou ſous les obſtacles ; comme une ame du premier ordre, pleine de reſſources & de lumières, & qui voïoit encore où perſonne ne voïoit plus ; comme celui qui à la tête des légions, étoit pour elles un préſage de la victoire, & qui

valoit seul plusieurs légions : qui étoit grand dans la prospérité, plus grand, quand la fortune lui a été contraire : la levée d'un siége, une retraite l'ont plus annobli que ses triomphes ; l'on ne met qu'après les batailles gagnées & les villes prises : qui étoit rempli de gloire & de modestie : on lui a entendu dire, *je fuiois*, avec la même grace qu'il disoit: *Nous les batimes* : un homme dévoüé à l'Etat, à sa famille, au chef de sa famille ; sincere pour Dieu & pour les hommes : autant admirateur du mérite, que s'il lui eût été moins propre & moins familier ; un homme vrai, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus.

¶ Les enfans des Dieux*, pour ainsi dire, se tirent des règles de la nature, & en sont comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du tems & des années. Le mérite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits, & ils sont plûtôt des hommes parfaits, que le commun des hommes ne sort de l'enfance.

¶ Les vuës courtes, je veux dire les esprits bornés & resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talens que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voïent l'agréable, ils en excluent le solide : où ils

* Fils. Petits fils. Issus de Rois.

croïent découvrir les graces du corps, l'agilité, la soupleſſe, la dextérité; ils ne veulent plus y admettre les dons de l'ame, la profondeur, la réfléxion, la ſageſſe : ils ôtent de l'hiſtoire de SOCRATE qu'il ait danſé.

¶ Il n'y a guéres d'homme ſi accompli & ſi necéſſaire aux ſiens, qu'il n'ait dequoi ſe faire moins regreter.

¶ Un homme d'eſprit, & d'un caractère ſimple & droit, peut tomber dans quelque piége: il ne penſe pas que perſonne veüille lui en dreſſer, & le choiſir pour être ſa duppe : cette confiance le rend moins précautionné, & les mauvais plaiſans l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui en viendroient à une ſeconde charge : il n'eſt trompé qu'une fois.

J'éviterai avec ſoin d'offenſer perſonne, ſi je ſuis équitable; mais ſur toutes choſes, un homme d'eſprit, ſi j'aime le moins du monde mes intérêts.

¶ Il n'y a rien de ſi délié, de ſi ſimple, & de ſi imperceptible, où il n'entre des manieres qui nous décelent. Un ſot ni n'entre, ni ne ſort, ni ne s'aſſied, ni ne ſe leve, ni ne ſe tait, ni n'eſt ſur ſes jambes, comme un homme d'eſprit.

¶ Je connois *Mopſe* d'une viſite qu'il m'a renduë ſans me connoître : il prie des gens qu'il ne connoît point, de le mener chez d'autres, dont il n'eſt pas connu ; il

écrit à des femmes qu'il connoît de vûë : il s'insinuë dans un cercle de personnes respectables, & qui ne savent quel il est ; & là sans attendre qu'on l'interroge, ni sans sentir qu'il interrompt, il parle, & souvent, & ridiculement : il entre une autrefois dans une assemblée, se place où il se trouve, sans nulle attention aux autres, ni à soi-même : on l'ôte d'une place destinée à un Ministre, il s'assied à celle du Duc & Pair ; il est là précisément celui dont la multitude rit, & qui seul est grave, & ne rit point : chassez un chien du fauteüil du Roi, il grimpe à la chaire du Prédicateur ; il regarde le monde indifféremment, sans embarras, sans pudeur ; il n'a pas, non plus que le sot, dequoi rougir.

¶ *Celse* est d'un rang médiocre, mais des Grands le souffrent : il n'est pas savant ; il a relation avec des savans : il a peu de mérite, mais il connoît des gens qui en ont beaucoup : il n'est pas habile, mais il a une langue qui peut servir de truchement, & des pieds qui peuvẽt le porter d'une lieu à un autre : c'est un homme né pour les allées & venuës ; pour écouter des propositions, & les rapporter ; pour en faire d'office ; pour aller plus loin que sa commission, & en être desavoüé ; pour reconcilier de gens qui se querellent à leur

premiere entrevûë ; pour reüssir dans une affaire, & en manquer mille ; pour se donner toute la gloire de la réüssite, & pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès : il sait les bruits communs, les historiettes de la ville : il ne fait rien : il dit ou il écoute ce que les autres font : il est nouvelliste : il sait même le secret des familles : il entre dans de plus hauts mystères : il vous dit pourquoi celui-ci est exilé, & pourquoi on rappelle cet autre : il connoît le fond & les causes de la broüillerie des deux freres, & de la rupture des deux Ministres : n'a t-il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mésintelligence ? n'a-t-il pas dit de ceux-ci que leur union ne feroit pas longue ? n'étoit-il pas présent à de certaines paroles qui furent dites ? n'entra-t-il pas dans une espece de négociation ? le voulut-on croire ? fut-il écouté ? à qui parlez-vous de ces choses ? qui a eu plus de part que Celse à toutes ces intrigues de Cour ? & si cela n'étoit ainsi, s'il ne l'avoit du moins ou rêvé ou imaginé, songeroit-il à vous le faire croire ? auroit-il l'air important & mystérieux d'un homme revenu d'une ambassade ?

¶ *Menippe* est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui : il ne parle pas ; il ne sent pas : il répéte des sentimens

& des discours ; se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, & qu'il croit souvent dire son goût, ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter : c'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite ; qui le moment d'après baisse, dégénére, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnoit, & montre la corde : lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime & de l'héroïque ; & incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a, est tout ce que les hommes en sauroient avoir : aussi a-t-il l'air & le maintien de celui qui n'a rien à desirer sur ce chapitre, & qui ne porte envie à personne : il se parle souvent à soi-même, & il ne s'en cache pas : ceux qui passent le voïent ; & il semble toûjours prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans replique : si vous le saluez quelquefois, c'est le jetter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut, ou non ; & pendant qu'il délibere, vous êtes déja hors de portée : sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au dessus de lui-même ; l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas : l'on juge en le voïant qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien, & que sa parure est assortie ; qu'il

croit que tous les ïeux sont ouverts sur lui, & que les hommes se rélaïent pour le contempler.

¶ Celui qui logé chez soi dans un Palais avec deux appartemens pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol, n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui pour conserver une taille fine s'abstient du vin, & ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre, ni tempérant: & d'un troisiéme, qui importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours; l'on dit qu'il achete son repos, & nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, & le desintereſſement y met la perfection.

¶ La fausse grandeur est faroûche & inaccessible: comme elle sent son foible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, & ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer, & ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire, une vraïe petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familiere, populaire: elle se laisse toucher & manier; elle ne perd rien à être vuë de près; plus on la connoît, plus on l'admire: elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, & revient sans effort dans son naturel: elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toûjours en pouvoir de les reprendre, & de les

faire valoir : elle rit, jouë, & badine, mais avec dignité : on l'approche tout ensemble avec liberté & avec retenuë : son caractère est noble & facile, inspire le respect & la confiance, & fait que les Princes nous paroissent grands & très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

¶ Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même : il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des thresors, des postes, la fortune & la faveur : il ne voit rien dans de si foibles avantages, qui soit assez bon & assez solide pour remplir son cœur, & pour mériter ses soins & ses desirs : il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner : le seul bien capable de le tenter, est cette sorte de gloire qui devroit naître de la vertu toute pure & toute simple ; mais les hommes ne l'accordent guéres, & il s'en passe.

¶ Celui-là est bon, qui fait du bien aux autres : s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très-bon : s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté, qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à croître ; & s'il en meurt, sa vertu ne sauroit aller plus loin : elle est héroïque, elle est parfaite.



DES FEMMES.

LEs hommes & les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme : leurs intérêts sont trop différens : les femmes ne se plaisent point les unes aux autres par les mêmes agrémens qu'elles plaisent aux hommes : mille manieres qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entr'elles l'aversion & l'antipathie.

¶ Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle, attachée au mouvement des ïeux, à un air de tête, aux façons de marcher, & qui ne va pas plus loin ; un esprit éblouïssant qui impose, & que l'on n'estime que parce qu'il n'est pas approfondi. Il y a dans quelques-autres une grandeur simple, naturelle, indépedante du geste & de la démarche, qui a sa source dans le cœur, & qui est comme une suite de leur haute naissance ; du mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie, qui échapent, & qui se montrent à ceux qui ont des ïeux.

¶ J'ai vu souhaiter d'être fille, & une belle fille, depuis treize ans jusques à vingt-

deux ; & après cet âge, de devenir un homme.

¶ Quelques jeunes perſonnes ne connoiſſent point aſſez les avantages d'une heureuſe nature, & combien il leur ſeroit utile de s'y abandonner : elles affoibliſſent ces dons du Ciel ſi rares & ſi fragiles par des manieres affectées, & par une mauvaiſe imitation : leur ſon de voix & leurs démarches ſont empruntées : elles ſe compoſent, elles ſe recherchent, regardent dans un miroir ſi elles s'éloignent aſſez de leur naturel : ce n'eſt pas ſans peine, qu'elles plaiſent moins.

¶ Chez les femmes, ſe parer & ſe farder n'eſt pas, je l'avouë, parler contre ſa penſée ; c'eſt plus auſſi que le traveſtiſſement & la maſcarade, où l'on ne ſe donne point pour ce que l'on paroît être, mais où l'on penſe ſeulement à ſe cacher, & ſe faire ignorer : c'eſt chercher à impoſer aux ïeux, & vouloir paroître ſelon l'extérieur contre la vérité, c'eſt une eſpece de menterie.

Il faut juger des femmes depuis la chauſſure juſqu'à la coëffure excluſivement, à peu-près comme on meſure le poiſſon entre queuë & tête.

¶ Si les femmes veulent ſeulement être belles à leurs propres ïeux, & ſe plaire à elles-mêmes, elles peuvent ſans doute dans la maniere de s'embellir, dans le choix des

ajustemens & de la parure, suivre leur goût & leur caprice : mais si c'est aux hommes qu'elles desirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent, ou qu'elles s'enluminent; j'ai recueïlli les voix, & je leur prononce de la part de tous les hommes, ou de la plus grande partie, que le blanc & le rouge les rend affreuses & dégoûtantes, que le rouge seul les vieillit & les déguise; qu'il haïssent autant à les voir avec de la céruse sur le visage, qu'avec de fausses dents en la bouche, & des boules de cire dans les machoires, qu'ils protestent sérieusement contre tout l'artifice dont elles usent, pour se rendre laides; & que bien loin d'en répondre devant Dieu, il semble au contraire qu'il leur ait reservé ce dernier & infaillible moïen de guérir des femmes.

Si les femmes étoient telles naturellement, qu'elles le deviennent par artifice; qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé, & aussi plombé qu'elles se le font par le rouge, & par la peinture dont elles se fardent, elles seroient inconsolables.

¶ Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire, & sur l'opinion qu'elle a de sa beauté: elle regarde le tems & les années comme quelque chose seule-

ment qui ride, & qui enlaidit les autres femmes : elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage : la même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse, défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse : la mignardise & l'affectation l'accompagnent dans la douleur & dans la fiévre : elle meurt parée & en rubans de couleur.

¶ *Lise* entend dire d'une autre coquette, qu'elle se mocque de se piquer de jeunesse, & de vouloir user d'ajustemens, qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans : Lise les a accomplis, mais les années pour elles ont moins de douze mois, & ne la vieillissent point, elle le croit ainsi ; & pendant qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge sur son visage, & qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune, & que *Clarice* en effet avec ses mouches & son rouge est ridicule.

¶ Les femmes se préparent pour leurs amans, si elles les attendent ; mais si elles en sont surprises, elles oublient à leur arrivée l'état où elles se trouvent ; elles ne se voïent plus ; elles ont plus de loisir avec les indifférens ; elles sentent le desordre où elles sont, s'ajustent en leur présence, ou disparoissent un moment, & reviennent parées.

¶ Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles, & l'harmonie la plus douce, est le son de voix de celle que l'on aime.

¶ L'agrément est arbitraire : la beauté est quelque chose de plus réel, & de plus indépendant du goût & de l'opinion.

¶ L'on peut être touché de certaines beautés si parfaites, & d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir, & à leur parler.

¶ Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est-ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

¶ Il échape à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup, & qui flatent sensiblement celui pour qui elles sont faites : il n'échape presque rien aux hommes, leurs caresses sont volontaires ; ils parlent, ils agissent, ils sont empressés, & persuadent moins.

¶ Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté, pour être son contrepoison, & afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériroient pas sans ce reméde.

¶ Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent : les hommes guérissent par ces mêmes faveurs.

¶ Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus, jusques aux faveurs qu'il a reçuës d'elle.

¶ Une femme qui n'a qu'un galand, croit n'être point coquette ; celle qui a plusieurs galans, croit n'être que coquette.

Telle femme évite d'être coquette, par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix.

¶ Un ancien galand tient à si peu de chose, qu'il céde à un nouveau mari ; & celui ci dure si peu, qu'un nouveau galand qui survient, lui rend le change.

Un ancien galand craint ou méprise un nouveau rival, selon le caractère de la personne qu'il sert.

Il ne manque souvent à un ancien galand auprès d'une femme qui l'attache, que le nom de mari : c'est beaucoup, & il seroit mille fois perdu, sans cette circonstance.

¶ Il semble que la galanterie dans une femme ajoûte à la coquetterie : un homme coquet au contraire, est quelque chose de pire qu'un homme galand : l'homme coquet & la femme galante vont assez de pair.

¶ Il y a peu de galanteries secrettes : bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris, que par celui de leurs amans.

¶ Une femme galante veut qu'on l'aime; il suffit à une coquette d'être trouvée aimable, & de passer pour belle : celle-là cherche à engager; celle-ci se contente de plaire : la premiere passe successivement d'un engagement à un autre; la seconde a plusieurs amusemens tout à la fois : ce qui domine dans l'une, c'est la passion & le plaisir; & dans l'autre, c'est la vanité & la légèreté: la galanterie est un foible du cœur, ou peut-être un vice de la complexion; la coquetterie est un déréglement de l'esprit : la femme galante se fait craindre; & la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisiéme, le pire de tous.

¶ Une femme foible, est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même; dont le cœur combat la raison; qui veut guérir, qui ne guérira point, ou bien tard.

¶ Une femme inconstante, est celle qui n'aime plus : une légère, celle qui déja en aime un autre : une volage, celle qui ne sait si elle aime, & ce qu'elle aime: une indifférente, celle qui n'aime rien.

¶ La perfidie, si je l'ose dire, est un mensonge de toute la personne : c'est dans une féme, l'art de placer un mot ou une action, qui donne le change, & quelquefois de mettre en œuvre des sermens & des pro-

messes qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer.

Une femme infidelle, si elle est connuë pour telle de la personne intéressée, n'est qu'infidelle : s'il la croit fidelle, elle est perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guérit de la jalousie.

¶ Quelques femmes ont dans le cours de leur vie un double engagement à soûtenir, également difficile à rompre, & à dissimuler : il ne manque à l'un que le contrat, à l'autre que le cœur.

¶ A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté, & ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un Héros qui doive un jour la charmer : son choix est fait ; c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

¶ Il y a des femmes déja flétries, qui par leur complexion, ou par leur mauvais caractère, sont naturellement la ressource des jeunes gens, qui n'ont pas assez de bien. Je ne sai qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge, qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier, qui a besoin d'une vieille.

¶ Le rebut de la Cour est reçu à la Ville dans une ruelle, où il défait le Magistrat, même en cravate, & en habit gris, ainsi que le Bourgeois en baudrier, les écarte, & de-

vient maître de la place : il est écouté, il est aimé : on ne tient guéres plus d'un moment contre une échaipe d'or & une plume blanche ; contre un homme qui *parle au Roi*, *& voit les Ministres.* Il fait des jaloux & des jalouses ; on l'admire, il fait envie ; à quatre lieuës de là, il fait pitié.

¶ Un homme de la Ville est pour une femme de Province, ce qu'est pour une femme de Ville un homme de la Cour.

¶ A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur, & mauvais plaisant ; qui parle de soi avec confiance, & des autres avec mépris, impétueux, altier, entreprenant ; sans mœurs ni probité ; de nul jugement, & d'une imagination très-libre ; il ne lui manque plus pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits, & la taille belle.

¶ Est-ce en vuë du secret, ou par un goût hypocondre, que cette femme aime un valet, cette autre un Moine, & *Dorinne* son Medecin ?

¶ *Roscius* entre sur la scéne de bonne grace ; oüi, *Lelie*, & j'ajoûte encore, qu'il a les jambes bien tournées, qu'il jouë bien, & de longs rolles, & que pour déclamer parfaitement, il ne lui manque, comme on a dit, que de parler avec la bouche : mais est-il le seul qui ait de l'agrément dans ce qu'il fait, & ce qu'il fait, est-ce la chose

la plus noble & la plus honnête que l'on puisse faire ? Roscius d'ailleurs ne peut être à vous, il est à une autre, & quand cela ne seroit pas ainsi, il est retenu. *Claudie* attend pour l'avoir qu'il se soit dégoûté de *Messaline* : prenez *Bathylle*, Lelie, où trouverez-vous, je ne dis pas dans l'ordre des Chevaliers que vous dédaignez, mais même parmi les farceurs, un jeune homme qui s'éleve si haut en dansant, & qui passe mieux la capriole ? voudriez-vous le sauteur *Cobus*, qui jettant ses pieds en avant, tourne une fois en l'air, avant que de tomber à terre ? ignorez-vous qu'il n'est plus jeune ? pour Bathylle, dites-vous, la presse y est trop grande, & il refuse plus de femmes, qu'il n'en agrée : mais vous avez *Dracon* le joüeur de flute ; nul autre de son métier n'enfle plus décemment ses joües en souflant dans le hautbois, ou le flageolet ; car c'est une chose infinie, que le nombre des instrumens qu'il fait parler : plaisant d'ailleurs, il fait rire jusques aux enfans & aux femmelettes : qui mange & qui boit mieux que Dracon en un seul repas ? il enïvre toute une compagnie, & il se rend le dernier : vous soûpirez, Lelie, est-ce que Dracon auroit fait un choix, ou que malheureusement on vous auroit prévenuë ? se seroit-il enfin engagé à *Cesonie* qui l'a tant couru, qui lui a sacrifié une

si grande foule d'amans, je dirai même toute la fleur des Romains? à Cesonie, qui est d'une famille patricienne, qui est si jeune, si belle, & si sérieuse? je vous plains, Lelie, si vous avez pris par contagion ce nouveau goût qu'ont tant de femmes Romaines pour ce qu'on appelle des hommes publics, & exposés par leur condition à la vuë des autres: que ferez-vous, lorsque le meilleur de ce genre vous est enlevé? Il reste encore *Bronte* le questionnaire, le peuple ne parle que de sa force & de son adresse: c'est un jeune homme qui a les épaules larges & la taille ramassée, un négre d'ailleurs, un homme noir.

¶ Pour les femmes du monde, un Jardinier est un Jardinier, & un Masson est un Masson: pour quelques-autres plus retirées, un Masson est un homme, un Jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

¶ Quelques femmes donnent aux Convents & à leurs amans; galantes & bienfactrices, elles ont jusques dans l'enceinte de l'Autel des tribunes & des oratoires, où elles lisent des billets tendres, & où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

¶ Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige? est ce une femme plus complaisante pour son mari, plus douce pour ses domestiques,

meſtique, plus appliquée à ſa famille & à ſes affaires, plus ardente & plus ſincere pour ſes amis ; qui ſoit moins eſclave de ſon humeur, moins attachée à ſes intérêts, qui aime moins les commodités de la vie ; je ne dis pas qui faſſe des largeſſes à ſes enfans qui ſont déja riches, mais qui opulente elle-même, & accablée du ſuperflu, leur fourniſſe le néceſſaire, & leur rende au moins la juſtice qu'elle leur doit ; qui ſoit plus exempte d'amour de ſoi-même, & d'éloignement pour les autres, qui ſoit plus libre de tous attachemens humains ? non, dites-vous, ce n'eſt rien de toutes ces choſes; j'inſiſte, & je vous demande qu'eſt-ce donc qu'une femme que l'on dirige ? je vous entens ; c'eſt une femme qui a un Directeur.

¶ Si le Confeſſeur & le Directeur ne conviennent point ſur une règle de conduite; qui ſera le tiers qu'une femme prendra pour ſurarbitre ?

¶ Le capital pour une femme n'eſt pas d'avoir un Directeur, mais de vivre ſi uniment qu'elle s'en puiſſe paſſer.

¶ Si une femme pouvoit dire à ſon Confeſſeur avec ſes autres foibleſſes celles qu'elle a pour ſon Directeur, & le tems qu'elle perd dans ſon entretien, peut-être lui ſeroit-il donné pour pénitence d'y renoncer.

¶ Je voudrois qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints qui ont été autrefois blessés des femmes : Fuïez les femmes, ne les dirigez point, laissez à d'autres le soin de leur salut.

¶ C'est trop contre un mari d'être coquette & devote ; une femme devroit opter.

¶ J'ai différé à le dire, & j'en ai souffert ; mais enfin il m'échape, & j'espére même que ma franchise sera utile à celles qui n'aïant pas assez d'un Confesseur pour leur conduite, n'usent d'aucun discernement dans le choix de leurs Directeurs. Je ne sors pas d'admiration & d'étonnement, à la vuë de certains personnages que je ne nomme point : j'ouvre de fort grands ïeux sur eux, je les contemple : ils parlent, je prête l'oreille : je m'informe; on me dit des faits, je les recüeille, & je ne comprens pas comment des gens en qui je crois voir toutes choses diamétralement opposées au bon esprit, au sens droit, à l'expérience des affaires du monde, à la connoissance de l'homme, à la sience de la Réligion & des mœurs, présument que Dieu doive renouveller en nos jours la merveille de l'Apostolat, & faire un miracle en leurs personnes, en les rendant capables, tout simples, & petits esprits qu'ils sont, du ministère des ames, celui de tous le plus déli-

cat,& le plus ſublime : & ſi au contraire,ils ſe croïent nés pour un emploi ſi relevé, ſi difficile, & accordé à ſi peu de perſonnes; & qu'ils ſe perſuadent de ne faire en cela qu'excercer leurs talens naturels, & ſuivre une vocation ordinaire, je le comprens encore moins.

Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépoſitaire du ſecret des familles, à ſe rendre néceſſaire pour les réconciliations, à procurer des commiſſions, ou à placer des domeſtiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maiſons des Grands, à manger ſouvent à de bonnes tables, à ſe promener en caroſſe dans une grande ville, & à faire de délicieuſes retraites à la campagne; à voir pluſieurs perſonnes de nom & de diſtinction, s'intéreſſer à ſa vie & à ſa ſanté, & à ménager pour les autres, & pour ſoi-même, tous les intérêt humains: je vois bien encore une fois que cela ſeul a fait imaginer le ſpecieux & irrépréhenſible prétexte du ſoin des ames, & ſemé dans le monde cette pépiniere intariſſable de Directeurs.

¶ La dévotion vient à quelques-uns, & ſur tout aux femmes, comme une paſſion, ou comme le foible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut ſuivre : elles comptoient autrefois une ſemaine par les jours de jeu, de ſpectacle, de concert, de

mascarade, ou d'un joli sermon; elles alloient le Lundi perdre leur argent chez *Ismene*, le Mardi leur tems chez *Climene*; & le Mercredi leur réputation chez *Celimene*: elles savoient dès la veille toute la joïe qu'elles devoient avoir le jour d'après & le lendemain; elles joüissoient tout à la fois du plaisir présent, & de celui qui ne leur pouvoit manquer; elles auroient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour; c'étoit alors leur unique inquiétude, & tout le sujet de leurs distractions, & si elles se trouvoient quelquefois à l'*Opera*, elles y regrettoient la comédie.

Autres tems, autres mœurs: elles outrent l'austérité & la retraite, elles n'ouvrent plus les ïeux qui leur sont donnés pour voir, elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage, & chose incroïable; elles parlent peu; elles pensent encore, & assez bien d'elles-mêmes, comme assez mal des autres; il y a chez elles une émulation de vertu & de reforme, qui tient quelque chose de la jalousie; elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie, comme elles faisoient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique, ou par dégoût: elles se perdoient gaïement par la galanterie, par la bonne chere & par l'oisiveté, & elles se perdent tristement par la présomption & par l'envie.

¶ Si j'épouſe *Hermas* une femme avare, elle ne me ruinera point : ſi une joüeuſe, elle pourra s'enrichir : ſi une ſavante, elle ſaura m'inſtruire : ſi une prude, elle ne ſera point emportée : ſi une emportée, elle exercera ma patience : ſi une coquette, elle voudra me plaire : ſi une galante, elle le ſera peut-être juſqu'à m'aimer : ſi une dévote *, répondez, Hermas, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu, & qui ſe trompe elle-même ?

¶ Une femme eſt aiſée à gouverner pourvû que ce ſoit un homme qui s'en donne la peine: un ſeul même en gouverne pluſieurs ; il cultive leur eſprit & leur mémoire, fixe & détermine leur réligion, il entreprend même de régler leur cœur : elles n'approuvent & ne deſapprouvent, ne loüent & ne condamnent qu'aprés avoir conſulté ſes ïeux & ſon viſage : il eſt le dépoſitaire de leurs joïes & de leurs chagrins ; de leurs deſirs, de leurs jalouſies, de leurs haines, & de leurs amours : il les fait rompre avec leurs galans, il les broüille & les réconcilie avec leurs maris, & il profite des interregnes. Il prend ſoin de leurs affaires, ſollicite leurs procès, & voit leurs Juges : il leur donne ſon médecin, ſon marchand, ſes ouvriers : il s'ingére de les loger, de les meubler, & il ordonne de

* Fauſſe dévote.

leur équipage : on le voit avec elles dans leurs carosses, dans les ruës d'une ville, & aux promenades, ainsi que dans leur banc à un Sermon, & dans leur loge à la Comédie : il fait avec elles les mêmes visites, il les accompagne au bain, aux eaux, dans les voïages : il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit sans décheoir de son autorité, un peu d'esprit, & beaucoup de temps à perdre lui suffit pour la conserver : les enfans, les héritiers, la bru, la niéce, les domestiques, tout en dépend. Il a commencé par se faire estimer ; il finit par se faire craindre. Cet ami si ancien, si nécessaire, meurt sans qu'on le pleure ; & dix femmes dont il étoit le tyran, héritent par sa mort de la liberté.

¶ Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie ; & tout ce que chacune a pu gagner par une continuelle affectation, & qui ne s'est jamais démentie, a été de faire dire de soi : *On l'auroit prise pour une Vestale.*

¶ C'est dans les femmes une violente preuve d'une réputation bien nette & bien établie ; qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de quelques-unes, qui ne leur ressemblent point ; & qu'avec toute la pente qu'on a aux malignes explications, on ait recours à une toute autre raison de

ce commerce, qu'à celle de la couvenance des mœurs.

¶ Un comique outre sur la scéne ses Personnages; un Poëte charge ses descriptions : un Peintre qui fait d'après nature, force & exaggére une passion, un constraste, des attitudes : & celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs & les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les piéces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la pruderie est une imitation de la sagesse.

Il y a une fausse modestie, qui est vanité; une fausse gloire, qui est légèreté; une fausse grandeur, qui est petitesse; une fausse vertu, qui est hypocrisie; une fausse sagesse, qui est pruderie.

Une femme prude païe de maintien & de paroles; une femme sage païe de conduite : celle-là suit son humeur & sa compléxion; celle-ci sa raison & son cœur : l'une est sérieuse & austère; l'autre est dans les diverses rencontres précisément ce qu'il faut qu'elle soit : la premiere cache des foibles sous de plausibles dehors; la seconde couvre un riche fond sous un air libre & naturel : la pruderie contraint l'esprit; ne cache ni l'âge ni la laideur; souvent elle les surpasse : la sagesse au contraire pallie les défauts du corps, ennoblit l'es-

prit, ne rend la jeuneſſe que plus piquante; & la beauté que plus périlleuſe.

¶ Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne ſont pas ſavantes ? par quelle loix, par quels Edits, par quels reſcripts leur a-t-on défendu d'ouvrir les ïeux & de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, & d'en rendre compte ou dans leur converſation, ou par leurs ouvrages ? ne ſe ſe ſont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet uſage de ne rien ſavoir, ou par la foibleſſe de leur compléxion, ou par la pareſſe de leur eſprit, ou par le ſoin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de ſuivre une longue étude, ou par le talent & le génie qu'elles ont ſeulement pour les ouvrages de la main, ou par les diſtractions que donnent les détails d'un domeſtique, ou par un éloignement naturel des choſes pénibles & ſérieuſes, ou par une curioſité toute différente de celle qui contente l'eſprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire : mais à quelque choſe que les hommes puiſſent devoir cette ignorance des femmes, ils ſont heureux que les femmes qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aïent ſur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme ſavante comme on fait une belle arme : elle eſt cizelée ar-

tiſtement, d'une poliſſure admirable, & d'un travail fort recherché: c'eſt une piéce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'eſt pas d'uſage, qui ne ſert ni à la guerre, ni à la chaſſe, non plus qu'un cheval de manége, quoique le mieux inſtruit du monde.

Si la ſience & la ſageſſe ſe trouvent unies en un même ſujet, je ne m'informe plus du ſexe, j'admire; & ſi vous me dites qu'une femme ſage ne ſonge guéres à être ſavante, ou qu'une femme ſavante n'eſt guéres ſage, vous avez déja oublié ce que vous venez de lire: que les femmes ne ſont détournées des ſiences que par de certains défauts: concluez donc vous-même que moins elles auroient de ces défauts, plus elles ſeroient ſages; & qu'ainſi une femme ſage n'en ſeroit que plus propre à devenir ſavante; ou qu'une femme ſavante n'étant telle que parce qu'elle auroit pu vaincre beaucoup de défauts, n'en eſt que plus ſage.

¶ La neutralité entre des femmes qui nous ſont également amies, quoiqu'elles aïent rompu pour des intérêts où nous n'avons nulle part, eſt un point difficile: il faut choiſir ſouvent entr'elles, ou les perdre toutes deux.

¶ Il y a telle femme qui aime mieux ſon

argent, que ses amis, & ses amans, que son argent.

¶ Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque chose de plus vif & de plus fort que l'amour pour les hommes; je veux dire l'ambition & le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes; elles n'ont de leur sexe que les habits.

¶ Les femmes sont extrêmes; elles sont meilleures ou pires que les hommes.

¶ La plûpart des femmes n'ont guéres de principes : elles se conduisent par le cœur, & dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

¶ Les femmes vont plus loin en amour que la plûpart des hommes; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

¶ Il y a du péril à contrefaire. *Lise* déja vieille veut rendre une jeune femme ridicule, & elle-même devient difforme: elle me fait peur; elle use pour l'imiter de grimaces & de contorsions : la voilà aussi laide qu'il faut, pour embellir celle dont elle se moque.

¶ On veut à la Ville que bien des idiots & des idiotes aïent de l'esprit: on veut à la Cour que bien des gens manquent d'esprit, qui en ont beaucoup; & entre les person-

nes de ce dernier genre, une belle femme ne se sauve qu'à peine avec d'autres femmes.

¶ Un homme est plus fidele au secret d'autrui qu'au sien propre ; une femme au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui.

¶ Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour, auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoûte quelque chose.

¶ Il y a un tems où les filles les plus riches doivent prendre parti : elles n'en laissent guéres échaper les premieres occasions sans se préparer un long repentir : il semble que la réputation des biens diminuë en elles avec celle de leur beauté : tout favorise au contraire une jeune personne, jusques à l'opinion des hommes, qui aiment à lui accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable.

¶ Combien de filles, à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire espérer une grande fortune ?

¶ Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amans qu'elles ont maltraités ; ou par de laids, ou par de vieux, ou ou par d'indignes maris.

¶ La plûpart des femmes jugent du mérite & de la bonne mine d'un homme, par l'impression qu'ils font sur elles ; & n'accordent presque ni l'un ni l'autre, à celui

pour qui elles ne sentent rien.

¶ Un homme qui seroit en peine de connoître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les ïeux d'une jeune femme qu'il aborde, & le ton dont elle lui parle; il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école!

¶ Une femme qui n'a jamais les ïeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toûjours, fait penser d'elle la même chose.

¶ Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point: il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

¶ Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

¶ L'on suppose un homme indifférent, mais qui voudroit persuader à une femme une passion qu'il ne sent pas; & l'on demande, s'il ne lui seroit pas plus aisé d'imposer à celle dont il est aimé, qu'à celle qui ne l'aime point.

¶ Un homme peut tromper une femme pa un feint attachement, pourvû qu'il n'en ait pas ailleurs un véritable.

¶ Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, & se console: une

femme fait moins de bruit quand elle est quittée, & demeure long-tems inconsolable.

¶ Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

La paresse au contraire dans les femmes vives est le présage de l'amour.

¶ Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée : il est moins clair qu'elle soit touchée : il semble qu'une passion vive & tendre, est morne & silencieuse ; & que le plus pressant intérêt d'une femme qui n'est plus libre, celui qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime, que de s'assûrer si elle est aimée.

¶ *Glycere* n'aime pas les femmes, elle haït leur commerce & leurs visites, se fait céler pour elles, & souvent pour ses amis, dont le nombre est petit, à qui elle est sévère, qu'elle resserre dans leur ordre, sans leur permettre rien de ce qui passe l'amitié : elle est distraite avec eux, leur répond par des monosyllabes, & semble chercher à s'en défaire : elle est solitaire & faroûche dans sa maison ; sa porte est mieux gardée, & sa chambre plus inaccessible que celles de *Monthoron* & d'*Hemery* : une seule *Corrinne* y est attenduë, y est reçuë, & à toutes les heures : on l'embrasse à plusieurs reprises, on croit l'aimer, on lui

parle à l'oreille dans un cabinet où elles sont seules, on a soi-même plus de deux oreilles pour l'écouter, on se plaint à elle de tout autre que d'elle, on lui dit toutes choses, & on ne lui apprend rien; elle a la confiance de tous les deux: l'on voit Glycere en partie quarrée au Bal, au Théâtre, dans les Jardins publics, sur le chemin de *Venouze*, où l'on mange les premiers fruits; quelquefois seule en litière sur la route du grand Fauxbourg, où elle a un verger délicieux, ou à la porte de *Canidie* qui a de si beaux secrets, qui promet aux jeunes femmes de secondes noces, qui en dit le tems & les circonstances: elle paroît ordinairement avec une coëffure plate & négligée, en simple deshabillé, sans corps, & avec des mules: elle est belle en cet équipage, & il ne lui manque que de la fraicheur: on remarque néanmoins sur elle une riche attache qu'elle dérobe avec soin aux ïeux de son mari; elle le flatte, elle le caresse, elle invente tous les jours pour lui de nouveaux noms, elle n'a pas d'autre lit que celui de ce cher époux, & elle ne veut pas découcher. Le matin elle se partage entre sa toilette & quelques billets qu'il faut écrire: un affranchi vient lui parler en secret, c'est *Parmenon*, qui est favori, qu'elle soûtient contre l'antipathie du maître & la jalousie des domes-

tiques : qui à la vérité fait mieux connoître des intentions, & rapporte mieux une réponse que Parmenon ? qui parle moins de ce qu'il faut taire ? qui sait ouvrir une porte secrette avec moins de bruit ? qui conduit plus adroitement par le petit escalier ? qui fait mieux sortir par où l'on est entré ?

¶ Je ne comprens pas comment un mari qui s'abandone à son hmeur, & à sa compléxion, qui ne cache aucun de ses défauts, & se montre au contraire par ses mauvais endroits ; qui est avare, qui est trop négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid & taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui emploïe la parure & la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flaterie.

¶ Un mari n'a guéres un rival qui ne soit de sa main, & comme un présent qu'il a autrefois fait à sa femme : il le louë devant elle de ses belles dents, & de sa belle tête ; il agrée ses soins, il reçoit ses visites, & après ce qui lui vient de son crû, rien ne lui paroît de meilleur goût que le gibier & les truffes que cet ami lui envoïe : il donne à souper, & il dit aux conviés : goûtez-bien cela, il est de *Leandre*, & il ne me coûte qu'un *grand-merci*.

¶ Il y a telle femme qui anéantit ou qui enterre son mari au point, qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention : vit-il encore ? ne vit-il plus ? on en doute ; il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide, & d'une parfaite soûmission : il ne lui est dû ni doüaire ni conventions, mais à cela près, & qu'il n'accouche pas, il est la femme, & elle le mari : ils passent les mois entiers dans une même maison sans le moindre danger de se rencontrer ; il est vrai seulement qu'ils sont voisins. Monsieur paie le Rotisseur & le Cuisinier, & c'est toûjours chez Madame qu'on a soupé : ils n'ont souvent rien de commun, ni le lit ni la table, pas même le nom : ils vivent à la Romaine ou à la Grecque, chacun a le sien, & ce n'est qu'avec le tems, & après qu'on est initié au jargon d'une Ville, qu'on sait enfin que Monsieur B... est publiquement depuis vingt années le mari de Madame L......

¶ Telle autre femme à qui le desordre manque pour mortifier son mari, y revient par sa noblesse & ses alliances, par la riche dot qu'elle a apporté, par les charmes de sa beauté, par son mérite, par ce que quelques-uns appellent vertu.

¶ Il y a peu de femmes si parfaites, qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une fem-

me, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

¶ Les douleurs muettes & ſtupides ſont hors d'uſage : on pleure, on récite, on répéte, on eſt ſi touchée de la mort de ſon mari, qu'on n'en oublie pas la moindre circonſtance.

¶ Ne pourroit-on point découvrir l'art de ſe faire aimer de ſa femme ?

¶ Une femme inſenſible eſt celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer.

¶ Il y avoit à *Smyrne* une très-belle fille, qu'on appelloit *Emire*, & qui étoit moins connuë dans toute la Ville par ſa beauté, que par la ſévérité de ſes mœurs, & ſur tout par l'indifférence qu'elle conſervoit pour tous les hommes, qu'elle voïoit, diſoit-elle, ſans aucun péril, & ſans d'autres diſpoſitions que celles où elle ſe trouvoit pour ſes amies, ou pour ſes freres : elle ne croïoit pas la moindre partie de toutes les folies qu'on diſoit que l'amour avoit fait faire dans tous les tems ; & celles qu'elle avoit vuës elle-même, elle ne les pouvoit comprendre : elle ne connoiſſoit que l'amitié. Une jeune & charmante perſonne à qui elle devoit cette expérience, la lui avoit renduë ſi douce, qu'elle ne penſoit qu'à la faire durer, & n'imaginoit pas par quel autre ſentiment elle pourroit jamais ſe refroidir ſur celui de l'eſtime & de la con-

fiance dont elle étoit si contente : elle ne parloit que d'*Euphrosine*, c'étoit le nom de cette fidelle amie, & tout Smyrne ne parloit que d'elle, & d'Euphrosine : leur amitié passoit en proverbe. Emire avoit deux freres qui étoient jeunes, d'une excellente beauté, & dont toutes les femmes de la Ville étoient éprises : il est vrai qu'elle les aima toûjours comme une sœur aime ses freres. Il y eut un Prêtre de *Jupiter* qui avoit accès dans la maison de son pere, à qui elle plut, qui osa le lui déclarer, & ne s'attira que du mépris. Un vieillard qui se confiant en sa naissance & en ses grands biens avoit eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphoit cependant, & c'étoit jusqu'alors au milieu de ses freres, d'un Prêtre & d'un vieillard, qu'elle se disoit insensible. Il sembla que le ciel voulût l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine, & qu'à l'affermir dans la réputation d'une fille que l'amour ne pouvoit toucher. De trois amans que ses charmes lui acquirent successivement, & dont elle ne craignit pas de voir toute la passion ; le premier dans un transport amoureux se perça le sein à ses pieds : le second plein de desespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de *Crète* ; & le troisiéme mourut de langueur & d'insomnie.

Celui qui les devoit venger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard qui avoit été si malheureux dans ses amours, s'en étoit guéri par des réfléxions sur son âge, & sur le caractère de la personne à qui il vouloit plaire : il desire de continuer de la voir, & elle le souffrit : il lui amena un jour son fils qui étoit jeune, d'une phisionomie agréable, & qui avoit une taille fort noble : elle le vit avec intérêt, & comme il se tut beaucoup en la présence de son pere, elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit, & desira qu'il en eût d'avantage : il la vit seul, parla assez, & avec esprit ; mais comme il la regarda peu, & qu'il parla encore moins d'elle & de sa beauté, elle fut surprise ; & comme indignée qu'un homme si bien fait & si spirituel, ne fût pas galant ; elle s'entretint de lui avec son amie qui voulut le voir : il n'eût des ïeux que pour Euphrosine ; il lui dit qu'elle étoit belle ; & Emire si indifférente, devenuë jalouse, comprit que *Ctesiphon* étoit persuadé de ce qu'il disoit, & que non seulement il étoit galant, mais même qu'il étoit tendre. Elle se trouva depuis ce tems moins libre avec son amie ; elle desira de les voir ensemble une seconde fois, pour être plus éclaircie ; & une seconde entrevuë lui fit voir encore plus qu'elle ne craignoit de voir, & changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne

d'Euphrosine, ne lui connoît plus le mérite qui l'avoit charmée, perd le goût de sa conversation, elle ne l'aime plus; & ce changement lui fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctesiphon & Euphrosine se voïent tous les jours, s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent: la nouvelle s'en répand par toute la Ville, & l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joïe si rare de se marier à ce qu'ils aimoient. Emire l'apprend & s'en desespere, elle ressent tout son amour: elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctesiphon; mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, & trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse: il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui lui est chere. Cette fille infortunée perd le sommeil, & ne veut plus manger; elle s'affoiblit, son esprit s'égare; elle prend son frere pour Ctesiphon, & elle lui parle comme à un amant: elle se détrompe, rougit de son égarement: elle retombe bien-tôt dans de plus grands, & n'en rougit plus; elle ne les connoît plus: alors elle craint les hommes, mais trop tard; c'est sa folie: elle a des intervalles où sa raison lui revient, & où elle gémit de la retrouver. La Jeunesse de Smyrne qui l'a vuë si fiere & si insensible, trouve que les Dieux l'ont trop punie.



DU COEUR.

IL y a un goût dans la pure amitié, où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

❡ L'amitié peut subsister entre des gens de différens sexes, exemte même de toute grossiéreté : une femme cependant regarde toûjours un homme comme un homme, & réciproquement un homme regarde une femme comme une femme : cette liaison n'est ni passion, ni amitié pure ; elle fait une classe à part.

❡ L'amour naît brusquement sans autre réfléxion, par tempérament ou par foiblesse ; un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contraire se forme peu à peu, avec le tems, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services & de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main.

❡ Le tems qui fortifie les amitiés affoiblit l'amour.

❡ Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, & quelquefois par les choses

qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie : l'amitié au contraire a besoin de secours ; elle périt faute de soins, de confiance, & de complaisance.

¶ Il est plus ordinaire de voir un amour extrême, qu'une parfaite amitié.

¶ L'amour & l'amitié s'excluent l'un l'autre.

¶ Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour, néglige l'amitié ; & celui qui est épuisé sur l'amitié, n'a encore rien fait pour l'amour.

¶ L'amour commence par l'amour, & l'on ne sauroit passer de la plus forte amitié, qu'à un amour foible.

¶ Rien ne ressemble mieux à une vive amitié, que ces liaisons que l'intérêt de nôtre amour nous fait cultiver.

¶ L'on n'aime bien qu'une seule fois ; c'est la premiere : les amours qui suivent sont moins involontaires.

¶ L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.

¶ L'amour qui croît peu à peu, & par degrés, ressemble trop à l'amitié, pour être une passion violente.

¶ Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne céde en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudroit.

¶ Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion, on peut aimer quelqu'un plus que soi-même ; à qui ferai-je plus de plaisir, ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimés ?

¶ Les hommes souvent veulent aimer, & ne sauroient y réüssir : ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer ; & si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

¶ Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion, contribuent bien-tôt chacun de leur part à s'aimer moins, & ensuite à ne s'aimer plus : qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture ? il n'est pas aisé de le décider : les femmes accusent les hommes d'être volages, & les hommes disent qu'elles sont légéres.

¶ Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

¶ C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup, de faire par tout son procédé, d'une personne ingrate, une très-ingrate.

¶ Il est triste d'aimer sans une grande fortune, & qui nous donne les moïens de combler ce que l'on aime, & le rendre si heureux, qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

¶ S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion, & qui ait été indifférente ; quelques importans services qu'elle nous rende dans la suite de nôtre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat.

¶ Une grande reconnoissance emporte avec soi beaucoup de goût & d'amitié pour la personne qui nous oblige.

¶ Etre avec les gens qu'on aime, cela suffit : réver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d'eux, tout est égal.

¶ Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié, que de l'antipathie.

¶ Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour, qu'à l'amitié.

¶ L'on confie son secret dans l'amitié, mais il échape dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un, sans en avoir le cœur : celui qui a le cœur n'a pas besoin de révelation ou de confiance ; tout lui est ouvert.

¶ L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime, que ceux dont on souffre soi-même.

¶ Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la premiere faute dans l'amitié, dont

dont on puiſſe faire un bon uſage.

¶ Il ſemble que s'il y a un ſoupçon injuſte, bizarre, & ſans fondement, qu'on ait une fois appellé jalouſie; cette autre jalouſie qui eſt un ſentiment juſte, naturel, fondé en raiſon & ſur l'expérience, mériteroit un autre nom.

Le tempéramment a beaucoup de part à la jalouſie, & elle ne ſuppoſe pas toûjours une grande paſſion; c'eſt cependant un paradoxe qu'un violent amour ſans délicateſſe.

Il arrive ſouvent que l'on ſouffre tout ſeul de délicateſſe; l'on ſouffre de la jalouſie, & l'on fait ſouffrir les autres.

Celles qui ne nous ménagent ſur rien, & ne nous épargnent nulles occaſions de jalouſie, ne mériteroient de nous aucune jalouſie, ſi l'on ſe régloit plus par leurs ſentimens & leur conduite, que par ſon cœur.

¶ Les froideurs & les relâchemens dans l'amitié ont leurs cauſes; en amour, il n'y a guéres d'autre raiſon de ne s'aimer plus, que de s'être trop aimés.

¶ L'on n'eſt pas plus maître de toûjours aimer, qu'on l'a été de ne pas aimer.

¶ Les amours meurent par le dégoût, & l'oubli les enterre.

¶ Le commencement & le déclin de l'amour ſe font ſentir par l'embarras où l'on eſt de ſe trouver ſeuls.

¶ Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné, & que le cœur a ses limites.

C'est foiblesse que d'aimer : c'est souvent une autre foiblesse que de guérir.

On guérit comme on se console ; on n'a pas dans le cœur dequoi toûjours pleurer, & toûjours aimer.

¶ Il devroit y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est guéres par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : l'on pleure amérement, & l'on est sensiblement touché ; mais l'on est ensuite si foible ou si léger, que l'on se console.

¶ Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperduëment ; car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant, ou par de plus secrets & de plus invincibles charmes, que ceux de la beauté.

¶ L'on est encore long-tems à se voir par habitude, & à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manieres disent que l'on ne s'aime plus.

¶ Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les réfléxions & les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa passion pour l'affoiblir.

¶ L'on veut faire tout le bonheur, ou ſi cela ne ſe peut ainſi, tout le malheur de ce qu'on aime.

¶ Regreter ce que l'on aime eſt un bien, en comparaiſon de vivre avec ce que l'on haït.

¶ Quelque deſintereſſement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime ; il faut quelquefois ſe contraindre pour eux, & avoir la générosité de recevoir.

Celui-là peut prendre, qui goûte un plaiſir auſſi délicat à recevoir, que ſon ami en ſent à lui donner.

¶ Donner, c'eſt agir ; ce n'eſt pas ſouffrir de ſes bienfaits, ni céder à l'importunité, ou à la néceſſité de ceux qui nous demandent.

¶ Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque choſe qu'il arrive ; il n'y a plus d'occaſions où l'on doive ſonger à ſes bienfaits.

¶ On a dit en Latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer ; ou, ſi l'on veut, que l'amitié eſt plus à charge que la haine : il eſt vrai qu'on eſt diſpenſé de donner à ſes ennemis ; mais ne coûte-t il rien de s'en venger ? ou s'il eſt doux & naturel de faire du mal à ce que l'on haït ; l'eſt-il moins de faire du bien à ce qu'on aime ? ne ſeroit-il pas dur & pénible de ne leur en point faire ?

¶ Il y a du plaisir à rencontrer les ïeux de celui à qui l'on vient de donner.

¶ Je ne sai si un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, & s'il méritoit plus de reconnoissance.

¶ La libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

¶ S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes, qui nous met en la place des malheureux; pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs miseres ?

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux miserables.

¶ L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi, & la dureté pour les autres, n'est qu'un seul & même vice.

¶ Un homme dur au travail & à la peine, inéxorable à soi-même, n'est indulgent aux autres que par un excès de raison.

¶ Quelque desagrément qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de nôtre sujettion ; de même la joïe que l'on reçoit de l'élevation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au dessus de nous, ou s'égaler à nous : ainsi l'on s'accorde mal avec soi-même ; car l'on veut des dépendans, & qu'il n'en coûte rien ; l'on

veut aussi le bien de ses amis ; & s'il arrive, ce n'est pas toûjours pour s'en réjoüir que l'on commence.

¶ On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien & ses services ; rien ne coûte qu'à tenir parole.

¶ C'est assez pour soi d'un fidele ami ; c'est même beaucoup de l'avoir rencontré : on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

¶ Quand on a assez fait auprès de certaines personnes pour avoir du se les acquerir, si cela ne réüssit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire.

¶ Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, & vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié ; ce n'est point une maxime morale, mais politique.

¶ On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui mieux connus, pourroient avoir rang entre nos amis : on doit faire choix d'amis si sûrs & d'une si exacte probité, que venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de nôtre confiance, ni se faire craindre comme ennemis.

¶ Il est doux de voir ses amis par goût & par estime ; il est pénible de les cultiver par intérêt ; c'est *solliciter*.

¶ Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plûtôt que de ceux de qui l'on espére du bien.

¶ On ne vole point des mêmes aîles pour sa fortune que l'on fait pour des choses frivoles & de fantaisie : il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices ; & tout au contraire, de servitude à courir pour son établissement : il est naturel de le souhaiter beaucoup & d'y travailler peu ; de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché.

¶ Celui qui sait attendre le bien qu'il souhaite, ne prend pas le chemin de se desesperer, s'il ne lui arrive pas ; & celui au contraire qui desire une chose avec une grande impatience, y met trop du sien, pour en être assez récompensé par le succès.

¶ Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment & si déterminément une certaine chose, que de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

¶ Les choses les plus souhaitées n'arrivent point ; ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le tems, ni dans les circonstances où elles auroient fait un extrême plaisir.

¶ Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

¶ La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable ; puisque

si l'on comptoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

¶ Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !

¶ On ne pourroit se défendre de quelque joïe à voir périr un méchant homme ; l'on joüiroit alors du fruit de sa haine, & l'on tireroit de lui tout ce qu'on en peut espérer, qui est le plaisir de sa perte : sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos intérêts ne nous permettent pas de nous en réjoüir : il meurt trop tôt, ou trop tard.

¶ Il est pénible à un homme fier de pardonner à celui qui le surprend en faute, & qui se plaint de lui avec raison: sa fierté ne s'adoucit que lorsqu'il reprend ses avantages, & qu'il met l'autre dans son tort.

¶ Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

¶ Il est également difficile d'étouffer dans les commencemens le sentiment des injures, & de le conserver après un certain nombre d'années.

¶ C'est par foiblesse que l'on haït un ennemi, & que l'on songe à s'en venger ; &

c'est par paresse que l'on s'appaise, & qu'on ne se venge point.

¶ Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

Il ne faut pas penser à gouverner un homme tout d'un coup, & sans autre préparation dans une affaire importante, & qui seroit capitale à lui ou aux siens : il sentiroit d'abord l'empire & l'ascendant qu'on veut prendre sur son esprit, & il secouëroit le joug par honte ou par caprice : il faut tenter auprès de lui les petites choses, & de-là le progrès jusqu'aux plus grandes est immanquable : tel ne pouvoit au plus dans les commencemens qu'entreprendre de le faire partir pour la campagne ou retourner à la ville, qui finit par lui dicter un testament où il réduit son fils à la légitime.

Pour gouverner quelqu'un long-tems & absolument, il faut avoir la main légère, & ne lui faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un certain point, qui au-delà sont intraitables, & ne se gouvernent plus : on perd tout à coup la route de leur cœur & de leur esprit ; ni hauteur ni souplesse, ni force ni industrie ne les peuvent dompter, avec cette différence que quelques-uns sont ainsi faits par raison & avec fondement, &

quelques-autres par tempérament & par humeur.

Il se trouve des hommes qui n'écoutent ni la raison ni les bons conseils, & qui s'égarent volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés.

D'autres consentent d'être gouvernés par leurs amis en des choses presqu'indifférentes, & s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choses graves & de conséquence.

Drance veut passer pour gouverner son Maître, qui n'en croit rien, non plus que le public : parler sans cesse à un Grand que l'on sert, en des lieux & en des tems où il convient le moins ; lui parler à l'oreille ou en des termes mistérieux, tire jusqu'à éclater en sa présence, lui couper la parole, se mettre entre lui & ceux qui lui parlent, dédaigner ceux qui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche de lui en une posture trop libre, figurer avec lui le dos appuïé à une cheminée, le tirer par son habit, lui marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertés, marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne seule, & toûjours.

Je ne haïrois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, & d'en être gouverné en toutes choses, & absolument, & toûjours; je serois sûr de bien faire sans avoir le soin de délibérer; je joüirois de la tranquilité de celui qui est gouverné par la raison.

¶ Toutes les passions sont menteuses: elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux ïeux des autres; elles se cachent à elles-mêmes: il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, & qui ne s'en aide.

¶ On trouve un livre de dévotion, & il touche: on en ouvre un autre qui est galant, & il fait son impression. Oserai-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, & admet les incompatibles?

¶ Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses & de leur vanité: tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition, sans autre vuë que de la cacher.

¶ Le cas n'arrive guéres où l'on puisse dire, j'etois ambitieux: ou on ne l'est point, ou on l'est toûjours: mais le tems vient où l'on avouë que l'on a aimé.

¶ Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, & ne se trouvent souvent dans une assiette plus

tranquille, que lors qu'ils meurent.

¶ Rien ne coûte moins à la passion, que de se mettre au dessus de la raison; son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt.

¶ L'on est plus sociable, & d'un meilleur commerce par le cœur, que par l'esprit.

¶ Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles & élevées, que nous devons moins à la force de nôtre esprit, qu'à la bonté de nôtre naturel.

¶ Il n'y a guéres au monde un plus bel excès que celui de la reconnoissance.

¶ Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité n'en font pas trouver.

¶ Il y a des lieux que l'on admire; il y en a d'autres qui touchent, & où l'on aimeroit à vivre.

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût, & les sentimens.

¶ Ceux qui font bien mériteroient seuls d'être enviés, s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux; c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

¶ Quelques-uns se défendent d'aimer & de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'osent avoüer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

¶ Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs & de si tendres engagemens que l'on nous défend, qu'il est naturel de desirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu.



De la Societé, et de la Conversation.

Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.

¶ C'est le rolle d'un sot d'être importun: un homme habile sent s'il convient, ou s'il ennuïe : il sait disparoître le moment qui précéde celui où il seroit de trop quelque part.

¶ L'on marche sur les mauvais plaisans, & il pleut par tout païs de cette sorte d'insectes : un bon plaisant est une piéce rare ; à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soûtenir long-tems le personnage ; il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer.

¶ Il y a beaucoup d'esprits obscenes,

encore plus de médiſans ou de ſatyriques, peu délicats : pour badiner avec grace, & rencontrer heureuſement ſur les plus petits ſujets, il faut trop de manieres, trop de politeſſe, & même trop de fécondité ; c'eſt créer que de railler ainſi, & faire quelque choſe de rien.

¶ Si l'on faiſoit une ſérieuſe attention à tout ce qui ſe dit de froid, de vain, & de puerile dans les entretiens ordinaires, l'on auroit honte de parler ou d'écouter, & l'on ſe condamneroit peut-être à un ſilence perpétuel, qui ſeroit une choſe pire dans le commerce, que les diſcours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les eſprits ; permettre comme un mal néceſſaire le récit des fauſſes nouvelles, les vagues réfléxions ſur le gouvernement préſent, ou ſur l'intérêt des Princes, le débit des beaux ſentimens, & qui reviennent toûjours les mêmes : il faut laiſſer *Aronce* parler proverbe, & *Melinde* parler de ſoi, de ſes vapeurs, de ſes migraines, & de ſes inſomnies.

¶ L'on voit des gens qui dans les converſations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expreſſions ; par la nouveauté, & j'oſe dire par l'impropriété des termes dont ils ſe ſervent, comme par l'alliance de certains mots qui ne ſe rencontrent enſemble que dans leur bouche, & à

qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ni la raison, ni l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toûjours plaisanter, & peut-être de briller, tourne insensiblement en un jargon qui leur est propre, & qui devient enfin leur idiôme naturel : ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté, & d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contens d'eux-mêmes & de l'agrément de leur esprit, & l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entiérement dénués, mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont ; & ce qui est pire, on en souffre.

¶ Que dites-vous ? comment ? je n'y suis pas ; vous plairoit-il de recommencer ? j'y suis encore moins ; je devine enfin : vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous, il fait froid ; vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige : dites, il pleut, il neige : vous me trouvez bon visage, & vous desirez de m'en féliciter ; dites, je vous trouve bon visage : mais, répondez-vous, cela est bien uni & bien clair, & d'ailleurs qui ne pourroit pas en dire autant ? qu'importe, Acis, est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, & de parler comme tout le monde ? une chose vous manque, Acis, à vous

& à vos ſemblables, les diſeurs de *Phœbus*: vous ne vous en défiez point, & je vais vous jetter dans l'étonnement : une choſe vous manque, c'eſt l'eſprit ; ce n'eſt pas tout, il y a en vous une choſe de trop, qui eſt l'opinion d'en avoir plus que les autres ; voilà la ſource de vôtre pompeux galimathias, de vos phraſes embroüillées, & de vos grands mots qui ne ſignifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par vôtre habit & vous dis à l'oreille, ne ſongez point à avoir de l'eſprit, n'en aïez point, c'eſt votre rolle : aïez, ſi vous pouvez, un langage ſimple, & tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun eſprit ; peut-être alors croirat-on que vous en avez.

¶ Qui peut ſe promettre d'éviter dans la ſocieté des hommes la rencontre de certains eſprits, vains, légers, familiers, délibérés, qui ſont toûjours dans une compagnie ceux qui parlent, & qu'il faut que les autres écoutent ? On les entend de l'antichambre, on entre impunément, & ſans crainte de les interrompre ; ils continuent leur récit ſans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui ſortent, comme pour le rang ou le mérite des perſonnes qui compoſent le cercle ; ils font taire celui qui commence à conter

une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure : ils la tiennent de * *Zamet*, de *Ruccelay* *, ou de *Conchini* *, qu'ils ne connoissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, & qu'ils traiteroient de Monseigneur, s'ils leur parloient : ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sait, & dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits : ils suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racontent, & pour détourner les applications : vous les priez, vous les pressez inutilement, il y a des choses qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne sauroient nommer, leur parole y est engagée, c'est le dernier secret, c'est un mistère, outre que vous leur demandez l'impossible ; car sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait & les personnes.

¶ *Arrias* a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi, c'est un homme universel, & il se donne pour tel ; il aime mieux mentir que de se taire, ou de paroître ignorer quelque chose : on parle à la table d'un Grand d'une Cour du Nort, il prend la parole, & l'ôte à ceux qui alloient dire ce qu'ils en savent ; il s'oriente dans cette région lointaine, comme s'il en étoit origi-

*** Sans dire, *Monsieur*.

naire;il diſcourt des mœurs de cette Cour, des femmes du païs, de ſes loix & de ſes coûtumes ; il récite des hiſtoriettes qui y ſont arrivées, il les trouve plaiſantes,& il en rit le premier juſqu'à éclater : quelqu'un ſe hazarde de le contredire, & lui prouve nettement qu'il dit des choſes qui ne ſont pas vraïes ; Arrias ne ſe trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur : je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne ſache d'original, je l'ai appris de *Sethon* Ambaſſadeur de France dans cette Cour,revenu à Paris depuis quelques jours, que je conois familiérement, que j'ai fort interrogé, & qui ne m'a caché aucune circonſtance : il reprenoit le fil de ſa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencée, lors que l'un des conviés lui dit : c'eſt Sethon à qui vous parlez, lui-même, & qui arrive de ſon Ambaſſade.

¶ Il y a un parti à prendre dans les entretiens,entre une certaine pareſſe qu'on a de parler, ou quelquefois un eſprit abſtrait, qui nous jettant loin du ſujet de la converſation, nous fait faire ou de mauvaiſes demandes, ou de ſotes réponſes ; & une attention importune qu'on a au moindre mot qui échape, pour le relever, badiner autour, y trouver un miſtère que les autres n'y voïent pas, y chercher de la fineſſe &

de la subtilité, seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

¶ Etre infatué de soi, & s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive guéres qu'à celui qui n'en a point, ou qui en a peu : malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage ; combien de jolies phrases lui faudrat-il essuïer ! combien de ces mots avanturiers qui paroissent subitement, durant un tems, & que bien-tôt on ne revoit plus ! S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent, que pour avoir le mérite de la dire, & de la dire bien : elle devient un roman entre ses mains : il fait penser les gens à sa maniere, leur met en la bouche ses petites façons de parler, & les fait toûjours parler long-tems : il tombe ensuite en des parentheses qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire, & à lui qui vous parle, & à vous qui le supportez : que seroit-ce de vous & de lui, si quelqu'un ne survenoit heureusement pour déranger le cercle, & faire oublier la narration ?

¶ J'entens *Theodecte* de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche ; le voilà entré ; il rit, il crie, il éclate, on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre, il n'est pas moins redoutable par les

choses qu'il dit, que par le ton dont il parle; il ne s'appaise, & il ne revient de ce grand fracas, que pour bredoüiller des varietés & des sotises: il a si peu d'égard au tems, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait, sans qu'il ait eu intention de le lui donner: il n'est pas encore assis, qu'il a à son son insçu desobligé toute l'assemblée. A-t-on servi? il se met le premier à table, & dans la premiere place: les femmes sont à sa droite & à sa gauche: il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois: il n'a nul discernement des personnes, ni du Maître, ni des conviés: il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui: est-ce lui, est-ce *Eutideme* qui donne le repas? il rappelle à soi toute l'autorité de la table, & il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entiere, qu'à la lui disputer: le vin & les viandes n'ajoûtent rien à son caractère. Si l'on joüe, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, & il l'offense: les rieurs sont pour lui, il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je céde enfin & je disparois, incapable de souffrir plus longtems Theodecte, & ceux qui le souffrent.

¶ *Troile* est utile à ceux qui ont trop de bien, il leur ôte l'embarras du superflu, il leur sauve la peine d'amasser de l'argent,

de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soi, & de craindre un vol domestique : il les aide dans leurs plaisirs, & il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions : bien-tôt il les régle & les maîtrise dans leur conduite ; il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis-je, dont on prévient, dont on devine les décisions ; il dit de cet esclave, il faut le punir, & on le foüette, & de cet autre, il faut l'affranchir, & on l'affranchit ; l'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire ; il peut lui déplaire, il est congedié : le Maître est heureux, si Troile lui laisse sa femme & ses enfans ; si celui-ci est à table, & qu'il prononce d'un mets qu'il est friand, le Maître & les conviés qui en mangeoient sans réfléxion, le trouvent friand, & ne s'en peuvent rassasier : s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui commençoient à le goûter, n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre ; tous ont les ïeux sur lui, observent son maintien & son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies : ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne ; c'est là qu'il mange, qu'il dort, & qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers, & qu'il remet ses créanciers :

il régente, il domine dans une salle, il y reçoit la cour & les hommages de ceux qui plus fins que les autres ne veulent aller au Maître que par Troile : si l'on entre par malheur sans avoir une phisionomie qui lui agrée, il ride son front, & il détourne sa vuë ; si on l'aborde, il ne se leve pas ; si l'on s'assied auprès de lui, il s'éloigne; si on lui parle, il ne répond point ; si l'on continuë de parler, il passe dans une autre chambre ; si on le suit, il gagne l'escalier ; il franchiroit tous les étages, ou il se lanceroit par une fenêtre, plûtôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a un visage ou un ton de voix qu'il désaprouve ; l'un & l'autre sont agréables en Troile, & il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquerir: tout devient avec le tems au dessous de ses soins, comme il est au dessus de vouloir se soûtenir ou continuer de plaire par le moindre des talens qui ont commencé à le faire valoir : c'est beaucoup qu'il sorte quelquefois de ses méditations & de sa taciturnité pour contredire, & que même pour critiquer, il daigne une fois le jour avoir de l'esprit : bien loin d'attendre de lui qu'il défére à vos sentimens, qu'il soit complaisant, qu'il vous louë, vous n'êtes pas sûr qu'il aime toûjours vôtre approbation, ou qu'il souffre vôtre complaisance.

¶ Il faut laiſſer parler cet inconnu que le hazard a placé auprès de vous dans une voiture publique, à une fête ou à un ſpectacle, & il ne vous coûtera bien-tôt pour le connoître, que de l'avoir écouté; vous ſaurez ſon nom, ſa demeure, ſon païs, l'état de ſon bien, ſon emploi, celui de ſon pere, la famille dont eſt ſa mere, ſa parenté, ſes alliances, les armes de ſa maiſon; vous comprendrez qu'il eſt noble, qu'il a un château, de beaux meubles, des valets, & un caroſſe.

¶ Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir penſé; il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils diſent, & avec qui l'on ſouffre dans la converſation de tout le travail de leur eſprit: ils ſont comme paîtris de phraſes, & de petits tours d'expreſſion, concertés dans leur geſte, & dans tout leur maintien: ils ſont *puriſtes* *, & ne hazardent pas le moindre mot, quand il devroit faire le plus bel effet du monde: rien d'heureux ne leur échape, rien ne coule de ſource & avec liberté; ils parlent proprement & ennuïeuſement.

¶ L'eſprit de la converſation conſiſte bien moins à en montrer beaucoup, qu'à en faire trouver aux autres: celui qui ſort de vôtre entretien content de ſoi & de ſon

* Gens qui affectent une grande pureté de Langage.

eſprit, l'eſt de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire ; ils cherchent moins à être inſtruits & même réjoüis , qu'à être goûtés & applaudis ; & le plaiſir le plus délicat, eſt de faire celui d'autrui.

¶ Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos converſations ni dans nos écrits ; elle ne produit ſouvent que des idées vaines & puériles , qui ne ſervent point à perfectionner le goût , & à nous rendre meilleurs : nos penſées doivent être priſes dans le bon ſens & la droite raiſon & doivent être un effet de nôtre jugement.

¶ C'eſt une grande miſere que de n'avoir pas aſſez d'eſprit pour bien parler , ni aſſez de jugement pour ſe taire. Voilà le principe de toute impertinence.

¶ Dire d'une choſe modeſtement ou qu'elle eſt bonne , ou qu'elle eſt mauvaiſe, & les raiſons pourquoi elle eſt telle, demande du bon ſens & de l'expreſſion, c'eſt une affaire. Il eſt plus court de prononcer d'un ton déciſif, & qui emporte la preuve de ce qu'on avance , ou qu'elle eſt exécrable , ou qu'elle eſt miraculeuſe.

¶ Rien n'eſt moins ſelon Dieu & ſelon le monde, que d'appuïer tout ce que l'on dit dans la converſation, juſques aux choſes les plus indifférentes, par de longs & de faſtidieux ſermens. Un honnête homme

qui dit oüi & non, mérite d'être cru : son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles, & lui attire toute sorte de confiance.

¶ Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur & de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, & qui jure pour le faire croire, ne sait pas même contrefaire l'homme de bien.

Un homme de bien ne sauroit empêcher par toute sa modestie, qu'on ne dise de lui ce qu'un malhonnête homme sait dire de soi.

¶ *Cleon* parle peu obligeamment ou peu juste, c'est l'un ou l'autre ; mais il ajoûte qu'il est fait ainsi, & qu'il dit ce qu'il pense.

¶ Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos ; c'est pécher contre ce dernier genre, que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain ; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes ; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus & de ses ameublemens, un homme qui n'a ni rentes ni domicile ; en un mot de parler de son bonheur devant des miserables ; cette conversation est trop forte pour eux, & la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre, est odieuse.

¶ Pour

¶ Pour vous, dit *Eutiphron*, vous êtes riche,ou vous devez l'être; dix mille livres de rente,& en fonds de terre,cela est beau, cela est doux, & l'on est heureux à moins, pendant que lui qui parle ainsi a cinquante mille livres de revenu, & croit n'avoir que la moitié de ce qu'il mérite : il vous taxe, il vous apprécie, il fixe vôtre dépense ; & s'il vous jugeoit digne d'une meilleure fortune, & de celle même où il aspire, il ne manqueroit pas de vous la souhaiter :il n'est pas le seul qui fasse de si mauvaises estimations, ou de comparaisons si desobligeantes; le monde est plein d'Eutiphrons.

¶ Quelqu'un suivant la pente de la coûtume qui veut qu'on louë, & par l'habitude qu'il a à la flaterie & à l'exaggération, congratule *Théodeme* sur un discours qu'il n'a point entendu, & dont personne n'a pu encore lui rendre compte ; il ne laisse pas de lui parler de son génie, de son geste, & sur tout de la fidélité de sa mémoire ; il est vrai que Théodeme est demeuré court.

¶ L'on voit des gens brusques,inquiets, *suffisans*, qui bien qu'oisifs, & sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expédient, pour ainsi dire, en peu de paroles, & ne songent qu'à se dégager de vous :on leur parle encore qu'ils sont partis & ont

disparu : ils ne sont pas moins impertinens que ceux qui vous arrêtent seulement pour vous ennuïer ; ils sont peut-être moins incommodes.

¶ Parler & offenser pour de certaines gens, est précisément la même chose : ils sont piquans & amers ; leur style est mêlé de fiel & d'absynthe ; la raillerie, l'injure, l'insulte leur découlent des lévres comme leur salive ; il leur seroit utile d'être nés muets ou stupides ; ce qu'ils ont de vivacité & d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quelques-autres leur sotise : ils ne se contentent pas toûjours de répliquer avec aigreur, ils attaquent souvent avec insolence ; ils frapent sur tout ce qui se trouve sous leur langue, sur les présens, sur les absens ; ils heurtent de front & de côté comme des Beliers : demande-t'on à des Beliers qu'ils n'aïent point de cornes ; de même n'espére-t'on pas de réformer par cette peinture des naturels si durs, si farouches, si indociles : ce que l'on peut faire de mieux d'aussi loin qu'on les découvre, est de les fuïr de toute sa force, & sans regarder derrière soi.

¶ Il y a des gens d'une certaine étoffe ou d'un certain caractère, avec qui il ne faut jamais se commettre, de qui l'on ne doit se plaindre que le moins qu'il est possible, & contre qui il n'est pas même permis d'avoir raison.

¶ Entre deux personnes qui ont eu ensemble une violente querelle dont l'un a raison & l'autre ne l'a pas ; ce que la plûpart de ceux qui y ont assisté ne manquent jamais de faire, ou pour se dispenser de juger, ou par un tempérament qui m'a toûjours paru hors de sa place, c'est de condamner tous les deux : leçon importante, motif pressant & indispensable de fuïr à l'Orient, quand le fat est à l'Occident, pour éviter de partager avec lui le même ton.

¶ Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier, ni saluer avant qu'il me salue, sans m'avilir à ses ïeux, & sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même. MONTAGNE diroit *: *Je veux avoir mes coudées franches, & être courtois & affable à mon point, sans remors ne conséquence. Je ne puis du tout estriver contre mon penchant, & aller au rebours de mon naturel, qui m'emmene vers celui que je trouve à ma rencontre. Quand il m'est égal, & qu'il ne m'est point ennemi, j'anticipe sur son accueil, je lui fais offre de mes offices, sans tant marchander sur le plus ou sur le moins, ne être, comme disent aucuns, sur le qui vive : celui-là me déplait, qui par la connoissance que j'ai de ses coûtumes, &*

* Imité de Montagne.

façons d'agir me tire de cette liberté & franchise : comment me ressouvenir tout à propos & d'aussi loin que je vois cet homme, d'emprunter une contenance grave & importante, & qui l'avertisse que je crois le valoir bien & au de-là : pour cela de me ramentevoir de mes bonnes qualités & conditions, & des siennes mauvaises, puis en faire la comparaison : c'est trop de travail pour moi, & ne suis du tout capable de si roide & si subite attention ; & quand bien elle m'auroit succédé une premiere fois, je ne laisserois de fléchir & me démentir à une seconde tâche : je ne puis me forcer & contraindre pour quelconque à être fier.

¶ Avec de la vertu, de la capacité, & une bonne conduite l'on peut être insupportable : les manieres que l'on néglige comme des petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal : une légère attention à les avoir douces & polies, prévient leur mauvais jugement : il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, desobligeant ; il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

¶ La politesse n'inspire pas toûjours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; elle en donne du moins les apparences, & fait paroître l'homme au dehors comme il devroit être intérieurement.

L'on peut définir l'eſprit de politeſſe ; l'on ne peut en fixer la pratique : elle ſuit l'uſage & les coûtumes reçuës ;elle eſt attachée aux tems, aux lieux, aux perſonnes, & n'eſt point la même dans les deux ſexes, ni dans les différentes conditions : l'eſprit tout ſeul ne l'a fait pas deviner ; il fait qu'on la ſuit par imitation, & que l'on s'y perfectionne ; il y a des tempéramens qui ne ſont ſuſceptibles que de la politeſſe ; & il y en a d'autres qui ne ſervent qu'aux grands talens, ou à une vertu ſolide : il eſt vrai que les manieres polies donnent cours au mérite, & le rendent agréable, & qu'il faut avoir de bien éminentes qualités, pour ſe ſoûtenir ſans la politeſſe.

Il me ſemble que l'eſprit de politeſſe eſt une certaine attention à faire que par nos paroles & par nos manieres les autres ſoient contens de nous & d'eux mêmes.

¶ C'eſt une faute contre la politeſſe, que de loüer immodérement en préſence de ceux que vous faites chanter ou toucher un inſtrument, quelque autre perſonne qui a ces mêmes talens ; comme devant ceux qui vous liſent leurs vers, un autre Poëte.

¶ Dans les repas ou les fêtes que l'on leur fait, & dans tous les plaiſirs qu'on leur procure, il y a faire bien ; & faire ſelon

leur goût ; le dernier est préférable.

¶ Il y auroit une espéce de férocité à rejetter indifféremment toute sorte de loüanges : l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui loüent en nous sincérement des choses loüables.

¶ Un homme d'esprit, & qui est né fier, ne perd rien de sa fierté & de sa roideur pour se trouver pauvre ; si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux & plus sociable, c'est un peu de prospérité.

¶ Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein, n'est pas un fort bon caractère ; il faut dans le commerce des piéces d'or, & de la monnoïe.

¶ Vivre avec des gens qui sont brouillés, & dont il faut écouter de part & d'autre les plaintes réciproques, c'est, pour ainsi dire, ne pas sortir de l'audience, & entendre du matin au soir plaider & parler procès.

¶ L'on sait des gens qui avoient coulé leurs jours dans une union étroite ; leurs biens étoient en commun, ils n'avoient qu'une même demeure, ils ne se perdoient pas de vuë. Ils se sont apperçus à plus de quatre vingt ans, qu'ils devoient se quitter l'un l'autre, & finir leur societé ; il n'a-

voient plus qu'un jour à vivre, & ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble; ils se sont dépêchés de rompre avant que de mourir ; ils n'avoient de fond pour la complaisance que jusques-là; ils ont trop vécu pour le bon exemple ; un moment plûtôt ils mouroient sociables, & laissoient après eux *un rare* modéle de la persévérance dans l'amitié.

¶ L'intérieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jalousies & par l'antipathie, pendant que des dehors contens, paisibles & enjoüés nous trompent, & nous y font supposer une paix qui n'y est point ; il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez vient de suspendre une querelle domestique qui n'attend que vôtre retraite pour recommencer.

¶ Dans la societé, c'est la raison qui plie la premiere : les plus sages sont souvent menés par le plus fou & le plus bizarre : l'on étudie son foible, son humeur, ses caprices, l'on s'y accommode, l'on évite de le heurter, tout le monde lui céde; la moindre sérénité qui paroît sur son visage, lui attire des éloges ; on lui tient compte de n'être pas toûjours insupportable ; il est craint, ménagé, obéï, quelquefois aimé.

¶ Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux

collateraux, ou qui en ont encore, & dont il s'agit d'hériter, qui puiſſent dire ce qu'il en coûte.

¶ *Cléante* eſt un très-honnête-homme; il s'eſt choiſi une femme qui eſt la meilleure perſonne du monde & la plus raiſonnable; chacun de ſa part fait tout le plaiſir & tout l'agrément des ſocietés où il ſe trouve; l'on ne peut voir ailleurs plus de probité, plus de politeſſe : ils ſe quittent demain, & l'acte de leur ſéparation eſt tout dreſſé chez le Notaire. Il y a ſans mentir de certains mérites qui ne ſont point faits pour être enſemble, de certaines vertus incompatibles.

¶ L'on peut compter sûrement ſur la dot, le doüaire & les conventions, mais foiblement ſur les *nourritures:* elles dépendent d'une union fragile de la belle mere & de la bru, & qui périt ſouvent dans l'année du mariage.

¶ Un beau-pere n'aime point ſon gendre, aime ſa bru. Une belle-mere aime ſon gendre n'aime point ſa bru. Tout eſt réciproque.

¶ Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui eſt au monde, ce ſont les enfans de ſon mari : plus elle eſt folle de ſon mari, plus elle eſt marâtre.

Les marâtres font déſerter les Villes & les bourgades, & ne peuplent pas moins la terre de mandians, de vagabonds, de do-

mestiques & d'esclaves, que la pauvreté.

¶ C** & H** sont voisins de campagne, & leurs terres sont contiguës : ils habitent une contrée déserte & solitaire : éloignés des villes & de tout commerce, il sembloit que la fuite d'une entiere solitude, ou l'amour de la societé eut du les assujettir à une liaison réciproque ; il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre, qui les rend implacables l'un pour l'autre, & qui perpétuëra leurs haines dans leurs descendans. Jamais des parens, & même des freres ne se sont broüillés pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre qui la possedent seuls, & qui la partagent toute entr'eux deux ; je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne seroit que pour les limites.

¶ Il est souvent plus court & plus utile de quadrer aux autres, que de faire que les autres s'ajustent à nous.

¶ J'approche d'une petite ville, & je suis déja sur une hauteur d'où je la découvre : elle est située à mi-côte, une riviere baigne ses murs, & coule ensuite dans une belle prairie : elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids & de l'Aquilon : je la vois dans un jour si favorable, que je

compte ses tours & ses clochers ; elle me paroît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, & je dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel & dans ce séjour si délicieux ! Je descens dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent, j'en veux sortir.

¶ Il y a une chose que l'on n'a point vuë sous le ciel, & que selon toutes les apparences, on ne verra jamais ; c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis, où les familles sont unies, & où les cousins se voïent avec confiance ; où un mariage n'engendre point une guerre civile ; où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous momens par l'offrande, l'encens, & le pain bénit ; par les processions & par les obséques ; d'où l'on a banni les *caquets*, le mensonge & la médisance ; où l'on voit parler ensemble le Bailli & le Président ; les Elus & les Assesseurs ; où le Doïen rit bien avec ses Chanoines, où les Chanoines ne dédaignent pas les Chapelains, & où ceux-ci souffrent les Chantres.

¶ Les Provinciaux & les sots sont toûjours prêts à se fâcher, & à croire qu'on se moque d'eux, ou qu'on les méprise : il ne faut jamais hazarder la plaisanterie, même la plus douce & la plus permise, qu'avec des gens polis, ou qui ont de l'esprit.

¶ On ne prime point avec les Grands, ils se défendent par leur grandeur; ni avec les petits, ils vous repoussent par le *qui vive*.

¶ Tout ce qui est mérite se sent, se discerne, se devine réciproquement : si l'on vouloit être estimé, il faudroit vivre avec des personnes estimables.

¶ Celui qui est d'une éminence au dessus des autres, qui le met à couvert de la repartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

¶ Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, & dont nous ne haïssons pas à être raillés; ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

¶ Rire des gens d'esprit, c'est le privilége des sots; ils sont dans le monde ce que les fous sont à la Cour, je veux dire sans conséquence.

¶ La moquerie est souvent indigence d'esprit.

¶ Vous le croïez vôtre duppe; s'il feint de l'être, qui est plus duppe de lui ou de vous?

¶ Si vous observez avec soin, qui sont les gens qui ne peuvent loüer, qui blâment toûjours, qui ne sont contens de personne; vous reconnoîtrez que ce sont ceux-mêmes dont personne n'est content.

¶ Le dédain & le rengorgement dans la société attire précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer.

¶ Le plaisir de la société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, & par quelque différence d'opinions sur les siences: par là, ou l'on s'affermit dans ses sentimens, ou l'on s'exerce, & l'on s'instruit par la dispute.

¶ L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

¶ Combien de belles & inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité, pour essaïer de le rendre tranquille? les choses de dehors qu'on appelle les évênemens, sont quelquefois plus fortes que la raison & que la nature. Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre; harangues froides & qui réduisent à l'impossible. Etes-vous raisonnable de vous tant inquiéter? N'est-ce pas dire, êtes-vous fou d'être malheureux?

¶ Le conseil si nécessaire pour les affaires. est quelquefois dans la société nuisible à qui le donne, & inutile à celui à qui il est donné: sur les mœurs vous faites remarquer des défauts, ou que l'on n'avouë

pas, ou que l'on eſtime des vertus: ſur les ouvrages, vous raïez les endroits qui paroiſſent admirables à leur Auteur, où il ſe complaît d'avantage, où il croit s'être ſurpaſſé lui-même. Vous perdez ainſi la confiance de vos amis, ſans les avoir rendus ni meilleurs ni plus habiles.

¶ L'on a vu il n'y a pas long-tems un cercle de perſonnes des deux ſexes, liées enſemble par la converſation, & par un commerce d'eſprit: ils laiſſoient au vulgaire l'art de parler d'une maniere intelligible: une choſe dite entr'eux peu clairement, en entraînoit une autre encore plus obſcure, ſur laquelle on enchériſſoit par de vraïes énigmes, toûjours ſuivies de longs applaudiſſemens: par tout ce qu'ils appelloient délicateſſe, ſentimens, tour, fineſſe d'expreſſion, ils étoient enfin parvenus à n'être plus entendus, & à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne falloit pour fournir à ces entretiens, ni bon ſens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité; il falloit de l'eſprit, non pas du meilleur, mais de celui qui eſt faux, & où l'imagination a trop de part.

¶ Je le ſai, *Théobalde*, vous êtes vieilli, mais voudriez-vous que je cruſſe que vous êtes baiſſé, que vous n'êtes plus Poëte ni bel eſprit, que vous êtes préſentement auſſi mauvais juge de tout genre d'ouvra-

ge, que méchant auteur ; que vous n'avez plus rien de naïf & de délicat dans la conversation : vôtre air libre & présomptueux me rassûre & me persuade tout le contraire : vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous futes jamais, & peut-être meilleur ; ou si à vôtre âge vous êtes si vif & si impétueux, quel nom, Theobalde, faloit-il vous donner dans vôtre jeunesse, & lorsque vous étiez la *Coqueluche* ou l'entêtement de certaines femmes qui ne juroient que par vous & sur vôtre parole ; qui disoient : *Cela est délicieux, qu'a-t-il dit ?*

¶ L'on parle impétueusement dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur, rarement avec assez d'attention : tout occupé du desir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, & on les explique sans le moindre égard pour les raisonnemens d'autrui : l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité ; l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourroit écouter ces sortes de conversations & les écrire, feroit voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite.

¶ Il a regné pendant quelque tems une suite de conversation fade & puérile, qui rouloit toute sur des questions frivoles qui avoient relation au cœur, & à ce qu'on appelle passion ou tendresse ; la lecture de

quelques romans les avoit introduites parmi les plus honnêtes gens de la Ville & de la Cour : ils s'en sont défaits, & la Bourgeoisie les a reçuës avec les pointes & les équivoques.

¶ Quelques femmes de la Ville ont la délicatesse de ne pas savoir, ou de n'oser dire le nom des ruës, des places, & de quelques endroits publics, qu'elles ne croïent pas assez nobles pour être connus: elles disent *le Louvre la Place Roïale*; mais elles usent de tours & de phrases, plûtôt que de prononcer de certains noms ; & s'ils leur échapent, c'est du moins avec quelque altération du mot, & après quelques façons qui les rassûrent; en cela moins naturelles que les femmes de la Cour, qui aïant besoin dans le discours *des Halles*, *du Châtelet*, ou de choses semblables ; disent : *les Hâlles*, *le Châtelet*.

¶ Si l'on feint quelquefois de ne se pas souvenir de certains noms que l'on croit obscurs, & si l'on affecte de les corrompre en les prononçant, c'est par la bonne opinion qu'on a du sien.

¶ L'on dit par belle humeur, & dans la liberté de la conversation, de ces choses froides, qu'à la vérité l'on donne pour telles, & que l'on ne trouve bonnes que parcequ'elles sont extrêmement mauvaises: cette maniere basse de plaisanter a passé du

peuple à qui elle appartient, jusques dans une grande partie de la jeunesse de la Cour qu'elle a déja infectée : il est vrai qu'il y entre trop de fadeur & de grossiéreté pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, & qu'elle fasse de plus grands progrès dans un païs qui est le centre du bon goût & de la politesse : l'on doit cependant en inspirer le dégoût à ceux qui la pratiquent ; car bien que ce ne soit jamais sérieusement, elle ne laisse pas de tenir la place dans leur esprit, & dans le commerce ordinaire, de quelque chose de meilleur.

¶ Entre dire de mauvaises choses, ou en dire de bonnes que tout le monde sait, & les donner pour nouvelles, je n'ai pas à choisir.

¶ *Lucain a dit une jolie chose ; il y a un beau mot de Claudien ; il y a cet endroit de Sénéque* ; & là-dessus une longue suite de Latin que l'on cite souvent devant des gens qui ne l'entendent pas, & qui feignent de l'entendre. Le secret seroit d'avoir un grand sens & bien de l'esprit ; car ou l'on se passeroit des Anciens, ou après les avoir lus avec soin, l'on ne sauroit encore choisir les meilleurs, & les citer à propos.

¶ *Hermagoras* ne sait pas qui est Roi de Hongrie ; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du Roi de Bohême : ne lui parlez pas des guerres de Flandre & de

Hollande ; dispensez-le du moins de vous répondre : il confond les tems, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini ; combats, siéges, tout lui est nouveau ; mais il est instruit de la guerre des Geans ; il en raconte le progrès & les moindres détails ; rien ne lui est échapé ; il débroüille de même l'horrible cahos des deux Empires le Babylonien & l'Assyrien ; il connoît à fond les Egyptiens & leurs Dynasties. Il n'a jamais vu Versailles, il ne le verra point ; il a presque vu la tour de Babel ; il en compte les degrés, il sait combien d'Architectes ont présidé à cet ouvrage ; il sait le nom des Architectes. Dirai-je qu'il croit * Henri IV. fils de Henri III. ; il néglige du moins de rien connoître aux Maisons de France, d'Autriche & de Baviére : quelles minuties, dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste de Rois des Médes, ou de Babylone, & que noms d'Apronal, d'Herigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de VALOIS & de BOURBON ! Il demande si l'Empereur a jamais été marié ; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le Roi joüit d'une santé parfaite ; & il se souvient que Thermosis un Roi

* Henri le Grand.

d'Egypte étoit valétudinaire, & qu'il tenoit cette compléxion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point ? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité ? il vous dira que Semiramis, ou selon quelques-uns, Serimaris parloit comme son fils Nynias ; qu'on ne les distinguoit pas à la parole ; si c'étoit parce que la mere avoit une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mere, qu'il n'ose pas le décider : il vous révelera que Nembrot étoit gaucher, & Sesostris ambidextre ; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appellé Longuemain, parce que les bras lui tomboient jusqu'aux genoux, & non à cause qu'il avoit une main plus longue que l'autre ; & il ajoûte qu'il y a des Auteurs graves qui affirment que c'étoit la droite ; qu'il croit néanmoins être bien fondé à soûtenir que c'est la gauche.

¶ Ascagne est Statuaire ; Hegion Fondeur ; Æchine Foulon, & *Cydias* bel esprit, c'est sa profession ; il a une enseigne, un attelier, des ouvrages de commande, & des compagnons qui travaillent sous lui : il ne vous sauroit rendre de plus d'un mois les Stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à *Dosithée* qui l'a engagé à faire une Elégie : une Idylle est sur le métier, c'est pour *Cranton* qui le presse,

& qui lui laiſſe eſpérer un riche ſalaire : proſe, vers, que voulez-vous ? il réüſſit également en l'un & en l'autre : demandez-lui des lettres de conſolations ou ſur une abſence ; il les entreprendra : prenez les toutes faites, & entrez dans ſon magaſin, il y a à choiſir : il a un ami qui n'a point d'autre fonction ſur la terre que de le promettre long-tems à un certain monde, & de le préſenter enfin dans les maiſons comme un homme rare & d'une exquiſe converſation ; & là ainſi que le Muſicien chante, & que le joüeur de luth touche ſon luth devant les perſonnes à qui il a été promis, Cydias après avoir touſſé, relevé ſa manchette, étendu la main, & ouvert les doigts, débite gravement ſes penſées quinteſſenciées, & ſes raiſonnemens ſophiſtiqués : différent de ceux qui convenant de principes, & connoiſſant la raiſon ou la vérité qui eſt une, s'arrachant la parole l'un à l'autre pour s'accorder ſur leurs ſentimens, il n'ouvre la bouche que pour contredire : *il me ſemble*, dit-il gracieuſement, *que c'eſt tout le contraire de ce que vous dites* ; ou *je ne ſaurois être de vôtre opinion*, ou bien *ç'a été autrefois mon entêtement, comme il eſt le vôtre ; mais..... il y a trois choſes*, ajoûte-t-il, *à conſidérer.....* & il en ajoûte une quatriéme : fade diſcoureur qui n'a pas mis plûtôt le pied dans

une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit, ou de sa Philosophie, & mette en œuvrre ses rares conceptions : car soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vuë ni le vrai, ni le faux, ni le raisonnable ni le ridicule : il évite uniquement de donner dans le sens des autres, & d'être de l'avis de quelqu'un ; aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même, pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives & sans replique. Cydias s'égale à Lucien & à Séneque * ; se met au-dessus de Platon, de Virgile, & de Theocrite ; & son flateur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion : uni de goût & d'intérêt avec les contempteurs d'Homere, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préférent les Poëtes modernes ; il se met en ce cas à la tête de ces derniers, & il sait à qui il adjuge la seconde place ; c'est en un mot un composé du pédant & du précieux, fait pour être admiré de la Bourgeoisie & de la Province, en qui néanmoins on n'apperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même.

* Philosophe, & Poëte tragique.

¶ C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique : celui qui ne sait rien, croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même : celui qui sait beaucoup, pense à peine que ce qu'il dit, puisse être ignoré, & parle plus indifféremment.

¶ Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement; elles se gâtent par l'emphase: il faut dire noblement les plus petites; elles ne se soûtiennent que par l'expression, le ton & la maniere.

¶ Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

¶ Il n'y a guéres qu'une naissance honnête, ou qu'une bonne éducation qui rende les hommes capables de secret.

¶ Toute confiance est dangereuse, si elle n'est entiere : il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire, ou tout cacher. On a déja trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

¶ Des gens vous promettent le secret, & ils le révelent eux-mêmes, & à leur insçu : ils ne remuent pas les lévres & on les entend ; on lit sur leur front & dans leurs ïeux ; on voit au travers de leur poitrine ; ils sont transparens : d'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a

été confiée, mais ils parlent & agissent de maniere qu'on le découvre de soi-même: enfin quelques-uns méprisent vôtre secret, de quelque conséquence qu'il puisse être. *C'est un mistère, un tel m'en a fait part, & m'a défendu de le dire*, & ils le disent.

Toute révelation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

¶ *Nicandre* s'entretient avec *Elise* de la maniere douce & complaisante dont il a vécu avec sa femme, depuis le jour qu'il en fit le choix, jusques à sa mort : il a déja dit qu'il regrete qu'elle ne lui ait pas laissé des enfans, & il le répéte : il parle des maisons qu'il a à la ville, & bientôt d'une terre qu'il a à la campagne : il calcule le revenu qu'elle lui rapporte, il fait le plan des bâtimens, en décrit la situation, exagére la commodité des appartemens, ainsi que la richesse & la propreté des meubles. Il assûre qu'il aime la bonne chere, les équipages : il se plaint que sa femme n'aimoit point assez le jeu & la societé. Vous êtes si riche, lui disoit l'un de ses amis, que n'achetez-vous cette charge ? pourquoi ne pas faire cette acquisition qui étendroit vôtre domaine? On me croit, ajoûte-t-il, plus de bien que je n'en posse-de Il n'oublie pas son extraction & ses alliances; *Monsieur le Surintendant qui est mon cousin*; *Madame la Chanceliere qui est*

ma parente, voilà ſon ſtile. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ſes plus proches, & de ceux mêmes qui ſont ſes héritiers : ai-je tort, dit-il à Eliſe? ai-je grand ſujet de leur vouloir du bien ? & il l'en fait juger. Il inſinuë enſuite qu'il a une ſanté foible & languiſſante, & il parle de la cave où il doit être enterré. Il eſt inſinuant, flateur, officieux à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la perſonne à qui il aſpire. Mais Eliſe n'a pas le courage d'être riche en l'épouſant : on annonce au moment qu'il parle un cavalier, qui de ſa ſeule préſence démonte la batterie de l'homme de ville : il ſe leve déconcerté & chagrin, & va dire ailleurs qu'il veut ſe remarier.

¶ Le ſage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuïé.



DES BIENS DE FORTUNE.

UN homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ſes lambris & ſes alcoves ; joüir d'un Palais à la campagne, & d'un autre à la ville ; avoir un grand équipage ; mettre un Duc dans ſa famille, & faire de ſon fils un grand Seigneur ; cela eſt juſte & de ſon reſſort ;

mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contens.

¶ Une grande naissance, ou une grande fortune annonce le mérite, & le fait plûtôt remarquer.

¶ Ce qui disculpe le fat ambitieux de son ambition, est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu, & aussi grand qu'il croit l'avoir.

¶ A mesure que la faveur & les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvroient, & qui y étoit sans que personne s'en apperçût.

¶ Si l'on ne le voïoit de ses ïeux, pourroit-on jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou le moins de piéces de monnoïe met entre les hommes ?

Ce plus ou ce moins détermine à l'Epée, à la Robe, ou à l'Eglise ; il n'y a presque point d'autre vocation.

¶ Deux Marchands étoient voisins & faisoient le même commerce, qui ont eu dans la suite une fortune toute différente : ils avoient chacun une fille unique ; elles ont été nourries ensemble, & ont vécu dans cette familiarité que donnent un même âge, & une même condition : l'une des deux pour se tirer d'une extrême misere cherche à se placer ; elle entre au service d'une fort grande Dame, & l'une des premieres

mieres de la Cour, chez sa compagne.

¶ Si le Financier manque son coup, les Courtisans disent de lui, c'est un Bourgeois, un homme de rien, un malotru: s'il réüssit, ils lui demandent sa fille.

¶ Quelques-uns ont fait dans leur jeunesse l'apprentissage d'un certain métier pour en exercer un autre & fort différent le reste de leur vie.

¶ Un homme est laid, de petite taille, & a peu d'esprit; l'on me dit à l'oreille, il a cinquante mille livres de rente: cela le concerne tout seul, & il ne m'en fera jamais ni pis ni mieux: si je commence à le regarder avec d'autres ïeux, & si je ne suis pas maître de faire autrement, quelle sotise!

¶ Un projet assez vain seroit de vouloir tourner un homme fort sot & fort riche en ridicule; les rieurs sont de son côté.

¶ N** avec un portier rustre, farouche, tirant sur le Suisse; avec un vestibule & une antichambre, pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un & se morfondre; qu'il paroisse enfin avec une mine grave & une démarche mesurée, qu'il écoute un peu & ne reconduise point; quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs, il fera sentir de lui-même quelque chose qui approche de la considération.

¶ Je vais, *Clitiphon*, à vôtre porte; le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit

& de ma chambre: plût aux Dieux que je ne fusse ni vôtre client, ni vôtre fâcheux : vos esclaves me disent que vous êtes enfermé, & que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entiere : je reviens avant le tems qu'ils m'ont marqué, & ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux qui vous empêche de m'entendre ? vous enfilez quelques mémoires, vous collationés un regiſtre, vous ſignez, vous paraphez; je n'avois qu'une chose à vous demander, & vous n'aviez qu'un mot à me répondre, oüi ou non; voulez-vous être rare ? rendez service à ceux qui dépendent de vous, vous le serez davantage par cette conduite, que par ne vous pas laisser voir : O homme important & chargé d'affaires, qui à vôtre tour avez besoin de mes offices ! venez dans la solitude de mon cabinet, le Philosophe est accessible ; je ne vous remettrai point à un autre jour ; vous me touverez sur les Livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'ame,& de sa distinction d'avec le corps ; ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne & de Jupiter : j'admire Dieu dans ses ouvrages, & je cherche par la connoissance la vérité à régler mon esprit & devenir meilleur ; entrez, toutes les portes vous

ſont ouvertes, mon antichambre n'eſt pas faite pour s'y ennuïer en m'attendant : paſſez juſqu'à moi ſans me faire avertir ; vous m'apportez quelque choſe de plus précieux que l'argent & l'or, ſi c'eſt une occaſion de vous obliger ; parlez, que voulez-vous que je faſſe pour vous ? faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui eſt commencée ? quelle interruption heureuſe pour moi que celle qui vous eſt utile ! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires eſt un Ours qu'on ne ſauroit apprivoiſer, on ne le voit dans ſa loge qu'avec peine ; que dis-je, on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, & bien-tôt on ne le voit plus : l'homme de lettres au contraire eſt trivial comme une borne au coin des places ; il eſt vu de tous, & à toute heure, & en tous états, à table, au lit, nud, habillé, ſain ou malade ; il ne peut être important, & il ne le veut point être.

¶ N'envions point à une ſorte de gens leurs grandes richeſſes ; ils les ont à titre onéreux, & qui ne nous accommoderoit point : ils ont mis leur repos, leur ſanté, leur honneur & leur conſience pour les avoir ; cela eſt trop cher, & il n'y a rien à gagner à un tel marché.

¶ Les P. T. S. nous font ſentir toutes les paſſions l'une après l'autre : l'on commen-

ce par le mépris, à cause de leur obscurité; on les envie ensuite, on les haït, on les craint, on les estime quelquefois, & on les respecte: l'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion.

¶ *Sosie* de la livrée a passé par une petite recette à une sousferme; & par les concussions, la violence & l'abus qu'il a fait de ses *pouvoirs*, il s'est enfin, sur les ruïnes de plusieurs familles, élevé à quelque grade: devenu noble par une charge, il ne lui manquoit que d'être homme de bien: une place de Marguillier a fait ce prodige.

¶ *Arfure* cheminoit seule & à pied vers le grand Portique de Saint **, entendoit de loin le Sermon d'un Carme ou d'un Docteur qu'elle ne voïoit qu'obliquement, & dont elle perdoit bien des paroles; sa vertu étoit obscure, & sa dévotion connuë comme sa personne: son mari est entré dans le *huitiéme denier*; quelle monstrueuse fortune en moins de six années! Elle n'arrive à l'Eglise que dans un char; on lui porte une lourde queuë; l'Orateur s'interrompt pendant qu'elle se place; elle le voit de front, n'en perd pas une seule parole ni le moindre geste; il y a une brigue entre les Prêtres pour la confesser; tous veulent l'absoudre, & le Curé l'emporte.

¶ L'on porte *Crésus* au Cimetiére: de

toutes ses immenses richesses que le vol & la concussion lui avoient acquises, & qu'il a épuisées par le luxe & par la bonne chere, il ne lui est pas demeuré de quoi se faire enterrer ; il est mort insolvable, sans biens, & ainsi privé de tous les secours : l'on n'a vu chez lui ni Julep, ni Cordiaux, ni Médecins, ni le moindre Docteur qui l'ait assûré de son salut.

¶ *Champagne* au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, & dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôteroit le pain à toute une Province si l'on n'y remédioit ; il est excusable, quel moïen de comprendre dans la premiere heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim ?

¶ *Sylvain* de ses deniers a acquis de la naissance & un autre nom ; il est Seigneur de la Paroisse où ses aïeuls païoient la taille ; il n'auroit pu autrefois entrer Page chez *Cleobule*, & il est son gendre.

¶ *Dorus* passe en litière par la voïe *Appienne*, précedé de ses affranchis & de ses esclaves qui détournent le peuple, & font faire place ; il ne lui manque que des licteurs : il entre à *Rome* avec ce cortége, où il semble triompher de la bassesse & de la pauvreté de son pere *Sanga*.

¶ On ne peut mieux user de sa fortune

que fait *Periandre*: elle lui donne du rang, du crédit, de l'autorité ; déja on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection : il a commencé par dire de soi-même, *un homme de ma sorte*; il passe à-dire, *un homme de ma qualité*; il se donne pour tel, & il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent, ou qu'il reçoit à sa table, qui est délicate, qui veüille s'y opposer : sa demeure est superbe, un dorique regne dans tous ses dehors, ce n'est pas une porte, c'est un portique, est-ce la maison d'un particulier? est-ce un Temple? le peuple s'y trompe: il est le Seigneur dominant de tout le quartier ; c'est lui que l'on envie, & dont on voudroit voir la chûte ; c'est lui dont la femme par son collier de perles s'est fait des ennemies de toutes les Dames du voisinage ; tout se soûtient dans cet homme, rien encore ne se dément dans cette grandeur qu'il a acquise, dont il ne doit rien, qu'il a païée. Que son pere si vieux & si calme n'est-il mort il y a vingt-ans & avant qu'il se fît dans le monde aucune mention de Periandre ! comment pourra-t-il soûtenir ces odieuses pancartes,* qui déchiffrent les conditions, & qui souvent font rougir la veuve & les héritiers ? les supprimera-t-il aux ïeux de toute une ville jalouse, maligne, clair-vo-

* Billets d'enterremens.

ſante, & aux dépens de mille gens qui veulent abſolument aller tenir leur rang à des obſéques ? veut-on d'ailleurs qu'il faſſe de ſon pere un *Noble homme*; & peut-être un *Honorable homme*, lui qui eſt *Meſſire* ?

¶ Combien d'hommes reſſemblent à ces arbres déja forts & avancés que l'on tranſplante dans les jardins, où ils ſurprennent les ïeux de ceux qui les voïent placés dans de beaux endroits où ils ne les ont point vu croître, & qui ne connoiſſent ni leurs commencemens, ni leurs progrès.

¶ Si certains morts revenoient au monde, & s'ils voïoient leurs grands Noms portés, & leurs Terres les mieux titrées, avec leurs Châteaux & leurs maiſons antiques poſſedées par des gens dont les peres étoient peut-être leurs métaïers ; qu'elle opinion pourroient-ils avoir de nôtre ſiécle ?

¶ Rien ne fait mieux comprendre le peu de choſe que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant les richeſſes, l'argent, les grands établiſſemens & les autres biens, que la diſpenſation qu'il en fait, & le genre d'hommes qui en ſont le mieux pourvus.

¶ Si vous entrez dans les cuiſines, où l'on voit réduit en art & en méthode le ſecret de flater vôtre goût, & de vous faire manger au-delà du néceſſaire ; ſi vous exa-

minez en détail tous les apprêts des viandes qui doivent composer le festin que l'on vous prépare : si vous regardez par quelles mains elles passent, & toutes les formes différentes qu'elles prennent avant de devenir un mets exquis, & d'arriver à cette propreté & à cette élegance qui charment vos ïeux, vous font hésiter sur le choix & prendre le parti d'essaïer de tout ; si vous voïez tout le repas ailleurs que sur une table bien servie, quelles saletés, quel dégoût ! Si vous allez derrière un Théatre, & si vous nombrez les poids, les rouës, les cordages qui font les vols & les machines ; si vous considérez combien de gens entrent dans l'exécution de ces mouvemens, quelle force de bras, & quelle extension de nerfs ils emploïent, vous direz : font-ce là les principes & les ressorts de ce spectacle si beau, si naturel, qui paroît animé & agir de soi-même : vous vous récrierez, quels efforts, quelle violence ! de même n'approfondissez pas la fortune des Partisans.

¶ Ce garçon si frais, si fleuri, & d'une si belle santé, est Seigneur d'une Abbaïe, & de dix autres Bénéfices ; tous ensemble lui rapportent six vint mille livres de revenu, dont il n'est païé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six vingt familles indigentes, qui ne se chauffent point pendant

l'hiver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, & qui souvent manquent de pain; leur pauvreté est extrême & honteuse: quel partage! Et cela ne prouve-t'il pas clairement un avenir?

¶ *Chrysippe* homme nouveau, & le premier noble de sa race, aspiroit il y a trente années à se voir un jour deux mille livres de rente pour tout bien, c'étoit là le comble de ses souhaits & sa plus haute ambition; il l'a dit ainsi, & on s'en souvient: il arrive je ne sai par quels chemins jusques à donner en revenu à l'une de ses filles pour sa dot, ce qu'il desiroit lui-même d'avoir en fonds pour toute fortune pendant sa vie: une pareille somme est comptée dans ses coffres pour chacun de ses autres enfans qu'il doit pourvoir, & il a un grand nombre d'enfans: ce n'est qu'en avancement d'hoirie; il y a d'autres biens à espérer après sa mort: il vit encore, quoiqu'assez avancé en âge, & il use le reste de ses jours à travailler pour s'enrichir.

¶ Laissez faire *Ergaste*, & il exigera un droit de tous ceux qui boivent de l'eau de la riviere, ou qui marchent sur la terre ferme: il fait convertir en or jusques aux roseaux, aux joncs, & à l'ortie: il écoute tous les avis, & propose tous ceux qu'il a écoutés. Le Prince ne donne aux autres

qu'aux dépens d'Ergaste, & ne leur fait de graces, que celles qui lui étoient duës : c'est une faim insatiable d'avoir & de posseder : il trafiqueroit des arts & des siences, & mettroit en parti jusques à l'harmonie : il faudroit, s'il en étoit cru, que le peuple, pour avoir le plaisir de le voir riche, de lui voir une meute & une écurie, pût perdre le souvenir de la musique d'*Orphée*, & se contenter de la sienne.

¶ Ne traitez pas avec *Criton*, il n'est touché que de ses seuls avantages: le piége est tout dressé à ceux à qui sa chage, sa terre, ou ce qu'il possede, feront envie : il vous imposera des conditions extravagantes; il n'y a nul ménagement & nulle composition à attendre d'un homme si plein de ses intérêts, & si ennemi des vôtres : il lui faut une duppe.

¶ *Brontin*, dit le peuple, fait des retraites, & s'enferme huit jours avec des Saints; ils ont leurs méditations, & il a les siennes.

¶ Le peuple souvent a le plaisir de la tragédie; il voit périr sur le théatre du monde les personnages les plus odieux, qui ont fait le plus de mal dans diverses scénes, & qu'il a le plus haïs.

¶ Si l'on partage la vie des P. T. S. en deux portions égales; la premiere vive & agissante, & toute occupée à vouloir affliger le peuple; & la seconde voisine de la

mort, à se déceler & à se ruïner les uns les autres.

¶ Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pu soûtenir la sienne, ni assûrer avant sa mort celle de sa femme & de ses enfans: ils vivent cachés & malheureux : quelque bien instruit que vous soïez de la misere de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir, vous ne le pouvez pas en effet, vous tenez table, vous bâtissez ; mais vous conservez par reconnoissance le portrait de vôtre bienfacteur, qui a passé à la vérité du cabinet à l'antichambre ; quels égards ! il pouvoit aller au garde-meuble.

¶ Il y a une dureté de compléxion ; il y en a une autre de condition & d'état : l'on tire de celle-ci comme de la premiere de quoi s'endurcir sur la misere des autres, dirai-je même, de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille : un bon Financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfans.

¶ Fuïez, retirez vous ; vous n'êtes pas assez loin : je suis, dites-vous, sous l'autre tropique ; passez sous le pole, & dans l'autre hémisphère : montez aux étoiles si vous le pouvez : m'y voilà : fort bien, vous êtes en sûreté : je découvre sur la terre un homme avide, insatiable, inéxorable, qui veut aux dépens de tout ce qui se trouvera

fur fon chemin & à fa rencontre, & quoi-qu'il en puiffe coûter aux autres, pourvoïr à lui feul, groffir fa fortune, & regorger de bien.

¶ Faire fortune eft une fi belle phrafe, & qui dit une fi bonne chofe, qu'elle eft d'un ufage univerfel: on la reconnoît dans toutes les langues; elle plaît aux Etrangers, & aux Barbares; elle regne à la Cour & à la Ville; elle a percé les Cloîtres & franchi les murs des Abbaïes de l'un & de l'autre fexe; il n'y a point de lieux facrés où elle n'ait pénétré, point de défert ni de folitude où elle foit inconnuë.

¶ A force de faire de nouveaux contrats, ou de fentir fon argent groffir dans fes coffres, on fe croit enfin une bonne tête, & prefque capable de gouverner.

¶ Il faut une forte d'efprit pour faire fortune, & fur tout une grande fortune: ce n'eft ni le bon, ni le bel efprit, ni le grand, ni le fublime, ni le fort, ni le délicat; je ne fai précifément lequel c'eft, & j'attens que quelqu'un veüille m'en inftruire.

Il faut moins d'efprit que d'habitude ou d'expérience pour faire fa fortune: l'on y fonge trop tard, & quand enfin l'on s'en avife, l'on commence par des fautes que l'on n'a pas toûjours le loifir de réparer: de-là vient peut-être que les fortunes font fi rares.

Un homme d'un petit génie peut vouloir s'avancer : il néglige tout, il ne pense du matin au soir, il ne rêve la nuit qu'à une seule chose, qui est de s'avancer : il a commencé de bonne heure, & dès son adolescence à se mettre dans les voïes de la fortune : s'il trouve une barriere de front qui ferme son passage, il biaise naturellement, & va à droit ou à gauche, selon qu'il y voit de jour, & d'apparence ; & si de nouveaux obstacles l'arrêtent, il rentre dans le sentier qu'il avoit quitté ; il est déterminé par la nature des difficultés, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter, ou à prendre d'autres mesures ; son intérêt, l'usage, les conjonctures le dirigent. Faut-il de si grands talens, & une si bonne tête à un voïageur pour suivre d'abord le grand chemin, & s'il est plein & embarrassé, prendre la terre & aller à travers champs, puis regagner sa premiere route, la continuer, arriver à son terme ? Faut-il tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-ce donc un prodige, qu'un sot riche & accrédité ?

Il y a même des stupides, & j'ose dire des imbécilles qui se placent en de beaux postes, & qui savent mourir dans l'opulence, sans qu'on les doive soupçonner en nulle maniere d'y avoir contribué de leur travail ou de la moindre industrie : quelqu'un les a conduits à la source d'un fleuve,

ou bien le hazard ſeul les y a fait rencontrer : on leur a dit : voulez-vous de l'eau ? puiſez ; & ils ont puiſé.

¶ Quand on eſt jeune, ſouvent on eſt pauvre, ou l'on n'a pas encore fait d'acquiſition, ou les ſucceſſions ne ſont pas échuës : l'on devient riche & vieux en même tems ; tant il eſt rare que les hommes puiſſent réünir tous leurs avantages ; & ſi cela arrive à quelques-uns, il n'y a pas de quoi leur porter envie ; ils ont aſſes à perdre par la mort, pour mériter d'être plaints.

¶ Il faut avoir trente ans pour ſonger à ſa fortune ; elle n'eſt pas faite à cinquante, l'on bâtit dans ſa vieilleſſe, & l'on meurt quand on en eſt aux peintres & aux vitriers.

¶ Quel eſt le fruit d'une grande fortune, ſi ce n'eſt de joüir de la vanité, de l'induſtrie, du travail, & de la dépenſe de ceux qui ſont venus avant nous, & de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquerir pour la poſtérité ?

¶ L'on ouvre & l'on étale tous les matins pour tromper ſon monde, & l'on ferme le ſoir après avoir trompé tout le jour.

¶ Le Marchand fait des montres pour donner de ſa marchandiſe ce qu'il y a de pire : il a le catis & les faux jours, afin d'en cacher les défauts, & qu'elle paroiſſe bon-

ne : il la ſurfait, pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut : il a des marques fauſſes & miſtérieuſes, afin qu'on croïe n'en donner que ſon prix ; un mauvais aunage, pour en livrer le moins qu'il ſe peut ; & il a un trébuchet, afin que celui à qui il l'a livrée, la lui païe en or qui ſoit de poids.

¶ Dans toutes les conditions, le pauvre eſt bien proche de l'homme de bien, & l'opulent n'eſt guéres éloigné de la friponnerie : le ſavoir faire & l'habileté ne ménent pas juſques aux énormes richeſſes.

L'on peut s'enrichir dans quelque art, ou dans quelque commerce que ce ſoit, par l'oſtentation d'une certaine probité.

¶ De tous les moïens de faire ſa fortune, le plus court & le meilleur eſt de mettre les gens à voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien.

¶ Les hommes preſſés par les beſoins de la vie, & quelquefois par le deſir du gain ou de la gloire, cultivent des talens profanes, ou s'engagent dans des profeſſions équivoques, & dont ils ſe cachent long-tems à eux-mêmes le péril & les conſéquences ; ils les quittent enſuite par une dévotion diſcrete qui ne leur vient jamais qu'après qu'ils ont fait leur récolte, & qu'ils jouïſſent d'une fortune bien établie.

¶ Il y a des miseres sur la terre qui saisissent le cœur ; il manque à quelques-uns jusqu'aux alimens, ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces ; l'on force la terre & les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples Bourgeois, seulement à cause qu'ils étoient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles : tienne qui voudra contre de si grandes extrémités ; je ne veux être, si je le puis, ni malheureux, ni heureux ; je me jette, & me refugie dans la médiocrité.

¶ On sait que les pauvres sont chagrins de ce que tout leur manque, & que personne ne les soulage ; mais s'il est vrai que les riches soient coléres, c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veüille leur résister.

¶ Celui-là est riche, qui reçoit plus qu'il ne consume ; celui-là est pauvre, dont la dépense excéde la recette.

Tel avec deux millions de rente peut être pauvre chaque année de cinq cens mille livres.

Il n'y a rien qui se soûtienne plus longtemps qu'une médiocre fortune ; il n'y a rien dont on voïe mieux la fin que d'une grande fortune.

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses.

S'il eſt vrai que l'on ſoit riche de tout ce dont on n'a pas beſoin, un homme fort riche, c'eſt un homme qui eſt ſage.

S'il eſt vrai que l'on ſoit pauvre par toutes les choſes que l'on deſire, l'ambitieux & l'avare languiſſent dans une extrême pauvreté.

¶ Les paſſions tyranniſent l'homme, & l'ambition ſuſpend en lui les autres paſſions, & lui donne pour un tems les apparences de toutes les vertus : ce *Tryphon* qui a tous les vices, je l'ai cru ſobre, chaſte, libéral, humble, & même dévot : je le croirois encore, s'il n'eût enfin fait ſa fortune.

¶ L'on ne ſe rend point ſur le deſir de poſſeder & de s'aggrandir : la bile gagne, & la mort approche, qu'avec un viſage flétri, & des jambes déja foibles l'on dit : *ma fortune, mon établiſſement.*

¶ Il n'y a au monde que deux manieres de s'élever, ou par ſa propre induſtrie, ou par l'imbécillité des autres.

¶ Les traits découvrent la compléxion & les mœurs ; mais la mine déſigne les biens de fortune ; le plus ou le moins de mille livres de rente ſe trouve écrit ſur les viſages.

¶ *Chryſante* homme opulent & impertinent ne veut pas être vu avec *Eugene* qui eſt homme de mérite, mais pauvre : il croi-

roit en être deshonoré. Eugene est pour Chrysante dans les mêmes dispositions; ils ne courent pas risques de se heurter.

¶ Quand je vois de certaines gens qui me prévenoient autrefois par leurs civilités, attendre au contraire que je les saluë, & en être avec moi sur le plus ou sur le moins, je dis en moi-même, fort bien, j'en suis ravi, tant mieux pour eux: vous verrez que cet homme-ci est mieux logé, mieux meublé, & mieux nourri qu'à l'ordinaire; qu'il sera entré depuis quelques mois dans quelque affaire, où il aura déja fait un gain raisonnable: Dieu veüille qu'il en vienne dans peu de tems jusqu'à me mépriser.

¶ Si les pensées, les livres & leurs auteurs dépendoient des riches & de ceux qui ont fait une belle fortune, qu'elle proscription! il n'y auroit plus de rappel: quel ton, quel ascendant ne prennent ils pas sur les Savans! quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes *chétifs*, que leur mérite n'a ni placés, ni enrichis, & qui en sont encore à penser & à écrire judicieusement! il faut l'avoüer, le présent est pour les riches, & l'avenir pour les vertueux & les habiles. HOMERE est encore, & sera toûjours: les Receveurs de droits, les Publicains ne sont plus; ont-ils été? Leur patrie, leurs noms sont-ils con-

nus ? y a-t-il eu dans la Grèce des Partisans ? que sont devenus ces importans personnages qui méprisoient Homere, qui ne songeoient dans la place qu'à l'éviter, qui ne lui rendoient pas le salut, ou qui le saluoient par son nom ; qui ne daignoient pas l'associer à leur table, qui le regardoient comme un homme qui n'étoit pas riche, & qui faisoit un livre ? que deviendront les *Fauconnets* ? iront-ils aussi loin dans la postérité, que DESCARTES *né François, & mort en Suéde* ?

¶ Du même fond d'orgüeil dont l'on s'éléve fiérement au-dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi : c'est le propre de ce vice, qui n'est fondé ni sur le mérite personnel, ni sur la vertu ; mais sur les richesses, les postes, le crédit, & sur de vaines siences, de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espéce de biens, & à estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excéde la nôtre.

¶ Il y a des ames sales, paîtries de bouë & d'ordure, éprises du gain & de l'intérêt, comme les belles ames le sont de la gloire & de la vertu ; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquerir ou de ne point perdre; curieuses & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débi-

teurs, toûjours inquiétes sur le rabais, ou sur le décri des monnoïes, enfoncées, & comme abîmées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne sont ni parens, ni amis, ni citoïens, ni Chrétiens, ni peut-être des hommes; ils ont de l'argent.

¶ Commençons par excepter ces ames nobles & courageuses, s'il en reste encore sur la terre, secourables, ingénieuses à faire du bien; que nuls besoins, nulle disproportion, nuls artifices ne peuvent séparer de ceux qu'ils se sont une fois choisis pour amis; & après cette précaution, disons hardiment une chose triste & douloureuse à s'imaginer; il n'y a personne au monde si bien liée avec nous de societé & de bienveillance, qui nous aime, qui nous goûte, qui nous fait mille offres de services, & qui nous sert quelquefois, qui n'ait en soi, par l'attachement à son intérêt, des dispositions très-proches à rompre avec nous, & à devenir nôtre ennemi.

¶ Pendant qu'*Oronte* augmente avec ses années, son fond & ses revenus, une fille naît dans quelque famille, s'éleve, croît, s'embellit, & entre dans sa seiziéme année: il se fait prier à cinquante ans pour l'épouser, jeune, belle, spirituelle: cet homme sans naissance, sans esprit, & sans le moindre mérite est préferé à tous ses rivaux.

¶ Le mariage qui devroit être à l'homme une source de tous les biens, lui est souvent par la disposition de sa fortune un lourd fardeau sous lequel il succombe: c'est alors qu'une femme & des enfans sont une violente tentation à la fraude, au mensonge, & aux gains illicites: il se trouve entre la friponnerie & l'indigence, étrange situation!

Epouser une veuve en bon François signifie faire sa fortune: il n'opére pas toûjours ce qu'il signifie.

¶ Celui qui n'a de partage avec ses freres que pour vivre à l'aise bon Praticien, veut être Officier; le simple Officier se fait Magistrat, & le Magistrat veut présider: & ainsi de toutes les conditions, où les hommes languissent serrés & indigens, après avoir tenté au-delà de leur fortune, & forcé, pour ainsi dire, leur destinée; incapables tout à la fois de ne pas vouloir être riches, & de demeurer riches.

¶ Dîne bien, *Cléarque*, soupe le soir, mets du bois au feu, achete un manteau, tapisse ta chambre; tu n'aimes point ton héritier, tu ne le connois point, tu n'en as point.

¶ Jeune on conserve pour sa vieillesse: vieux on épargne pour la mort. L'héritier prodigue paie de superbes funérailles, & dévore le reste.

¶ L'avare dépense plus mort en un seul jour, qu'il ne faisoit vivant en dix années; & son héritier plus en dix mois, qu'il n'a su faire lui-même en toute sa vie.

¶ Ce que l'on prodigue, on l'ôte à son héritier ; ce que l'on épargne sordidement, on se l'ôte à soi-même. Le milieu est justice pour soi & & pour les autres.

¶ Les enfans peut-être seroient plus chers à leurs peres, & réciproquement leurs peres à leurs enfans, sans le titre d'héritiers.

¶ Triste condition de l'homme, & qui dégoûte de la vie ! il faut suer, veiller, fléchir, dépendre pour avoir un peu de fortune, ou la devoir à l'agonie de nos proches : celui qui s'empêche de souhaiter que son pere y passe bien-tôt, est homme de bien.

¶ Le caractère de celui qui veut hériter de quelqu'un, rentre dans celui du complaisant : nous ne sommes point mieux flatés, mieux obéïs, plus suivis, plus entourés, plus cultivés, plus ménagés, plus caressés de personne pendant nôtre vie, que de celui qui croit gagner à nôtre mort, & qui desire qu'elle arrive.

¶ Tous les hommes par les postes différens, par les titres & par les successions, se regardent comme héritiers les uns des autres, & cultivent par cet intérêt pendant

tout le cours de leur vie un desir secret & enveloppé de la mort d'autrui : le plus heureux dans chaque condition, est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort, & à laisser à son successeur.

¶ L'on dit du jeu qu'il égale les conditions ; mais elles se trouvent quelquefois si étrangement disproportionnées,& il y a entre telle & telle condition un abîme d'intervalle si immense & si profond, que les ïeux souffrent de voir de telles extrémités se rapprocher : c'est comme une musique qui détonne ; ce sont comme des couleurs mal assorties ; comme des paroles qui jurent & qui offensent l'oreile ; comme de ces bruits ou de ces sons qui font frémir ; c'est en un mot un renversement de toutes les bienséances. Si l'on m'oppose que c'est la pratique de tout l'Occident, je répons que c'est peut-être aussi l'une de ces choses qui nous rendent barbares à l'autre partie du monde, & que les Orientaux qui viennent jusqu'à nous, remportent sur leurs tablettes : je ne doute pas même que cet excès de familiarité ne les rébute davantage que nous ne sommes blessés de leur *Zombaye* *, & de leur autres prosternations.

¶ Une tenuë d'Etats, ou les Chambres assemblées pour une affaire très-capitale,

* V. Les Relations du Roïaume de Siam,

n'offrent point aux ïeux rien de si grave & de si sérieux, qu'une table de gens qui joüent un grand jeu ; une triste sévérité regne sur leurs visages ; implacables l'un pour l'autre & irréconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnoissent plus ni liaisons, ni alliance, ni naissance, ni distinction : le hazard seul, aveugle & farouche divinité, préside au cercle & y décide souverainement ; ils l'honorent tous par un silence profond, & par une attention dont ils sont par tout ailleurs fort incapables : toutes les passions comme suspenduës cédent à une seule ; le Courtisan alors n'est ni doux, ni flateur, ni complaisant, ni même dévot.

¶ L'on ne reconnoît plus en ceux que le jeu & le gain ont illustrés la moindre trace de leur premiere condition : ils perdent de vuë leurs égaux, & atteignent les plus grands Seigneurs. Il est vrai que la fortune du dé ou du lansquenet les remet souvent où elle les a pris.

¶ Je ne m'étonne pas qu'il y ait des brelans publics, comme autant de piéges tendus à l'avarice des hommes, comme des gouffres, où l'argent des particuliers tombe & se précipite sans retour, comme d'affreux écüeils, où les joüeurs viennent se briser & se perdre ; qu'il parte de ces lieux des émissaires, pour savoir à heure marquée,

quée qui est descendu à terre avec un argent frais d'une nouvelle prise, qui a gagné un procès d'où on lui a compté une grosse somme, qui a reçu un don, qui a fait au jeu un gain considérable ; quel fils de famille vient de recueïllir une riche succession, ou quel commis imprudent veut hazarder sur une carte les deniers de sa quaisse. C'est un sale & indigne métier, il est vrai, que de tromper, mais c'est un métier qui est ancien, connu, pratiqué de tout tems par ce genre d'hommes, que j'appelle des brelandiers. L'enseigne est à leur porte, on y liroit presque : *Ici l'on trompe de bonne foi :* car se voudroient-ils donner pour irréprochables ? Qui ne sait pas qu'entrer & perdre dans ces maisons, est une même chose? Qu'ils trouvent donc sous leur main autant de duppes qu'il en faut pour leur subsistance, c'est ce qui me passe.

¶ Mille gens se ruinent au jeu, & vous disent froidement qu'ils ne sauroient se passer de joüer : quelle excuse ! y a-t'il une passion, quelque violente, ou honteuse quelle soit, qui ne pût tenir ce même langage? seroit-on reçu à dire qu'on ne peut se passer de voler, d'assassiner, de se précipiter ? Un jeu effroïable, continuel, sans retenuë, sans bornes, où l'on n'a en vuë que la ruine totale de son adversaire, où

l'on est transporté du desir du gain, desesperé sur la perte, consumé par l'avarice, ou l'on expose sur une carte, ou à la fortune du dé la sienne propre, celle de sa femme, & de ses enfans : est-ce une chose qui soit permise, ou dont l'on doive se passer ? ne faut-il pas quelquefois se faire une plus grande violence, lorsque poussé par le jeu jusques à une déroute universelle, il faut même que l'on se passe d'habits & de nourriture, & de les fournir à sa famille ?

Je ne permets à personne d'être fripon; mais je permets à un fripon de joüer un grand jeu : je le défens à un honnête homme. C'est une trop grande puérilité que de s'exposer à une grande perte.

¶ Il n'y a qu'une affliction qui dure, qui est celle qui vient de la perte des biens : le tems qui adoucit toutes les autres, aigrit celle-ci. Nous sentons à tous momens pendant le cours de nôtre vie, où le bien que nous avons perdu nous manque.

¶ Il fait bon avec celui qui ne se sert pas de son bien à marier ses filles, à païer ses dettes, ou à faire des contrats, pourvû que l'on ne soit ni ses enfans, ni sa femme.

¶ Ni les troubles, *Zénobie*, qui agitent vôtre empire, ni la guerre que vous soûtenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du Roi vôtre époux, ne diminuent rien de vôtre magnificence :

vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice : l'air y est sain & tempéré ; la situation en est riante; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant ; les Dieux de Syrie qui habitent quelquefois la terre n'y auroient pu choisir une plus belle demeure; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent & qui coupent, qui vont & qui viennent, qui roulent ou qui charient les bois du Liban, l'airin & le porphyre; les gruës & les machines gémissent dans l'air, & font espérer à ceux qui voïagent vers l'Arabie, de revoir à leur retour en leurs foïers, ce Palais achevé, & dans cette splendeur où vous desirez de le porter, avant de l'habiter vous & les Princes vos enfans. N'y épargnez rien, grande Reine : emploïez-y l'or, & tout l'art des plus excellens ouvriers : que les Phidias & les Zeuxis de vôtre siécle déploïent toute leur sience sur vos plat-fonds & sur vos lambris: tracez-y de vastes & de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas faits de la main des hommes: épuisez vos thresors & vôtre industrie sur cet ouvrage incomparable ; & après que vous y aurez mis, Zénobie, la derniere main, quelqu'un de ces pastres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivieres, ache-

tera un jour à deniers comptans cette Roïale maison pour l'embellir, & la rendre plus digne de lui, & de sa fortune.

¶ Ce Palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux vous enchantent, & vous font récrier d'une premiere vuë sur une maison si délicieuse, & sur l'extrême bonheur du maître qui la possede : il n'est plus, il n'en a pas joüi si agréablement ni si tranquillement que vous : il n'y a jamais eu un jour serein, ni une nuit tranquille : il s'est noïé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit : ses créanciers l'en ont chassé : il a tourné la tête, il l'a regardée de loin une derniere fois, & il est mort de saisissement.

¶ L'on ne sauroit s'empêcher de voir dans certaines familles ce qu'on appelle les caprices du hazard, ou les jeux de la fortune : il y a cent ans qu'on ne parloit point de ces familles, qu'elles n'étoient point : le Ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur : les biens, les honneurs, les dignités fondent sur elles à plusieurs reprises : elles nagent dans la prospérité : *Eumolpe*, l'un de ces hommes qui n'ont point de grands-peres, a eu un pere du moins qui s'étoit élevé si haut, que tout ce qu'il a pu souhaiter pendant le cours d'une longue vie, ç'a été de l'atteindre, & il l'a atteint. Etoit-ce dans ces deux personnages

éminence d'esprit, profonde capacité; étoit-ce les conjonctures? La fortune enfin ne leur rit plus, elle se joüe ailleurs, & traite leur postérité comme leurs ancêtres.

¶ La cause la plus immédiate de la ruine & de la déroute des personnes des deux conditions, de la Robe & de l'Epée, est que l'état seul, & non le bien, régle la dépense.

¶ Si vous n'avez rien oublié pour vôtre fortune, quel travail! Si vous avez négligé la moindre chose, quel repentir!

¶ *Giton* a le teint frais, le visage plein, & les joües pendantes, l'œil fixe & assûré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme & délibérée: il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, & il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit: il déploïe un ample mouchoir & se mouche avec grand bruit: il crache fort loin, & il éternuë fort haut: il dort le jour, il dort la nuit, & profondément, il ronfle en compagnie. Il occupe à table & à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, & l'on s'arrête; il continuë de marcher, & l'on marche; tous se réglent sur lui: il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole: on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long tems qu'il veut parler, on est de son avis, on croit

les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied vous le voïez s'enfoncer dans un fauteüil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses ïeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, & découvrir son front par fierté, & par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colére, libertin, politique, mistérieux sur les affaires du tems; il se croit des talens & de l'esprit: il est riche.

Phédon a les ïeux creux, le teint échauffé, le corps sec & le visage maigre: il dort peu, & d'un sommeil fort léger: il est abstrait, réveur, & il a avec de l'esprit, l'air d'un stupide: il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événemens qui lui sont connus; & s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal: il croit penser à ceux à qui il parle: il conte briévement, mais froidement: il ne se fait pas écouter: il ne fait point rire: il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent; il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services: il est complaisant, flateur, empressé: il est mistérieux sur ses affaires, quelquefois menteur: il est superstitieux, scrupuleux: timide: il marche doucement & légérement; il semble craindre de fouler la terre: il marche les ïeux baissés, & il n'ose les lever sur ceux qui passent: il n'est

jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir: il se met derrière celui qui parle, recüeille furtivement ce qui se dit, & il se retire si on le regarde : il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place : il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur les ïeux pour n'être point vu : il se replie, & se renferme dans son manteau : il n'y a point de ruës ni de galleries si embarrassées & si remplies de monde, où il ne trouve moïen de passer sans effort, & de se couler sans être apperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége ; il parle bas dans la conversation, & il articule mal : libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siécle, médiocrement prévenu des Ministres & du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau : il crache presque sur soi, & il attend qu'il soit seul pour éternuër ; ou si cela lui arrive, c'est à l'insçu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment : il est pauvre.



DE LA VILLE.

L'On se donne à Paris, sans se parler, comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs, au Cours ou aux Tuilleries, pour se regarder au visage, & se desapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, & dont l'on se moque.

L'on s'attend au passage réciproquement dans une promenade publique, l'on y passe en revuë l'un devant l'autre : carosses, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échape aux ïeux, tout est curieusement ou malignement observé ; & selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne.

¶ Tout le monde connoît cette longue levée, qui borne & qui resserre le lit de la Seine, du côté où elle entre à Paris avec la Marne qu'elle vient de recevoir : les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la canicule, on les voit de fort près se jetter dans l'eau, on les en voit sortir, c'est un amusement : quand cette saison n'est pas venuë, les femmes de la ville ne s'y promenent pas encore ; & quand

elle eſt paſſée, elles ne s'y promenent plus.

¶ Dans ces lieux d'un concours général, où les femmes ſe raſſemblent pour montrer une belle étoffe, & pour recueillir le fruit de leur toilette, on ne ſe promene pas avec une compagne par la néceſſité de la converſation; on ſe joint enſemble pour ſe raſſûrer ſur le théatre, s'apprivoiſer avec le public, & ſe raffermir contre la critique: c'eſt là préciſément qu'on ſe parle ſans ſe rien dire; ou plûtôt qu'on parle pour les paſſans, pour ceux mêmes en faveur de qui l'on hauſſe la voix, l'on geſticule & l'on badine, l'on panche négligemment la tête, l'on paſſe & l'on repaſſe.

¶ La Ville eſt partagée en diverſes ſociétés, qui ſont comme autant de petites Républiques, qui ont leurs loix, leurs uſages, leur jargon, & leurs mots pour rire: tant que cet aſſemblage eſt dans ſa force, & que l'entêtement ſubſiſte, l'on ne trouve rien de bien dit ou de bien fait, que ce qui part des ſiens, & l'on eſt incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs: cela va juſques au mépris, pour les gens qui ne ſont pas initiés dans leurs myſtères. L'homme du monde d'un meilleur eſprit, que le hazard a porté au milieu d'eux, leur eſt étranger: il ſe trouve là comme dans un païs lointain, dont il ne connoît ni les routes, ni la langue, ni les mœurs, ni la coûtume:

il voit un peuple qui cause, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire, & qui retombe ensuite dans un morne silence: il y perd son maintien, ne trouve pas ou placer un seul mot, & n'a pas même de quoi écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaisant qui domine, & qui est comme le héros de la societé: celui-ci s'est chargé de la joïe des autres, & fait toûjours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs, la bande joïeuse ne peut comprendre qu'elle ne sache point rire des choses qu'elle n'entend point, & paroisse insensible à des fadaises qu'ils n'entendent eux-mêmes, que parce qu'ils les ont faites: ils ne lui pardonnent ni son ton de voix, ni son silence, ni sa taille, ni son visage, ni son habillement, ni son entrée, ni la maniere dont elle est sortie. Deux années cependant ne passent point sur une même *cotterie*. Il y a toûjours dès la premiere année des semences de division pour rompre dans celle qui doit suivre: l'intérêt de la beauté, les incidens du jeu, l'extravagance des repas, qui modestes au commencement, dégénérent bientôt en piramides de viandes, & en banquets somptueux, dérangent la République, & lui portent enfin le coup mortel: il n'est en fort peu de tems non plus parlé de cette

nation, que des mouches de l'année passée.

¶ Il y a dans la Ville la grande & la petite robe : la premiere se venge sur l'autre des dédains de la Cour, & des petites humiliations qu'elle y essuïe : de savoir quelles sont leurs limites, où la grande finit, & où la petite commence, ce n'est pas une chose facile : il se trouve même un corps considérable qui refuse d'être du second ordre, & à qui l'on conteste le premier : il ne se rend pas néanmoins ; il cherche au contraire par la gravité & par la dépense à s'égaler à la Magistrature, ou ne lui céde qu'avec peine : on l'entend dire que la noblesse de son emploi, l'indépendance de sa profession, le talent de la parole, & le mérite personnel, balancent au moins les sacs de mille francs que le fils du Partisan ou du Banquier a sû païer pour son Office.

¶ Vous moquez-vous de réver en carosse, ou peut-être de vous y reposer ? *vîte*, prenez vôtre livre ou vos papiers, lisez, ne salüez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage ; ils vous en croiront plus occupé ; ils diront : cet homme est laborieux, infatigable ; il lit, il travaille jusques dans les ruës, ou sur la route : apprenez du moindre Avocat, qu'il faut paroître accablé d'affaires, froncer le sourcil, & réver à rien très-profondément ; savoir à propos perdre le boire & le manger ; ne

faire qu'apparoir dans sa maison, s'évanoüir,& se perdre comme un fantome dans le sombre de son cabinet; se cacher au public, éviter le théatre, le laisser à ceux qui ne courent aucun risque à s'y montrer, qui en ont à peine le loisir, aux GOMONS, aux DUHAMELS.

¶ Il y a un certain nombre de jeunes Magistrats, que les grands biens & les plaisirs ont associés à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la Cour de *petits Maîtres*: ils les imitent, ils se tiennent fort au-dessus de la gravité de la Robe, & se croïent dispensés par leur âge & par leur fortune, d'être sages & modérés: il prennent de la Cour ce qu'elle a de pire; ils s'approprient la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage, comme si tous ces vices lui étoient dus; & affectant ainsi un caractère éloigné de celui qu'ils ont à soûtenir, ils deviennent enfin selon leurs souhaits, des copies fidelles de très-méchans originaux.

¶ Un homme de Robe à la Ville, & le même à la Cour, ce sont deux hommes. Revenu chez soi, il reprend ses mœurs, sa taille & son visage, qu'il y avoit laissés: il n'est plus, ni si embarassé, ni si honnête.

¶ Les *Crispins* se cottisent,& rassemblent dans leur famille jusques à six chevaux pour allonger un équipage, qui avec un essaim de gens de livrées où ils ont fourni

chacun leur part, les fait triompher au Cours, ou à Vincennes, & aller de pair avec les nouvelles mariées, avec *Jason* qui se ruïne, & avec *Thrason* qui veut se marier, & qui a consigné. *

¶ J'entens dire des *Sannions* même nom, mêmes armes; la branche aînée, la branche cadette, les cadets de la seconde branche: ceux-là portent les armes pleines; ceux-ci brisent d'un lambel, & les autres d'une bordure dentelée. Ils ont avec les BOURBONS sur une même couleur, un même métal; ils portent comme eux deux & une; ce ne sont pas des Fleurs de Lis, mais ils s'en consolent: peut être dans leur cœur trouvent-ils leurs piéces aussi honorables, & ils les ont communes avec de grands Seigneurs qui en son contens. On les voit sur les vitres & sur les vitrages, sur la porte de leur Château, sur le pillier de leur haute Justice, où ils viennent de faire pendre un homme, qui méritoit le bannissement: elles s'offrent aux ïeux de toutes parts, elles sont sur les meubles & sur les serrures, elles sont semées sur les carosses: leurs livrées ne deshonorent point leurs armoiries: je dirois volontiers aux Sannions, vôtre folie est prématurée, attendez du moins que le siécle s'a-

* Deposé son argent au Thresor public pour une grande charge.

cheve sur vôtre race: ceux qui ont vu vôtre grand-pere, qui lui ont parlé, sont vieux, & ne sauroient plus vivre long tems: qui pourra dire comme eux, là il étaloit & vendoit très-cher ?

Les *Sannions* & les *Crispins* veulent encore davantage que l'on dise d'eux qu'ils font une grande dépense, qu'ils aiment à la faire: ils font un récit long & ennuïeux d'une fête, ou d'un repas qu'ils ont donné; ils disent l'argent qu'ils ont perdu au jeu, & ils plaignent fort haut celui qu'ils n'ont pas songé à perdre: ils parlent jargon & mystère sur de certaines femmes; *ils ont* réciproquement *cent choses plaisantes à se conter*; *ils ont fait depuis peu des découvertes*; ils se passent les uns aux autres qu'ils sont gens à belles aventures. L'un d'eux, qui s'est couché tard à la campagne, & qui voudroit dormir, se leve matin, chausse des guêtres, endosse un habit de toile, passe un cordon où pend le fourniment, renouë ses cheveux, prend un fusil, le voilà chasseur, s'il tiroit bien: il revient de nuit moüillé & recru sans avoir tué: il retourne à la chasse le lendemain, & il passe tout le jour à manquer des grives ou des perdrix.

Un autre avec quelques mauvais chiens auroit envie de dire, *ma meute*: il fait un rendez-vous de chasse, il s'y trouve, il

eſt au laiſſer courre, il entre dans le fort, ſe mêle avec les piqueurs, il a un cor ; il ne dit pas comme *Ménalippe, ai-je du plaiſir ?* il croit en avoir ; il oublie loix & procédure ; c'eſt un Hyppolite : *Ménandre* qui le vit hier ſur un procès qui eſt en ſes mains, ne reconnoîtroit pas aujourd'hui ſon Rapporteur : le voïez-vous le lendemain à ſa chambre, où l'on va juger une cauſe grave & capitale ? il ſe fait entourer de ſes confreres ; il leur raconte comme il n'a point perdu le cerf de meute ; comme il s'eſt étouffé de crier après les chiens qui étoient en défaut, ou après ceux des chaſſeurs qui prenoient le change ; qu'il a vu donner les ſix chiens : l'heure preſſe, il acheve de leur parler des abois, & de la curée, & il court s'aſſeoir avec les autres pour juger.

¶ Quel eſt l'égarement de certains particuliers, qui riches du négoce de leurs peres, dont ils viennent de recueïllir la ſucceſſion, ſe moulent ſur les Princes pour leur garde-robe, & pour leur équipage, excitent par une dépenſe exceſſive & par un faſte ridicule, les traits & la raillerie de toute une ville, qu'ils croïent éblouïr, & ſe ruinent ainſi à ſe faire moquer de ſoi.

Quelques-uns n'ont pas même le triſte avantage de répandre leurs folies plus loin

que le quartier où ils habitent, c'est le seul théatre de leur vanité. L'on ne sait point dans l'Isle, qu'*André* brille au Marais ; & qu'il y dissipe son patrimoine : du moins s'il étoit connu dans toute la Ville,& dans ses Fauxbourgs, il seroit difficile qu'entre un si grand nombre de Citoïens, qui ne savent pas tous juger sainement de toutes choses, il ne s'en trouvât quelqu'un qui diroit de lui, *il est magnifique*, & qui lui tiendroit compte des regals qu'il fait à *Xante* & à *Ariston*, & des fêtes qu'il donne à *Elamire*: mais il se ruine obscurément. Ce n'est qu'en faveur de deux ou trois personnes qui ne l'estiment point, qu'il court à l'indigence, & qu'aujourd'hui en carosse, il n'aura pas dans six mois le moïen d'aller à pied.

¶ *Narcisse* se leve le matin pour se coucher le soir; il a ses heures de toilette comme une femme ; il va tous les jours fort réguliérement à la belle Messe aux Feüillans, ou aux Minimes ; il est homme d'un bon commerce, & l'on compte sur lui au quartier de M** pour un tiers, ou pour un cinquiéme, à l'ombre ou au reversis : là il tient le fauteüil quatre heures de suite chez *Aricie*, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la Gazette de Hollande, & le Mercure Galant : il a lu

Bergerac *, des Marets †, Lesclache, les Historiettes de Barbin & quelques recüeils de Poësies. Il se promene avec des femmes à la Plaine ou au Cours, & il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui, & ce qu'il fit hier ; & il meurt ainsi après avoir vécu.

¶ Voilà un homme, dites-vous, que j'ai vu quelque part ; de savoir où, il est difficile, mais son visage m'est familier. Il l'est à bien d'autres, & je vais, s'il se peut, aider vôtre mémoire : est-ce au Boulevard sur un strapotin, ou aux Tuilleries dans la grande allée, ou dans le Balcon à la Comédie ? Est-ce au Sermon, au Bal, à Ramboüillet ? où pourriez-vous ne l'avoir point vu ? où n'est-il point ? S'il y a dans la place une fameuse exécution, ou un feu de joïe, il paroît à une fenêtre de l'Hôtel de Ville : si l'on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échaffaut : s'il se fait un carrouzel, le voilà entré, & placé sur l'amphithéatre : si le Roi reçoit des Ambassadeurs, il voit leur marche, il assiste à leur audience, il est en haïe quand ils reviennent de leur audience. Sa présence est aussi essentielle aux sermens des Ligues Suisses, que celle du Chancelier & des Ligues mêmes. C'est son visage que l'on voit aux almanachs représenter le peuple

* Cyrano. † St. Sorlin.

ou l'assistance. Il y a une chasse publique, une *Saint Hubert*, le voilà à cheval : on parle d'un camp & d'une revuë, il est à Oüilles, il est à Acheres ; il aime les troupes, la milice, la guerre: il la voit de près, & jusques au fort de Bernardi. CHANLEY fait les marches, JACQUIER les vivres, DU METS l'artillerie : celui ci voit, il a vieilli sous le Harnois en voïant, il est spectateur de profession : il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne sait rien de ce qu'il doit savoir, mais il a vu, dit-il, tout ce qu'on peut voir, & il n'aura point regret de mourir: quelle perte alors pour toute la ville ! Qui dira après lui, le Cours est fermé, on ne s'y promene point, le bourbier de Vincennes est desseché & relevé, on n'y versera plus ? qui annoncera un concert, un beau salut, un prestige de la Foire ? qui vous avertira que Beaumavielle mourut hier, que Rochois est enrhumé & ne chantera de huit jours ? qui connoîtra comme lui un Bourgeois à ses armes & à ses livrées ? qui dira, *Scapin* porte des Fleurs de lys, & qui en sera plus édifié ? qui prononcera avec plus de vanité & d'emphase le nom d'une simple Bourgeoisie ? qui sera mieux fourni de vaudevilles ? qui prêtera aux femmes les Annales galantes, & le Journal amoureux ? qui saura comme lui chanter à table tout un

Dialogue de l'*Opera*, & les fureurs de Roland dans une ruelle ? enfin puisqu'il y a à la Ville comme ailleurs de fort sotes gens, des gens fades, oisifs, désoccupés, qui pourra aussi parfaitement leur convenir ?

¶ *Théramène* étoit riche, & avoit du mérite ; il a hérité, il est donc très-riche, & d'un très-grand mérite : voilà toutes les femmes en campagne pour l'avoir pour galant, & toutes les filles pour *épouseur* : il va de maisons en maisons, faire espérer aux meres qu'il épousera : est-il assis, elles se retirent pour laisser à leurs filles toute la liberté d'être aimables, & à Théramène de faire ses déclarations. Il tient ici contre le Mortier; là il efface le Cavalier, ou le Gentilhomme : un jeune homme fleuri, vif, enjoüé, spirituel, n'est pas souhaité plus ardemment ni mieux reçu : on se l'arrache des mains, on a à peine le loisir de sourire à qui se trouve avec lui dans une même visite : combien de galans va-t'il mettre en déroute ? quels bons partis ne fera-t'il point manquer ? pourra-t'il suffire à tant d'héritiers qui le recherchent ? ce n'est pas seulement la terreur des maris, c'est l'épouventail de tous ceux qui ont envie de l'être, & qui attendent d'un mariage à remplir le vuide de leur consignation. On devroit proscrire de tels personnages si heureux, si pécunieux, d'une Ville bien

policée ; ou condamner le ſexe ſous peine de folie, ou d'indignité à ne les traiter pas mieux, que s'ils n'avoient que du mérite.

¶ Paris pour l'ordinaire, le ſinge de la Cour, ne ſait pas toûjours la contrefaire: il ne l'imite en aucune maniere dans ces dehors agréables & careſſans que quelques courtiſans, & ſur tout les femmes, y ont naturellement pour un homme de mérite, & qui n'a même que du mérite : elles ne s'informent ni de ſes contrats, ni de ſes ancêtres ; elles le trouvent à la Cour, cela leur ſuffit, elles le ſouffrent, elle l'eſtiment, elles ne demandent pas s'il eſt venu en chaiſe ou à pied, s'il a une charge, une terre, ou un équipage : comme elles regorgent de train, de ſplendeur, & de dignités, elles ſe délaſſent volontiers avec la Philoſophie ou la vertu. Une femme de Ville entend-elle le broüiſſement d'un caroſſe qui s'arrête à ſa porte, elle petille de goût & de complaiſance pour quiconque eſt dedans, ſans le connoître ; mais ſi elle a vu de ſa fenêtre un bel attelage, beaucoup de livrées, & que pluſieurs rangs de clous parfaitement dorés l'aïent éblouïe, quelle impatience n'a-t'elle pas de voir déja dans ſa chambre le Cavalier, ou le Magiſtrat ? quelle charmante réception ne lui fera-t'elle point ? ôtera-t'elle les ïeux de deſſus lui. Il ne perd rien auprès d'elle, on lui

tient compte des doubles ſoupantes, & des reſſorts qui le font rouler plus mollement; elle l'en eſtime davantage, elle l'en aime mieux.

¶ Cette fatuité de quelques femmes de la Ville, qui cauſe en elles une mauvaiſe imitation de celles de la Cour, eſt quelque choſe de pire que la groſſiéreté des femmes du peuple, & que la ruſticité des villageoiſes : elle a ſur toutes deux l'affectation de plus.

¶ La ſubtile invention de faire de magnifiques préſens de noces qui ne coûtent rien, & qui doivent être rendus en eſpéces!

¶ L'utile & la loüable pratique, de perdre en frais de noces le tiers de la dot qu'une femme apporte ! de commencer par s'appauvrir de concert par l'amas & l'entaſſement de choſes ſuperfluës, & de prendre déja ſur ſon fonds de quoi païer Gaultier, les meubles, & la toilette !

¶ Le bel & le judicieux uſage, que celui qui préférant une ſorte d'effronterie aux bienſéances & à la pudeur, expoſe une femme d'une ſeule nuit ſur un lit, comme ſur un théatre, pour y faire pendant quelques jours un ridicule perſonnage, & la livre en cet état à la curioſité des gens de l'un & de l'autre ſexe, qui connus ou inconnus accourent de toute une ville à ce ſpectacle pendant qu'il dure ! que man-

que-t'il à une telle coûtume pour être entiérement bizarre & incompréhensible, que d'être luë dans quelque relation de la Mingrelie?

¶ Pénible coûtume, asservissement incommode! se chercher incessamment les unes les autres avec l'impatience de ne se point rencontrer; ne se rencontrer que pour se dire des riens, que pour s'apprendre réciproquement des choses dont on est également instruite, & dont il importe peu que l'on soit instruite; n'entrer dans une chambre précisément que pour en sortir; ne sortir de chez soi l'après-dinée que pour y rentrer le soir, fort satisfaite d'avoir vu en cinq petites heures trois Suisses, une femme que l'on connoît à peine, & une autre que l'on n'aime guéres. Qui considéreroit bien le prix du tems, & combien sa perte est irréparable, pleureroit amérement sur de si grandes miseres.

¶ On s'éleve à la Ville dans une indifférence grossiére des choses rurales & champêtres; on distingue à peine la plante qui porte le chanvre, d'avec celle qui produit le lin, & le bled froment d'avec les seigles, & l'un ou l'autre d'avec le méteil; on se contente de se nourrir & de s'habiller: ne parlez à un grand nombre de Bourgeois ni de guérets, ni de baliveaux, ni de provins, ni de regains, si vous voulez être en-

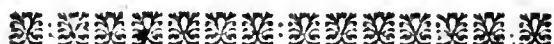
tendu : ces termes pour eux ne sont pas François : parlez aux uns d'aunage, de tarif, ou de sol pour livre, & aux autres de voïe d'appel, de requête civile, d'appointement, d'évocation. Ils connoissent le monde, & encore par ce qu'il y a de moins beaux, & de moins spécieux : ils ignorent la nature, ses commencemens, ses progrés, ses dons & ses largesses : leur ignorance souvent est volontaire, & fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession & pour leurs talens : il n'y a si vil Praticien qui au fond de son étude sombre & enfumée, & l'esprit occupé d'une plus noire chicane, ne se préfére au Laboureur, qui joüit du ciel, qui cultive la terre, qui seme à propos, & qui fait de riches moissons ; & s'il entend quelquefois parler des premiers Hommes, ou des Patriarches, de leur vie champêtre, & de leur œconomie, il s'étonne qu'on ait pu vivre en de tels tems, où il n'y avoit encore ni Offices, ni Commissions, ni Présidens, ni Procureurs : il ne comprend pas qu'on ait jamais pu se passer du Greffe, du Parquet, & de la Buvette.

¶ Les Empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement, si commodément, ni si sûrement même contre le vent, la pluïe, la poudre & le soleil, que le Bourgeois sait à Paris se faire mener par toute

la Ville : quelle diſtance de cet uſage à la mule de leurs ancêtres ! Ils ne ſavoient point encore ſe priver du néceſſaire pour avoir le ſuperflu, ni préférer le faſte aux choſes utiles : on ne les voïoit point s'éclairer avec des bougies, & ſe chauffer à un petit feu : la cire étoit pour l'Autel & pour le Louvre : ils ne ſortoient point d'un mauvais dîner, pour monter dans leur carroſſe : ils ſe perſuadoient que l'homme avoit des jambes pour marcher, & ils marchoient : ils ſe conſervoient propres quand il faiſoit ſec, & dans un tems humide il gâtoient leur chauſſure, auſſi peu embaraſſés de franchir les ruës, & les carrefours, que le chaſſeur de traverſer un guéret, ou le ſoldat de ſe moüiller dans une tranchée : on n'avoit pas encore imaginé d'atteller deux hommes à une litiére ; il y avoit même pluſieurs Magiſtrats qui alloient à pied à la Chambre, ou aux Enquêtes d'auſſi bonne grace qu'Auguſte autrefois alloit de ſon pied au Capitole. L'étain dans ce tems brilloit ſur les tables & ſur les buffets, comme le fer & le cuivre dans les foïers : l'argent & l'or étoient dans les coffres. Les femmes ſe faiſoient ſervir par des femmes, on mettoit celles-ci juſqu'à la cuiſine. Les beaux noms de gouverneurs & de gouvernantes n'étoient pas inconnus à nos peres ; ils ſavoient à qui

l'on

l'on confioit les enfans des Rois & des plus grands Princes; mais ils partageoient le service de leurs domestiques avec leurs enfans, contens de veiller eux-mêmes immédiatement à leur éducation. Ils comptoient en toutes choses avec eux-mêmes; leur dépense étoit proportionnée à leur recette; leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leur table, leurs maisons de la Ville & de la Campagne, tout étoit mesuré sur leurs rentes & sur leur condition. Il y avoit entr'eux des distinctions extérieures qui empêchoient qu'on ne prît la femme du Praticien pour celle du Magistrat, & le roturier, ou le simple valet, pour le Gentilhomme: moins appliqués à dissiper ou à grossir leur patrimoine qu'à le maintenir, ils le laissoient entier à leurs héritiers, & passoient ainsi d'une vie modérée à une mort tranquille. Ils ne disoient point; *le siécle est dur, la misere est grande, l'argent est rare:* ils en avoient moins que nous, & en avoient assez, plus riches par leur œconomie & par leur modestie, que de leurs revenus & de leurs domaines: enfin l'on étoit alors pénétré de cette maxime, que ce qui est dans les Grands splendeur, somptuosité, magnificence, est dissipation, folie, ineptie dans le Particulier.



DE LA COUR.

LE reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la Cour : il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot.

¶ Un homme qui sait la Cour, est maître de son geste, de ses ïeux, & de son visage; il est profond, impénétrable; il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentimens. Tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile au Courtisan pour sa fortune, que la franchise, la sincérité, & la vertu.

¶ Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes, & qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde ? de même qui peut définir la Cour ?

¶ Se dérober à la Cour un seul moment, c'est y renoncer : le Courtisan qui l'a vuë le matin, la voit le soir, pour la reconnoître le lendemain ; ou afin que lui-même y soit connu.

¶ L'on est petit à la Cour, & quelque

vanité que l'on ait; on s'y trouve tel ; mais le mal est commun, & les Grands mêmes y sont petits.

¶ La Province est l'endroit d'où la Cour, comme dans son point de vuë, paroît une chose admirable : si l'on s'en approche, ses agrémens diminuent comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop près.

¶ L'on s'accoûtume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre, dans des cours, ou sur l'escalier.

¶ La Cour ne rend pas content, elle empêche que l'on ne le soit ailleurs.

¶ Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la Cour: il découvre en y entrant comme un nouveau monde qui lui étoit inconnu, où il voit regner également le vice & la politesse, & où tout lui est utile, le bon & le mauvais.

¶ La Cour est comme un édifice bâti de marbre, je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais plus polis.

¶ L'on va quelquefois à la Cour pour en revenir, & se faire par là respecter du noble de sa Province, ou de son Diocésain.

¶ Le Brodeur & le Confiseur seroient superflus, & ne feroient qu'une montre inutile, si l'on étoit modeste & sobre : les Cours seroient désertes, & les Rois presque seuls, si l'on étoit guéri de la vanité & de

l'intérêt. Les hommes veulent être esclaves quelque part, & puiser là de quoi dominer ailleurs. Il semble qu'on livre en gros aux premiers de la Cour l'air de hauteur, de fierté, & de commandement, afin qu'ils le distribuent en détail dans les Provinces : ils font précisément comme on leur fait, vrais singes de la Roïauté.

¶ Il n'y a rien qui enlaidisse certains Courtisans, comme la présence du Prince ; à peine les puis-je reconnoître à leurs visages ; leurs traits sont altérés, & leur contenance est avilie : les gens fiers & superbes sont les plus défaits, car ils perdent plus du leur : celui qui est honnête & modeste, s'y soûtient mieux ; il n'a rien à reformer.

¶ L'air de Cour est contagieux : il se prend à V**, comme l'accent Normand à Roüen ou à Falaise : on l'entrevoit en des Fouriers, en de petits Controlleurs, & en des Chefs de fruiterie : l'on peut avec une portée d'esprit fort médiocre y faire de grands progrès : un homme d'un génie élevé, & d'un mérite solide, ne fait pas assez de cas de cette espéce de talent, pour faire son capital de l'étudier, & se le rendre propre : il l'acquiert sans réfléxion, & il ne pense point à s'en défaire.

¶ N** arrive avec grand bruit ; il écarte le monde, se fait faire place, il grate,

il heurte presque, il se nomme : on respire ; & il n'entre qu'avec la foule.

¶ Il y a dans les Cours des apparitions de gens aventuriers & hardis, d'un caractère libre & familier, qui se produisent eux-mêmes, protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres, & qui sont crus sur leur parole. Ils profitent cependant de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nouveauté : ils percent la foule, & parviennent jusqu'à l'oreille du Prince, à qui le Courtisan les voit parler, pendant qu'il se trouve heureux d'en être vu : ils ont celà de commode pour les Grands, qu'ils en sont soufferts sans conséquence, & congédiés de même : alors, ils disparoissent tout à la fois riches & décrédités ; & le monde qu'ils viennent de tromper, est encore prêt d'être trompé par d'autres.

¶ Vous voïez des gens qui entrent sans saluër que légèrement, qui marchent des épaules, & qui se rengorgent comme une femme : ils vous interrogent sans vous regarder : ils parlent d'un ton élevé, & qui marque qu'ils se sentent au dessus de ceux qui se trouvent présens ; ils s'arrêtent, & on les entoure : ils ont la parole, président au cercle, & persistent dans cette hauteur ridicule & contrefaite, jusqu'à ce qu'il survienne un Grand, qui la faisant tomber

tout d'un coup par sa présence, les réduise à leur naturel qui est moins mauvais.

¶ Les Cours ne sauroient se passer d'une certaine espéce de Courtisans, hommes flateurs, complaisans, insinuans, dévoüés aux femmes, dont ils ménagent les plaisirs, étudient les foibles, & flatent toutes les passions : ils leur souflent à l'oreille des grossiéretés, leur parlent de leurs maris & de leurs amans dans les termes convenables ; devinent leurs chagrins, leurs maladies, & fixent leurs couches : ils font les modes, raffinent sur le luxe & sur la dépense, & apprennent à ce sexe de prompts moïens de consumer de grandes sommes en habits, en meubles & en équipages : ils ont eux-mêmes des habits où brillent l'invention & la richesse, & ils n'habitent d'anciens Palais, qu'après les avoir renouvellés & embellis : ils mangent délicatement & avec réfléxion ; il n'y a sorte de volupté qu'ils n'essaïent, & dont ils ne puissent rendre compte. Ils doivent à eux-mêmes leur fortune, & ils la soûtiennent avec la même adresse qu'ils l'ont élevée : dédaigneux & fiers, ils n'abordent plus leurs pareils, ils ne les salüent plus : ils parlent où tous les autres se taisent, entrent, pénétrent en des endroits, & à des heures où les Grands n'osent se faire voir : ceux-ci avec de longs services, bien

des plaïes ſur le corps, de beaux emplois ou de grandes dignités, ne montrent pas un viſage ſi aſſûré, ni une contenance ſi libre. Ces gens ont l'oreille des plus grands Princes, ſont de tous leurs plaiſirs & de toutes leurs fêtes, ne ſortent pas du Louvre ou du Château, où ils marchent, & agiſſent comme chez eux & dans leur domeſtique, ſemblent ſe multiplier en mille endroits, & ſont toûjours les premiers viſages qui frapent les nouveaux venus à une Cour: ils embraſſent, ils ſont embraſſés; ils rient, ils éclatent, ils ſont plaiſans, ils font des contes: perſonnes commodes, agréables, riches, qui prêtent, & qui ſont ſans conſéquence.

¶ Ne croiroit-on pas de *Cimon* & de *Clitandre*, qu'ils ſont ſeuls chargés des détails de tout l'Etat, & que ſeuls auſſi ils en doivent répondre? l'un a du moins les affaires de terre, & l'autre les maritimes: qui pourroit les repréſenter, exprimeroit l'empreſſement, l'inquiétude, la curioſité, l'activité, ſauroit peindre le mouvement. On ne les a jamais vu aſſis, jamais fixes & arrêtés; qui même les a vu marcher? On les voit courir, parler courant, & vous interroger ſans attendre de réponſe. Ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part; ils paſſent & repaſſent. Ne les retardez pas dans leur courſe précipitée,

vous démonteriez leur machine : ne leur faites pas de questions, ou donnez-leur du moins le tems de respirer, & de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous, & long-tems, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les *Satellites de Jupiter*, je veux dire ceux qui pressent & qui entourent le Prince, mais ils l'annoncent & le précédent : ils se lancent impétueusement dans la foule des Courtisans; tout ce qui se trouve sur leur passage est en péril : leur profession est d'être vus & revus; & ils ne se couchent jamais sans s'être acquités d'un emploi si sérieux & si utile à la République : ils sont au reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifférentes, & ils savent à la Cour tout ce que l'on peut y ignorer : il ne leur manque aucun des talens nécessaires pour s'avancer médiocrement. Gens néanmoins éveillés & alertes sur tout ce qu'ils croïent leur convenir; un peu entreprenans, légers & précipités, le dirai-je, ils portent au vent, attelés tous deux au char de la fortune, & tous deux fort éloignés de s'y voir assis.

¶ Un homme de la Cour qui n'a pas un assez beau nom, doit l'ensevelir sous un meilleur; mais s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit alors insinuër qu'il est de tous les noms le plus illustre, comme sa

maison de toutes les maisons la plus ancienne : il doit tenir aux PRINCES LORRAINS, aux ROHANS, aux FOIX, aux CHASTILLONS, aux MONTMORENCIS, & s'il se peut, aux PRINCES DU SANG; ne parler que de Ducs, de Cardinaux & de Ministres; faire entrer dans toutes les conversations ses aïeuls paternels & maternels, & y trouver place pour l'Oriflamme & pour les Croisades; avoir des sales parées d'arbres généalogiques, d'écussons chargés de seize quartiers, & de tableaux de ses ancêtres, & des alliés de ses ancêtres ; se piquer d'avoir un ancien Château à tourelles, à creneaux & à machecoulis ; dire en toute rencontre, *ma race*, *ma branche*, *mon nom* & *mes armes* ; dire de celui-ci, qu'il n'est pas homme de qualité ; de celle-là qu'elle n'est pas Demoiselle ; ou si on lui dit qu'*Hyacinthe* a eu le gros lot, demander, s'il est Gentilhomme. Quelques-uns riront de ces contre-tems, mais il les laissera rire : d'autres en feront des contes, & il leur permettra de conter : il dira toûjours qu'il marche après la maison regnante ; & à force de le dire, il sera cru.

¶ C'est une grande simplicité que d'apporter à la Cour la moindre roture, & de n'y être pas Gentilhomme.

¶ L'on se couche à la Cour & l'on se le-

ve sur l'intérêt ; c'est ce que l'on digére le matin & le soir, le jour & la nuit ; c'est ce qui fait que l'on pense, que l'on parle, que l'on se tait, que l'on agit ; c'est dans cet esprit qu'on aborde les uns, & qu'on néglige les autres, que l'on monte & que l'on descend ; c'est sur cette règle que l'on mesure ses soins, ses complaisances, son estime, son indifférence, son mépris. Quelques pas que quelques uns fassent par vertu vers la modération & la sagesse, un premier mobile d'ambition les emmene avec les plus avares, les plus violens dans leurs desirs, & les plus ambitieux : quel moïen de demeurer immobile, où tout marche, où tout se remuë, & de ne pas courir où les autres courent ? on croit même être responsable à soi-même de son élévation, & de sa fortune : celui qui ne l'a point faite à la Cour, est censé ne l'avoir pas du faire, on n'en appelle pas : cependant s'en éloignera-t'on avant d'en avoir tiré le moindre fruit, ou persistera-t'on à y demeurer sans graces & sans récompenses ? question si épineuse, si embarrassée, & d'une si pénible décision, qu'un nombre infini de Courtisans vieillissent sur le oüi & sur le non, & meurent dans le doute.

¶ Il n'y a rien à la Cour de si méprisable & de si indigne, qu'un homme qui ne peut contribuër en rien à nôtre fortune ;

je m'étonne qu'il ose se montrer.

¶ Celui qui voit loin derrière soi un homme de son tems & de sa condition, avec qui il est venu à la Cour la premiere fois, s'il croit avoir une raison solide d'être prévenu de son propre mérite, & de s'estimer davantage que cet autre qui est demeuré en chemin, ne se souvient plus de ce qu'avant sa faveur il pensoit de soi-même, & de ceux qui l'avoient devancé.

¶ C'est beaucoup tirer de nôtre ami, si aïant monté à une grande faveur, il est encore un homme de nôtre connoissance.

¶ Si celui qui est en faveur, ose s'en prévaloir avant qu'elle lui échape ; s'il se sert d'un bon vent qui souffle pour faire son chemin ; s'il a les ïeux ouverts sur tout ce qui vaque, poste, Abbaïe, pour les demander & les obtenir, & qu'il soit muni de pensions, de brevets, & de survivances, vous lui reprochez son avidité & son ambition, vous dites que tout le tente, que tout lui est propre, aux siens, à ses créatures, & que par le nombre & la diversité des graces dont il se trouve comblé, lui seul a fait plusieurs fortunes : cependant qu'a-t'il du faire ? si j'en juge moins par vos discours, que par le parti que vous auriez pris vous-même en pareille situation, c'est précisément ce qu'il a fait.

L'on blâme les gens qui font une gran-

de fortune pendant qu'ils en ont les occasions, parce que l'on desespere par la médiocrité de la sienne, d'être jamais en état de faire comme eux, & de s'attirer ce reproche. Si l'on étoit à portée de leur succéder, l'on commenceroit à sentir qu'ils ont moins de tort, & l'on seroit plus retenu, de peur de prononcer d'avance sa condamnation.

¶ Il ne faut rien exaggérer, ni dire des Cours le mal qui n'y est point : l'on n'y attente rien de pis contre le vrai mérite, que de le laisser quelquefois sans récompense; on ne l'y méprise pas toûjours: quand on a pu une fois le discerner, on l'oublie; & c'est là où l'on sait parfaitement ne faire rien, ou faire très-peu de chose pour ceux que l'on estime beaucoup.

¶ Il est difficile à la Cour, que de toutes les piéces que l'on emploïe à l'édifice de sa fortune, il n'y en ait quelqu'une qui porte à faux : l'un de mes amis qui a promis de parler, ne parle point: l'autre parle mollement : il échape à un troisiéme de parler contre mes intérêts, & contre ses intentions : à celui-là manque la bonne volonté; à celui-ci, l'habileté & la prudence : tous n'ont pas assez de plaisir à me voir heureux, pour contribuer de tout leur pouvoir à me rendre tel. Chacun se souvient assez de tout ce que son établissement

lui a coûté à faire, ainsi que des secours qui lui en ont fraïé le chemin : on seroit même assez porté à justifier les services qu'on a reçu des uns, par ceux qu'en de pareils besoins on rendroit aux autres, si le premier & l'unique soin qu'on a après sa fortune faite, n'étoit pas de songer à soi.

¶ Les Courtisans n'emploïent pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse & de finesse pour trouver les expédiens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leur secours, mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire ; & ils se persuadent d'être quittes par là en leur endroit de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnoissance.

Personne, à la Cour, ne veut entamer: on s'offre d'appuïer ; parce que jugeant des autres par soi-même, on espére que nul n'entamera, & qu'on sera ainsi dispensé d'appuïer : c'est une maniere douce & polie de refuser son crédit, ses offices, & sa médiation à qui en a besoin.

¶ Combien de gens vous étouffent de caresses dans le particulier, vous aiment & vous estiment, qui sont embarrassés de vous dans le public, & qui au lever ou à la Messe, évitent vos ïeux & vôtre rencontre? Il n'y a qu'un petit nombre de Courtisans, qui par grandeur, ou par une confian-

ce qu'ils ont d'eux-mêmes, osent honorer devant le monde le mérite qui est seul, & dénué de grands établissemens.

¶ Je vois un homme entouré & suivi, mais il est en place : j'en vois un autre que tout le monde aborde, mais il est en faveur : celui ci est embrassé & caressé, même des Grands, mais il est riche : celui-là est regardé de tous avec curiosité, on le montre du doigt, mais il est savant & éloquent : j'en découvre un que personne n'oublie de saluër, mais il est méchant : je veux un homme qui soit bon, qui ne soit rien davantage, & qui soit recherché.

¶ Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poste, c'est un débordement de loüanges en sa faveur, qui inonde les Cours & la Chapelle, qui gagne l'escalier, les salles, la gallerie, tout l'appartement : on en a au dessus des ïeux, on n'y tient pas. Il n'y a pas deux voix différentes sur ce personnage ; l'envie, la jalousie parlent comme l'adulation : tous se laissent entraîner au torrent qui les emporte, qui les force de dire d'un homme ce qu'ils en pensent, ou ce qu'ils n'en pensent pas, comme de loüer souvent celui qu'ils ne connoissent point. L'homme d'esprit, de mérite ou de valeur, devient en un instant un génie du premier ordre, un héros, un demi-Dieu : il est si prodigieusement flaté dans toutes les peintures que l'on fait de

lui, qu'il paroît difforme près de ses portraits : il lui est impossible d'arriver jamais jusqu'où la bassesse & la complaisance viennent de le porter : il rougit de sa propre réputation. Commence-t'il à chanceler dans ce poste où on l'avoit mis, tout le monde passe facilement à un autre avis : en est-il entiérement déchu, les machines qui l'avoient guindé si haut, par l'applaudissement & les éloges, sont encore toutes dressées pour le faire tomber dans le dernier mépris : je veux dire qu'il n'y en a point qui le dédaignent mieux, qui le blâment plus aigrement, & qui en disent plus de mal, que ceux qui s'étoient comme dévoüés à la fureur d'en dire du bien.

¶ Je crois pouvoir dire d'un poste éminent & délicat, qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve.

¶ L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune, par les mêmes défauts qui les y avoient fait monter.

¶ Il y a dans les Cours deux manieres de ce que l'on appelle congédier son monde, ou se défaire des gens : se fâcher contr'eux, ou faire si bien qu'ils se fâchent contre vous, & s'en dégoûtent.

¶ L'on dit à la Cour du bien de quelqu'un pour deux raisons ; la premiere, afin qu'il apprenne que nous disons du bien de lui ; la seconde, afin qu'il en dise de nous.

Il est aussi dangereux à la Cour de faire les avances, qu'il est embarrassant de ne les point faire.

¶ Il y a des gens, à qui ne connoître point le nom & le visage d'un homme, est un titre pour en rire & le mépriser. Ils demandent qui est cet homme? ce n'est ni *Rousseau*, ni un * *Fabri*, ni *la Couture*; ils ne pourroient le méconnoître.

¶ L'on me dit tant de mal de cet homme, & j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il n'ait un mérite importun, qui éteigne celui des autres.

¶ Vous êtes homme de bien; vous ne songez ni à plaire, ni à déplaire aux favoris, uniquement attaché à vôtre maître, & à vôtre devoir : vous êtes perdu.

¶ On n'est point effronté par choix, mais par compléxion : c'est un vice de l'être, mais naturel : celui qui n'est pas né tel, est modeste, & ne passe pas aisément de cette extrémité à l'autre : c'est une leçon assez inutile que de lui dire, soïez effronté, & vous réüssirez : une mauvaise imitation ne lui profiteroit pas, & le feroit échoüer. Il ne faut rien de moins dans les Cours, qu'une vraïe & naïve impudence pour réüssir.

¶ On cherche, on s'empresse, on brigue, on se tourmente, on demande, on est re-

* Brûlé il y a vingt ans.

fusé, on demande & on obtient, mais, dit-on, sans l'avoir demandé, & dans le tems que l'on n'y pensoit pas, & que l'on songeoit même à toute autre chose : vieux stile, menterie innocente, & qui ne trompe personne.

¶ On fait sa brigue pour parvenir à un grand poste ; on prépare toutes ses machines, toutes les mesures sont bien prises, & l'on doit être servi selon ses souhaits : les uns doivent entamer, les autres appuïer : l'amorce est déja conduite, & la mine prête à joüer : alors on s'éloigne de la Cour. Qui oseroit soupçonner d'*Artemon*, qu'il ait pensé à se mettre dans une si belle place, lors-qu'on le tire de sa Terre, ou de son Gouvernement pour l'y faire asseoir? Artifice grossier, finesses usées, & dont le Courtisan s'est servi tant de fois, que si je voulois donner le change à tout le public, & lui dérober mon ambition, je me trouverois sous l'œil & sous la main du Prince, pour recevoir de lui la grace que j'aurois recherchée avec plus d'emportement.

¶ Les hommes ne veulent pas que l'on découvre les vuës qu'ils ont sur leur fortune, ni que l'on pénétre qu'ils pensent à une telle dignité, parce que s'ils ne l'obtiennent point, il y a de la honte, se persuadent-ils, à être refusés ; & s'ils y parviennent, il y a plus de gloire pour eux d'en

être crus dignes par celui qui la leur accorde, que de s'en juger dignes eux-mêmes par leurs brigues & par leurs cabales: ils se trouvent parés tout à la fois de leur dignité & de leur modestie.

Quelle plus grande honte y a-t'il d'être refusé d'un poste que l'on mérite, ou d'y être placé sans le mériter ?

Quelques grandes difficultés qu'il y ait à se placer à la Cour, il est encore plus âpre & plus difficile de se rendre digne d'être placé.

Il coûte moins à faire dire de soi, pourquoi a-t'il obtenu ce poste, qu'à faire demander, pourquoi ne l'a-t'il pas obtenu ?

L'on se présente encore pour les charges de ville, l'on postule une place dans l'Académie Françoise, l'on demandoit le Consulat: quelle moindre raison y auroit-il de travailler les premieres années de sa vie à se rendre capable d'un grand emploi, & de demander ensuite sans nul mystère, & sans nulle intrigue, mais ouvertement & avec confiance, d'y servir sa Patrie, son Prince, la République ?

¶ Je ne vois aucun Courtisan à qui le Prince vienne d'accorder un bon gouvernement, une place éminente, ou une forte pension, qui n'assûre par vanité, ou pour marquer son desintéressement, qu'il est

bien moins content du don, que de la maniere dont il lui a été fait : ce qu'il y a en cela de sûr & d'indubitable, c'est qu'il le dit ainsi.

C'est rusticité que de donner de mauvaise grace : le plus fort & le plus pénible est de donner, que coûte-t'il d'y ajoûter un soûrire ?

Il faut avoüer néanmoins qu'il s'est trouvé des hommes qui refusoient plus honnêtement, que d'autres ne sauroient donner; qu'on a dit de quelques-uns, qu'ils se faisoient si long-tems prier, qu'ils donnoient si séchement, & chargoient une grace qu'on leur arrachoit, de conditions si desagréables, qu'une plus grande grace étoit d'obtenir d'eux d'être dispensé de rien recevoir.

¶ L'on remarque dans les Cours des hommes avides, qui se revêtent de toutes les conditions pour en avoir les avantages: gouvernement, charge, bénéfice, tout leur convient : ils se sont si bien ajustés, que par leur état ils deviennent capables de toutes les graces, ils sont *amphibies :* ils vivent de l'Eglise & de l'Epée, & auront le secret d'y joindre la Robe : si vous demandez que font ces gens à la Cour ; ils reçoivent, & envient tous ceux à qui l'on donne.

¶ Mille gens à la Cour y traînent leur

vie à embrasser, serrer & congratuler ceux qui reçoivent, jusqu'à ce qu'ils y meurent sans rien avoir.

¶ *Ménophile* emprunte ses mœurs d'une profession, & d'un autre son habit : il masque toute l'année, quoiqu'à visage découvert : il paroît à la Cour, à la Ville, ailleurs, toûjours sous un certain nom, & sous le même déguisement. On le reconnoît ; & on sait quel il est à son visage.

¶ Il y a pour arriver aux Dignités ce qu'on appelle la grande voïe, ou le chemin battu : il y a le chemin détourné ou de traverse, qui est le plus court.

¶ L'on court les malheureux pour les envisager; l'on se range en haïe, ou l'on se place aux fenêtres pour observer les traits, & la contenance d'un homme qui est condamné, & qui sait qu'il va mourir : vaine, maligne, inhumaine curiosité ! Si les hommes étoient sages, la place publique seroit abandonnée, & il seroit établi, qu'il y auroit de l'ignominie seulement à voir de tels spectacles. Si vous êtes si touchés de curiosité, exercez-la du moins en un sujet noble : voïez un heureux, contemplez-le dans le jour même où il a été nommé à un nouveau poste, & qu'il en reçoit les complimens : lisez dans ses ïeux, & au travers d'un calme étudié, & d'une feinte modestie, combien il est content, & pénétré de

ſoi-même : voïez quelle ſérénité cet accompliſſement de ſes deſirs répand dans ſon cœur & ſur ſon viſage ; comme il ne ſonge plus qu'à vivre, & à avoir de la ſanté ; comme enſuite ſa joïe lui échape , & ne peut plus ſe diſſimuler ; comme il plie ſous le poids de ſon bonheur; quel air froid & ſérieux il conſerve pour ceux qui ne ſont plus ſes égaux ; il ne leur répond pas ; il ne les voit pas : les embraſſemens & les careſſes des Grands qu'il ne voit plus de ſi loin, achevent de lui nuire ; il ſe déconcerte ; il s'étourdit ; c'eſt une courte aliénation. Vous voulez être heureux ; vous deſirez des graces ; que de choſes pour vous à éviter !

¶ Un homme qui vient d'être placé, ne ſe ſert plus de ſa raiſon & de ſon eſprit pour régler ſa conduite & ſes dehors à l'égard des autres : il emprunte ſa règle de ſon poſte & de ſon état : de-là l'oubli , la fierté , l'arrogance , la dureté , l'ingratitude.

¶ *Théonas* Abbé depuis trente ans , ſe laſſoit de l'être : on a moins d'ardeur & d'impatience de ſe voir habillé de pourpre, qu'il en avoit de porter une croix d'or ſur ſa poitrine ; & parce que les grandes Fêtes ſe paſſoient toûjours ſans rien changer à ſa fortune , il murmuroit contre le tems préſent , trouvoit l'Etat mal gouverné , &

n'en prédisoit rien que de sinistre : convenant en son cœur que le mérite est dangereux dans les Cours à qui veut s'avancer, il avoit enfin pris son parti & renoncé à la Prélature, lorsque quelqu'un accourt lui dire qu'il est nommé à un Evêché : rempli de joïe & de confiance sur une nouvelle si peu attenduë, vous verrez, dit-il, que je n'en demeurerai pas là, & qu'ils me feront Archevêque.

¶ Il faut des fripons à la Cour auprès des Grands, & des Ministres, même les mieux intentionnés ; mais l'usage en est délicat, & il faut les savoir mettre en œuvre : il y a des tems & des occasions où ils ne peuvent être suppléés par d'autres. Honneur, vertu, conscience, qualités toûjours respectables, souvent inutiles : que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien ?

¶ Un vieil Auteur, & dont j'ose rapporter ici les propres termes, de peur d'en affoiblir le sens par ma traduction, dit que *s'éloigner des petits, voire de ses pareils, & iceulx vilainer & despriser, s'accointer de grands & puissans en tous biens & chevances, & en cette leur cointise & privauté estre de tous ébats, gabs, mommeries, & vilaines besoignes ; estre eshonté, saffragnier & sans point de vergogne ; endurer brocards & gausseries de tous chacuns, sans pour ce*

feindre de cheminer en avant, & à tout son entregent, engendre heur & fortune.

¶ Jeunesse du Prince, source des belles fortunes.

¶ *Timante* toûjours le même, & sans rien perdre de ce mérite qui lui a attiré la premiere fois de la réputation & des récompenses, ne laissoit pas de dégénérer dans l'esprit des Courtisans : ils étoient las de l'estimer, ils le salüoient froidement, ils ne lui soûrioient plus, ils commençoient à ne le plus joindre, ils ne l'embrassoient plus, ils ne le tiroient plus à l'écart pour lui parler mystérieusement d'une chose indifférente, ils n'avoient plus rien à lui dire: il lui falloit cette pension ou ce nouveau poste dont il vient d'être honoré, pour faire revivre ses vertus à demi effacées de leur mémoire, & en rafraîchir l'idée : ils lui font comme dans les commencemens, & encore mieux.

¶ Que d'amis, que de parens naissent en une nuit au nouveau Ministre! Les uns font valoir leurs anciennes liaisons, leur societé d'études, les droits du voisinage : les autres feüilletent leur généalogie, remontent jusques à un trisaïeul, rappellent le côté paternel & le maternel : l'on veut tenir à cet homme par quelque endroit, & l'on dit plusieurs fois le jour que l'on y tient, on l'imprimeroit volontiers, *c'est mon ami*,

& je suis fort aise de son élévation, j'y dois prendre part, il m'est assez proche. Hommes vains & dévoüés à la fortune, fades courtisans, parliez-vous ainsi il y a huit jours? est-il devenu depuis ce tems plus homme de bien, plus digne du choix que le Prince en vient de faire? attendiez-vous cette circonstance pour le mieux connoître?

¶ Ce qui me soûtient & me rassûre contre les petits dédains que j'essuïe quelquefois des Grands & de mes égaux, c'est que je me dis à moi-même; ces gens n'en veulent peut-être qu'à ma fortune, & ils ont raison, elle est bien petite. Ils m'adoreroient sans doute, si j'étois Ministre.

Dois-je bientôt être en place, le sait-il, est-ce en lui un pressentiment? il me prévient, il me saluë.

¶ Celui qui dit: *Je dînai hier à Tibur*, ou *j'y soupe ce soir;* qui le répéte, qui fait entrer dix fois le nom de *Plancus* dans les moindres conversations; qui dit, *Plancus me demandoit.... Je disois à Plancus* ....Celui-là même apprend dans ce moment que son Héros vient d'être enlevé par une mort extraordinaire; il part de la main, il rassemble le peuple dans les places, ou sur les portiques, accuse le mort, décrie sa conduite, dénigre son Consulat, lui ôte jusqu'à la sience des détails que la voix publique lui accorde, ne lui passe point

une

une mémoire heureuse, lui refuse l'éloge d'un homme sévére & laborieux, ne lui fait pas l'honneur de lui croire parmi les ennemis de l'Empire, un ennemi.

¶ Un homme de mérite se donne, je crois, un joli spectacle, lorsque la même place à une assemblée, ou à un spectacle, dont il est refusé, il la voit accorder à un homme qui n'a point d'ïeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre, ni d'esprit pour connoître & pour juger, qui n'est recommendable que par de certaines livrées, que même il ne porte plus.

¶ *Théodote*, avec un habit austere, a un visage comique, & d'un homme qui entre sur la Scéne: sa voix, sa démarche, son geste, son attitude accompagnent son visage: il est fin, *cauteleux*, doucereux, mystérieux; il s'approche de vous, & il vous dit à l'oreille: *Voilà un beau tems, voilà un grand dégel*. S'il n'a pas les grandes manieres, il a du moins toutes les petites, & celles même qui ne conviennent guéres qu'à une jeune précieuse. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de cartes, ou à se saisir d'un papillon; c'est celle de Théodote pour une affaire de rien, & qui ne mérite pas qu'on s'en remuë: il la traite sérieusement, & comme quelque chose qui est ca-

pital, il agit, il s'empresse, il la fait réüssir : le voilà qui respire & qui se repose, & il a raison, elle lui a couté beaucoup de peine. L'on voit des gens enïvrés, ensorcelés de la faveur : ils y pensent le jour, ils y rêvent la nuit; ils montent l'escalier d'un Ministre, & ils en descendent; ils sortent de son antichambre, & ils y rentrent; ils n'ont rien à lui dire, & ils lui parlent; ils lui parlent une seconde fois, les voilà contens, ils lui ont parlé : pressez-les, tordez-les, ils dégoutent l'orguëil, l'arrogance, la présomption; vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous connoissent point, ils ont les ïeux égarés & l'esprit aliéné; c'est à leurs parens à en prendre soin, & à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur, & que le monde n'en souffre : Théodote a une plus douce manie; il aime la faveur éperduëment, mais sa passion a moins d'éclat; il lui fait des vœux en secret, il la cultive, il la sert mystérieusement; il est au guet & à la découverte sur tout ce qui paroît de nouveau avec les livrées de la faveur; ils ont une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue pour eux, il leur sacrifie sourdement mérite, alliance, amitié, engagement, reconnoissance. Si la place d'un CASSINI devenoit vacan-

te, & que le Suiſſe ou le Poſtillon du favori s'avisât de la demander, il appuïeroit ſa demande, il le jugeroit digne de cette place, il le trouveroit capable d'obſerver & de calculer, de parler de Parélies & de Parallaxes: ſi vous demandiez de Théodote s'il eſt Auteur ou plagiaire, original ou copiſte, je vous donnerois ſes ouvrages, & je vous dirois, liſez & jugez; mais s'il eſt dévot ou courtiſan, qui pourroit le décider ſur le portrait que j'en viens de faire? je prononcerois plus hardiment ſur ſon étoile; oüi, Théodote, j'ai obſervé le point de vôtre naiſſance, vous ſerez placé, & bientôt: ne veillez plus, n'imprimez plus, le public vous demande quartier.

¶ N'eſpérez plus de candeur, de franchiſe, d'équité, de bons offices, de ſervices, de bienveillance, de généroſité, de fermeté dans un homme qui s'eſt depuis quelque tems livré à la Cour, & qui ſecrettement veut ſa fortune: Le reconnoiſſez-vous à ſon viſage, à ſes entretiens? il ne nomme plus chaque choſe par ſon nom; il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de ſots & d'impertinens: celui dont il lui échaperoit de dire ce qu'il en penſe, eſt celui-là même qui venant à le ſavoir l'empêcheroit de *cheminer*: penſant mal

de tout le monde, il n'en dit de perſonne; ne voulant du bien qu'à lui ſeul, il veut perſuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en faſſent, ou que nul du moins lui ſoit contraire. Non content de n'être pas ſincere, il ne ſouffre pas que perſonne le ſoit : la vérité bleſſe ſon oreille : il eſt froid & indifférent ſur les obſervations que l'on fait ſur la Cour & ſur le Courtiſan; & parce qu'il les a entenduës, il s'en croit complice & reſponſable. Tyran de la societé, & martyr de ſon ambition, il a une triſte circonſpection dans ſa conduite & dans ſes diſcours, une raillerie innocente, mais froide & contrainte, un ris forcé, des careſſes contrefaites, une converſation interrompuë, & des diſtractions fréquentes : il a une profuſion, le dirai-je, des torrens de loüanges pour ce qu'a fait, ou ce qu'a dit un homme placé, & qui eſt en faveur, & pour tout autre une ſécheresse de pulmonique : il a des formules de complimens différens pour l'entrée & pour la ſortie, à l'égard de ceux qu'il viſite, ou dont il eſt viſité; & il n'y a perſonne de ceux qui ſe païent de mines & de façons de parler, qui ne ſorte d'avec lui fort ſatisfait. Il viſe également à ſe faire des patrons & des créatures : il eſt médiateur, confident, entremetteur; il veut gouverner : il

a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de Cour : il ſait où il faut ſe placer pour être vu : il ſait vous embraſſer, prendre part à vôtre joïe, vous faire coup ſur coup des queſtions empreſſées ſur vôtre ſanté, ſur vos affaires ; & pendant que vous lui répondez, il perd le fil de ſa curioſité, vous interrompt, entame un autre ſujet ; ou s'il ſurvient quelqu'un à qui il doive un diſcours tout différent, il ſait en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance : il pleure d'un œil, & il rit de l'autre. Se formant quelquefois ſur les Miniſtres ou ſur le Favori, il parle en public de choſes frivoles, du vent, de la gelée ; il ſe tait au contraire, & fait le myſtérieux ſur ce qu'il ſait de plus important, & plus volontiers encore ſur ce qu'il ne ſait point.

¶ Il y a un païs où les joïes ſont viſibles, mais fauſſes, & les chagrins cachés, mais réels. Qui croiroit que l'empreſſement pour les ſpectacles, que les éclats & les applaudiſſemens aux Théatres de Molière & d'Arlequin, les répas, la chaſſe, les ballets, les carrouzels couvriſſent tant d'inquiétudes, de ſoins & de divers intérêts, tant de craintes & d'eſpérances, des paſſions ſi vives, & des affaires ſi ſérieuſes ?

¶ La vie de la Cour eſt un jeux ſérieux,

mélancolique, qui applique: il faut arranger ſes piéces & ſes batteries, avoir un deſſein, le ſuivre, parer celui de ſon adverſaire, hazarder quelquefois & joüer de caprice; & après toutes ſes rêveries & toutes ſes meſures, on eſt échec, quelquefois mat: ſouvent avec des pions qu'on ménage bien, on va à dame, & l'on gagne la partie: le plus habile l'emporte, ou le plus heureux.

¶ Les rouës, les reſſorts, les mouvemens ſont cachés, rien ne paroît d'une montre que ſon aiguille, qui inſenſiblement s'avance & acheve ſon tour: image du Courtiſan d'autant plus parfaite, qu'après avoir fait aſſez de chemin, il revient ſouvent au même point d'où il eſt parti.

¶ Les deux tiers de ma vie ſont écoulés, pourquoi tant m'inquiéter ſur ce qui m'en reſte? La plus brillante fortune ne mérite point ni le tourment que je me donne, ni les petiteſſes où je me ſurprens, ni les humiliations, ni les hontes que j'eſſuïe: trente années détruiront ces coloſſes de puiſſance qu'on ne voïoit bien qu'à force de lever la tête: nous diſparoîtrons, moi qui ſuis ſi peu de choſe, & ceux que je contemplois ſi avidement, & de qui j'eſpérois toute ma grandeur: le meilleur de tous les biens, s'il y a des biens, c'eſt le repos, la

retraite, & un endroit qui ſoit ſon domaine. N** a penſé cela dans ſa diſgrace, & l'a oublié dans la proſpérité.

¶ Un Noble, s'il vit chez lui dans ſa Province, il vit libre, mais ſans appui : s'il vit à la Cour, il eſt protégé, mais il eſt eſclave ; cela ſe compenſe.

¶ *Xantippe* au fond de ſa Province, ſous un vieux toît, & dans un mauvais lit a rêvé pendant la nuit qu'il voïoit le Prince, qu'il lui parloit, & qu'il en reſſentoit une extrême joïe ; il a été triſte à ſon réveil ; il a conté ſon ſonge, & il a dit, quelles chimères ne tombent point dans l'eſprit des hommes pendant qu'ils dorment ! Xantippe a continué de vivre, il eſt venu à la Cour, il a vu le Prince, il lui a parlé ; & il a été plus loin que ſon ſonge, il eſt favori.

¶ Qui eſt plus eſclave qu'un Courtiſan aſſidu, ſi ce n'eſt un Courtiſan plus aſſidu ?

¶ L'eſclave n'a qu'un maître : l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à ſa fortune.

¶ Mille gens à peine connus, font la foule au lever, pour être vus du Prince, qui n'en ſauroit voir mille à la fois ; & s'il ne voit aujourd'hui que ceux qu'il vit hier, & qu'il verra demain, combien de malheureux !

¶ De tous ceux qui s'empressent auprès des Grands, & qui leur font la Cour, un petit nombre les honore dans le cœur, un grand nombre les recherche par des vuës d'ambition & d'intérêt, un plus grand nombre par une ridicule vanité, ou par une sote impatience de se faire voir.

¶ Il y a de certaines familles qui par les loix du monde, ou ce qu'on appelle de la bienséance, doivent être irréconciliables : les voilà réünies, & où la Réligion a échoüé quand elle a voulu l'entreprendre, l'intérêt s'en jouë, & le fait sans peine.

¶ L'on parle d'une région où les vieillards sont galans, polis & civils ; les jeunes gens au contraire durs, féroces, sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir ; ils leur préférent des repas, des viandes, & des amours ridicules : celui-là chez eux est sobre & modeste, qui ne s'enïvre que de vin : l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait, le leur a rendu insipide : ils cherchent à réveiller leur goût déja éteint par des eaux de vie, & par toutes les liqueurs les plus violentes : il ne manque à leur débauche que de boi-

re de l'eau forte. Les femmes du païs précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croïent servir à les rendre belles : leur coûtume est de peindre leurs lévres, leurs jouës, leurs sourcils & leurs épaules qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras & leurs oreilles, comme si elles craignoient de cacher l'endroit par où elles pourroient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette Contrée, ont une phisionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préférent aux naturels, & dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête : il descend à la moitié du corps, change les traits, & empêche qu'on ne connoisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu & leur Roi : les Grands de la Nation s'assemblent tous les jours à une certaine heure dans un Temple qu'ils nomment Eglise. Il y a au fond de ce Temple un Autel consacré à leur Dieu, où un Prêtre célébre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés & redoutables. Les Grands forment un vaste cercle au pied de cet Autel, & paroissent debout, le dos tourné directement au Prêtre & aux saints Mystères, & les faces élevées

vers leur Roi, que l'on voit à genoux ſur une tribune, & à qui ils ſemblent avoir tout l'eſprit & tout le cœur appliqué. On ne laiſſe pas de voir dans cet uſage une eſpéce de ſubordination; car ce peuple paroît adorer le Prince, & le Prince adorer Dieu. Les gens du païs le nomment ***; il eſt à quelque quarante-huit degrés d'élevation du pôle, & à plus d'onze cens lieuës de mer des Iroquois & des Hurons.

¶ Qui conſidérera que le viſage du Prince fait toute la félicité du Courtiſan, qu'il s'occupe & ſe remplit pendant toute ſa vie de le voir & d'en être vu, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire & tout le bonheur des Saints.

¶ Les grands Seigneurs ſont pleins d'égards pour les Princes; c'eſt leur affaire, ils ont des inférieurs: les petits Courtiſans ſe relâchent ſur ces devoirs, font les familiers, & vivent comme gens qui n'ont d'exemples à donner à perſonne.

¶ Que manque-t'il de nos jours à la jeuneſſe? elle peut, & elle ſait; ou du-moins quand elle ſauroit autant qu'elle peut, elle ne feroit pas plus déciſive.

¶ Foibles hommes! un Grand dit de

Timagéne vôtre ami qu'il eſt un ſot, & il ſe trompe : je ne demande pas que vous repliquiez qu'il eſt homme d'eſprit ; oſez ſeulement penſer qu'il n'eſt pas un ſot.

De même il prononce d'*Ipicrate*, qu'il manque de cœur : vous lui avez vu faire une belle action : raſſurez-vous, je vous diſpenſe de la raconter, pourvû qu'après ce que vous venez d'entendre, vous vous ſouveniez encore de la lui avoir vu faire.

¶ Qui ſait parler aux Rois, c'eſt peut-être où ſe termine toute la prudence & toute la ſoupleſſe du Courtiſan. Une parole échape,& elle tombe de l'oreille du Prince, bien avant dans ſa mémoire, & quelquefois juſques dans ſon cœur ; il eſt impoſſible de la r'avoir ; tous les ſoins que l'on prend, & toute l'adreſſe dont on uſe pour l'expliquer ou pour l'affoiblir, ſervent à la graver plus profondément, & à l'enfoncer davantage : ſi ce n'eſt que contre nous-mêmes que nous aïons parlé, outre que ce malheur n'eſt pas ordinaire, il y a encore un prompt remède, qui eſt de nous inſtruire par nôtre faute, & de ſouffrir la peine de nôtre légèreté ; mais ſi c'eſt contre quelqu'autre, quel abbattement ! quel repentir ! Y a-t-il une règle plus utile contre un ſi dangereux incon-

vénient, que de parler des autres au Souverain, de leurs personnes, de leurs ouvrages, de leurs actions, de leurs mœurs, ou de leur conduite, dumoins avec l'attention, les précautions & les mesures dont on parle de soi?

¶ Diseurs de bons mots, mauvais caractère, je le dirois, s'il n'avoit été dit. Ceux qui nuisent à la réputation, ou à la fortune des autres, plûtôt que de perdre un bon mot, méritent une peine infamante: cela n'a pas été dit, & je l'ose dire.

¶ Il y a un certain nombre de phrases toutes faites, que l'on prend comme dans un magasin, & dont l'on se sert pour se féliciter les uns les autres sur les évênemens: bien qu'elles se disent souvent sans affection, & qu'elles soient reçuës sans reconnoissance, il n'est pas permis avec cela de les omettre, parce que dumoins elles sont l'image de ce qu'il y a au monde de meilleur, qui est l'amitié, & que les hommes ne pouvant guéres compter les uns sur les autres pour la réalité, semblent être convenus entr'eux, de se contenter des apparences.

¶ Avec cinq ou six termes de l'art, & rien de plus, l'on se donne pour connoisseur en musique, en tableaux, en bâtimens, & en bonne chere: l'on croit

avoir plûs de plaisir qu'un autre à entendre, à voir & à manger : l'on impose à ses semblables, & l'on se trompe soi-même.

¶ La Cour n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens en qui l'usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit, & suppléent au mérite : il savent entrer & sortir ; ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point, ils plaisent à force de se taire, & se rendent importans par un silence long tems soûtenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes : ils païent de mines, d'une infléxion de voix, d'un geste & d'un soûrire : ils n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur : si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuf.

¶ Il y a des gens à qui la faveur arrive comme un accident ; ils en sont les premiers surpris & consternés : ils se reconnoissent enfin, & se trouvent dignes de leur étoile ; & comme si la stupidité & la fortune étoient deux choses incompatibles, ou qu'il fût impossible d'être heureux & sot tout à la fois, ils se croïent de l'esprit, ils hazardent, que dis-je, ils ont la confiance de parler en toute rencontre, & sur quelque matiére

qui puiſſe s'offrir, & ſans nul diſcernement des perſonnes qui les écoutent : ajoûterai-je qu'ils épouvantent, ou qu'ils donnent le dernier dégoût par leur fatuité & par leurs fadaiſes ? il eſt vrai du moins qu'ils deshonorent ſans reſſource ceux qui ont quelque part au hazard de leur élevation.

¶ Comment nommerai-je cette ſorte de gens qui ne ſont fins que pour les ſots ? je ſai du moins que les habiles les confondent avec ceux qu'ils ſavent tromper.

C'eſt avoir fait un grand pas dans la fineſſe, que de faire penſer de ſoi, que l'on n'eſt que médiocrement fin.

La fineſſe n'éſt ni une trop bonne, ni une trop mauvaiſe qualité : elle flotte entre le vice & la vertu : il n'y a point de rencontre où elle ne puiſſe, & peut-être, où elle ne doive être ſuppléée par la prudence.

La fineſſe eſt l'occaſion prochaine de la fourberie; de l'un à l'autre, le pas eſt gliſſant : le menſonge ſeul en fait la différence : ſi on l'ajoûte à la fineſſe, c'eſt fourberie.

Avec les gens qui par fineſſe écoutent tout & parlent peu, parlez encore moins ; ou ſi vous parlez beaucoup, dites peu de choſe.

¶ Vous dépendez dans une affaire qui eſt juſte & importante, du conſentement de deux perſonnes : l'un vous dit, j'y donne les mains, pourvû qu'un tel y condeſcende, & ce tel y condeſcend, & ne deſire plus que d'être aſſûré des intentions de l'autre : cependant rien n'avance, les mois, les années s'écoulent inutilement : je m'y perds, dites-vous, & je n'y comprens rien, il ne s'agit que de faire qu'ils s'abouchent & qu'ils ſe parlent : je vous dis moi que j'y vois clair, & que j'y comprens tout : ils ſe ſont parlez.

¶ Il me ſemble que qui ſollicite pour les autres, a la confiance d'un homme qui demande juſtice, & qu'en parlant, ou en agiſſant pour ſoi-même, on a l'embarras & la pudeur de celui qui demande grace.

¶ Si l'on ne ſe précautionne à la Cour contre les piéges que l'on y tend ſans ceſſe pour faire tomber dans le ridicule, l'on eſt étonné avec tout ſon eſprit de ſe trouver la duppe de plus ſot que ſoi.

¶ Il y a quelques rencontres dans la vie, où la vérité & la ſimplicité ſont le meilleur manége du monde.

¶ Etes-vous en faveur, tout manége eſt bon, vous ne faites point de fautes, tous

les chemins vous menent au terme ; autrement tout est faute, rien n'est utile, il n'y a point de sentier qui ne vous égare.

¶ Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain tems, ne peut plus s'en passer ; toute autre vie pour lui est languissante.

¶ Il faut avoir de l'esprit pour être homme de cabale : l'on peut cependant en avoir à un certain point, que l on est au dessus de l'intrigue & de la cabale, & que l'on ne sauroit s'y assujettir ; l'on va alors à une grande fortune, ou à une haute réputation par d'autres chemins.

¶ Avec un esprit sublime, une doctrine universelle, une probité à toutes épreuves, & un mérite très-accompli, n'appréhendez pas, ô *Aristide*, de tomber à la Cour ou de perdre la faveur des Grands, pendant tout le tems qu'ils auront besoin de vous.

¶ Qu'un favori s'observe de fort près ; car s'il me fait moins attendre dans son antichambre qu'à l'ordinaire, s'il a le visage plus ouvert, s'il fronce moins le sourcil, s'il m'écoute plus volontiers, & s'il me reconduit un peu plus loin, je penserai qu'il commence à tomber, & je penserai vrai.

L'homme a bien peu de ressources dans soi-même, puisqu'il lui faut une disgra-

ce ou une mortification, pour le rendre plus humain, plus traitable, moins féroce, plus honnête homme.

¶ L'on contemple dans les Cours de certaines gens, & l'on voit bien à leurs discours, & à toute leur conduite, qu'ils ne songent ni à leurs grands-peres, ni à leurs petits fils : le présent est pour eux ; ils n'en jouïssent pas, ils en abusent.

¶ *Straton* est né sous deux étoiles : malheureux, heureux dans le même degré : sa vie est un roman : non, il lui manque le vrai-semblable : il n'a point eu d'aventures ; il a eu de beaux songes, il en a eu de mauvais ; que dis-je, on ne réve point comme il a vécu : personne n'a tiré d'une destinée plus qu'il a fait : l'extrême & le médiocre lui sont connus : il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune : rien ne lui a échapé. Il s'est fait valoir par des vertus qu'il assûroit fort sérieusement qui étoient en lui : il a dit de soi : *J'ai de l'esprit, j'ai du courage* ; & tous ont dit après lui : *Il a de l'esprit, il a du courage.* Il a exercé dans l'une & l'autre fortune le génie du Courtisan, qui a dit de lui plus de bien peut-être & plus de mal qu'il n'y en avoit. Le joli, l'aimable, le rare, le merveilleux, l'héroïque

ont été emploïés à ſon éloge; & tout le contraire a ſervi depuis pour le ravaler: caractère équivoque, mêlé, envelopé; une énigme, une queſtion preſque indéciſe.

¶ La faveur met l'homme au deſſus de ſes égaux; & ſa chûte au deſſous.

¶ Celui qui un beau jour ſait renoncer fermement, ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, ſe délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles, & quelquefois de bien des crimes.

¶ Dans cent ans le monde ſubſiſtera encore en ſon entier: ce ſera le même théatre & les mêmes décorations, ce ne ſeront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui ſe réjouit ſur une grace reçuë, ou ce qui s'attriſte & ſe deſeſpere ſur un refus, tous auront diſparu de deſſus la ſcéne: il s'avance déja ſur le théatre d'autres hommes qui vont jouër dans une même piéce les mêmes rolles; ils s'évanouiront à leur tour, & ceux qui ne ſont pas encore, un jour ne ſeront plus: de nouveaux acteurs ont pris leur place: quel fond à faire ſur un perſonnage de comédie?

¶ Qui a vu la Cour, a vu du monde, ce qui eſt le plus beau, le plus ſpéci-

eux, & le plus orné : qui méprise la Cour après l'avoir vuë, méprise le monde.

¶ La Ville dégoûte de la Province : la Cour détrompe de la Ville, & guérit de la Cour.

Un esprit sain puise à la Cour le goût de la solitude & de la retraite.

Fin du Tome premier.



PREFACE.

CEUX qui interrogés sur le discours que je fis à l'Académie Françoise le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit séchement que j'avois fait des caractères, croïant le blâmer, en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moi-même desirer: car le public aïant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse: il ne restoit plus que de savoir si je n'aurois pas dû renoncer aux caractères dans le discours dont il s'agissoit, & cette question s'évanoüit dès qu'on sait que l'usage a prévalu, qu'un nouvel Académicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa réception, de l'éloge du Roi, de ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, de la personne à qui il succéde, & de l'Académie Françoise: de ces cinq éloges, il y en a quatre de personnels: or je demande à mes censeurs qu'ils me posent si bien la différence qu'il y a des éloges personnels aux caractères qu'ils loüent, que je la puisse sentir, & avoüer ma faute:

si chargé de faire quelqu'autre Harangue, je retombe encore dans les peintures, c'est alors qu'on pourra écouter leurs critiques, & peut-être me condamner, je dis peut-être, puisque les caractères, ou du moins les images des choses & des personnes sont inévitables dans l'Oraison, que tout Ecrivain est Peintre, & tout excellent Ecrivain, excellent Peintre.

J'avoüe que j'ai ajoûté à ces tableaux qui étoient de commande, les loüanges de chacun des Hommes illustres qui composent l'Académie Françoise, & ils ont du me le pardonner, s'ils ont fait attention, qu'autant pour ménager leur pudeur, que pour éviter les caractères, je me suis abstenu de toucher à leurs personnes, pour ne parler que de leurs ouvrages, dont j'ai fait des éloges publics plus ou moins étendus, selon que les sujets qu'ils y ont traités pouvoient l'exiger. J'ai loüé des Académiciens encore vivans, disent quelques-uns, il est vrai, mais je les ai loüés tous : qui d'entr'eux auroit une raison de se plaindre ? C'est une coûtume toute nouvelle, ajoûtent-ils, & qui n'avoit point encore eu d'exemple : je veux en convenir, & que j'ai pris soin de m'écarter des lieux communs, & des phrases proverbiales, usées depuis long-tems, pour avoir servi à un nombre infini de pareils discours, depuis la naissance de l'Académie Françoise : m'étoit-

il donc si difficile de faire entrer Rome, Athênes, le Lycée & le Portique dans l'éloge de cette savante Compagnie ? Etre au comble de ses vœux de se voir Académicien : protester que ce jour où l'on jouït pour la premiere fois d'un si rare bonheur, est le jour le plus beau de sa vie : douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraïe, ou qu'on ait songée : espérer de puiser desormais à la source les plus pures eaux de l'Eloquence Françoise : n'avoir accepté, n'avoir desiré une telle place, que pour profiter des lumières de tant de personnes si éclairées : promettre que tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît, on s'efforcera de s'en rendre digne : *Cent autres formules de pareils complimens sont-elles si rares & si peu connues, que je n'eusse pu les trouver, les placer, & en mériter des applaudissemens ?*

Parce donc que j'ai cru que quoique l'envie & l'injustice publient de l'Académie Françoise, quoiqu'elles veuillent dire de son âge d'or & de sa décadence, elle n'a jamais, depuis son établissement, rassemblé un si grand nombre de personnages illustres pour toutes sortes de talens & en tout genre d'érudition, qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer ; & que dans cette prévention où je suis, je n'ay pas espéré que cette Compagnie pût être

une autrefois plus belle à peindre , ni prise dans un jour plus favorable , & que je me suis servi de l'occasion , ai-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches ? Ciceron a pu loüer impunément Brutus , Cesar, Pompée , Marcellus , qui étoient vivans , qui étoient présens ; il les a loüés plusieurs fois , il les a loüés seuls dans le Sénat , souvent en présence de leurs ennemis , toûjours devant une compagnie jalouse de leur mérite, & qui avoit bien d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands Hommes , que n'en sauroit avoir l'Académie Françoise : j'ai loüé les Académiciens , je les ai loüés tous , & ce n'a pas été impunément : que me seroit - il arrivé , si je les avois blâmés tous ?

Je viens d'entendre , *a dit Théobalde*, une grande vilaine Harangue , qui m'a fait bailler vingt fois , & qui m'a ennuïé à la mort : *Voilà ce qu'il a dit , & voilà ensuite ce qu'il a fait , lui & peu d'autres qui ont cru devoir entrer dans les mêmes intérêts. Ils partirent pour la Cour le lendemain de la prononciation de ma Harangue ; ils allerent de maisons en maisons ; ils dirent aux personnes auprès de qui ils ont accès , que je leur avoit balbutié la veille un discours où il n'y avoit ni stile , ni sens commun , qui étoit rempli d'extravagances ,*

&

& une vraïe ſatyre. Revenus à Paris, ils ſe cantonnerent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moi, s'acharnerent ſi fort à diffamer cette Harangue, ſoit dans leurs converſations, ſoit dans les lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les Provinces, en dirent tant de mal, & le perſuaderent ſi fortement à qui ne l'avoit pas entenduë, qu'ils crurent pouvoir inſinuer au public, ou que les Caractères faits de la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons, je n'én étois pas l'Auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus ſupportable: ils prononcerent auſſi que je n'étois pas capable de faire rien de ſuivi, pas même la moindre Préface, tant ils eſtimoient impraticable, à un homme même qui eſt dans l'habitude de penſer & d'écrire ce qu'il penſe, l'art de lier ſes penſées & de faire des tranſitions.

Ils firent plus; violant les loix de l'Académie Françoiſe, qui défend aux Académiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs confreres, ils lâcherent ſur moi deux Auteurs aſſociés à une même Gazette; ils les animerent non pas à publier contre moi une ſatyre fine & ingénieuſe, ouvrage trop au deſſous des uns & des autres,* facile à manier, & dont les moindres eſprits ſe trouvent capables, *mais à médire de ces injures groſſiéres & perſonnel-*

* Merc. Gal.

les, si difficiles à rencontrer, si pénibles à prononcer ou à écrire, sur tout à des gens à qui je veux croire qu'il reste encore quelque pudeur & quelque soin de leur réputation.

Et en vérité je ne doute point que le Public ne soit enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croacer autour de ceux qui d'un vol libre & d'une plume légère se sont élevés à quelque gloire par leurs écrits. Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le décri universel où tombe nécessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression, comme si on étoit cause qu'ils manquent de force & d'haleine, ou qu'on dût être responsable de cette médiocrité répanduë sur leurs ouvrages: s'il s'imprime un livre de mœurs assez mal digéré pour tomber de soi-même & ne pas exciter leur jalousie, ils le loüent volontiers, & plus volontiers encore ils n'en parlent point; mais s'il est tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie; Prose, Vers, tout est sujet à leur censure, tout est en proïe à une haine implacable qu'ils ont conçuë contre ce qui ose paroître dans quelque perfection, & avec les signes d'une approbation publique: on ne sait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée; il faudra leur rendre celle de la Sarre ou de Desmarets, & s'ils en sont crus, revenir au Péda-

gogue Chrétien, & à la Cour Sainte : Il paroit une nouvelle Satyre écrite contre les vices en général, qui d'un vers fort & d'un ſtile d'airain, enfonce ſes traits contre l'avarice, l'excès du jeu, la chicanne, la molleſſe, l'ordure & l'hypocriſie, où perſonne n'eſt nommé ni déſigné, où nulle femme vertueuſe ne peut, ni ne doit ſe reconnoître ; un BOURDALOUË *en chaire ne fait point de peintures du crime, ni plus vives, ni plus innocentes ; n'importe*, c'eſt médiſance, c'eſt calomnie. *Voila depuis quelque tems leur unique ton, celui qu'ils emploïent contre les ouvrages des mœurs qui réüſſiſſent : ils y prennent tout littéralement, ils les liſent comme une hiſtoire, ils n'y entendent ni la Poeſie, ni la figure ; ainſi ils les condamnent ; ils y trouvent des endroits foibles ; il y en a dans Homere, dans Pindare, dans Virgile & dans Horace ; où n'y en a-t'il point ? ſi ce n'eſt peut-être dans leurs écrits.* BERNIN *n'a pas manié le marbre, ni traité toutes ſes figures d'une égale force, mais on ne laiſſe pas de voir dans ce qu'il a moins heureuſement rencontré, de certains traits ſi achevés, tout proche de quelques-autres qui le ſont moins, qu'ils découvrent aiſément l'excellence de l'ouvrier : ſi c'eſt un cheval, les crains ſont tournés d'une main hardie, ils voltigent & ſemblent être le joüet du vent ; l'œil eſt ardent, les nazeaux ſoufflent le feu*

& la vie, un cizeau de maître s'y retrouve en mille endroits, il n'est pas donné à ses copistes, ni à ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chefs-d'œuvres: l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme, & une faute de PRAXITELE.

Mais qui sont ceux qui si tendres & si scrupuleux, ne peuvent même supporter que, sans blesser & sans nommer les vicieux, l'on se déclare contre le vice? sont-ce des Chartreux & des solitaires? sont-ce les Jésuites hommes pieux & éclairés? sont-ce ces hommes Réligieux qui habitent en France les Cloîtres & les Abbaïes? Tous au contraire lisent ces sortes d'ouvrages, & en particulier, & en public, à leurs récréations; ils en inspirent la lecture à leurs pensionnaires, à leurs Eléves, ils en dépeuplent les Boutiques, ils les conservent dans leurs Bibliotéques; n'ont-ils pas les premiers reconnu le plan & l'œconomie du Livre des Caractères? n'ont-ils pas observé que de seize Chapitres qui le composent, il y en a quinze qui s'attachant à découvrir le faux & le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions & des attachemens humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord, & qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connoissance de Dieu; qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seiziéme & dernier Chapitre,

où l'Athéïsme est attaqué & peut-être confondu, où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées, où la providence de Dieu est défenduë contre l'insulte & les plaintes des libertins : qui sont donc ceux qui osent répéter contre un ouvrage si sérieux & si utile ce continuel refrein, c'est médisance, c'est calomnie ? *Il faut les nommer, ce sont des Poëtes, mais quels Poëtes ? des Auteurs d'Hymnes sacrés, ou des Traducteurs de Pseaumes, des Godeau ou des Corneille ? Non ; mais des faiseurs de Stances & d'Elégies amoureuses, de ces beaux esprits qui tournent un Sonnet sur une absence ou sur un retour, qui font une Epigrame sur une belle gorge, & un Madrigal sur une jouïssance: Voilà ceux qui par délicatesse de conscience ne souffrent qu'impatiemment, qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggérer, j'essaie dans mon Livre des Mœurs de décrier, s'il est possible, tous les vices du cœur & de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable, & plus proche de devenir Chrétien. Tels ont été les Théobaldes, ou ceux du moins qui travaillent sous eux, & dans leur atelier.*

Ils sont encore allés plus loin, car palliant d'une politique zélée le chagrin de ne se

sentir pas à leur gré si bien loüés & si longtems que chacun des autres Académiciens, ils ont osé faire des applications délicates & dargereuses de l'endroit de ma Harangue, où m'exposant seul à prendre le parti de toute la Littérature, contre leurs plus irréconciliablés ennemis, gens pécunieux, que l'excès d'argent, ou qu'une fortune faite par de certaines voïes, jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire nécessairement, mene jusqu'à une froide insolence, je leur fais à la vérité à tous une vive apostrophe, mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejetter sur un seul, & sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard, excités peut-être par les Théobaldes, ceux qui se persuadent qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satyre, & point du tout pour les instruire par une saine morale, au lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semés dans un ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, négligent dans un livre tout ce qui n'est que remarques solides, ou sérieuses réfléxions, quoiqu'en si grand nombre, qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux Caractères; & après les avoir expliqués à leur maniere, &

en avoir cru trouver les originaux, donnent au public de longues listes, ou, comme ils les appellent, des clefs, fausses clefs, & qui leur sont aussi inutiles, qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voient déchiffrés, & à l'Ecrivain qui en est la cause, quoiqu'innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une Préface contre toutes ces interprétations, que quelque connoissance que j'ai des hommes, m'avoit fait prévoir, jusqu'à hésiter quelque tems si je devois rendre mon Livre public, & à balancer entre le desir d'être utile à ma patrie par mes écrits, & la crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité: mais puisque j'ai eu la foiblesse de publier ces Caractères, quelle digue éleverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville, & qui bientôt va gagner la Cour? Dirai-je sérieusement, & protesterai-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni auteur, ni complice de ces clefs qui courent, que je n'en ai donné aucune, que mes plus familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées, que les personnes les plus accréditées de la Cour ont desesperé d'avoir mon secret? N'est-ce pas la même chose que si je me tourmentois beaucoup à soûtenir que je ne suis pas un malhonnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les Gazetiers,

dont je viens de parler, ont voulu me repréſenter dans leur libelle diffamatoire.

Mais d'ailleurs, comment aurois-je donné ces ſortes de clefs, ſi je n'ai pu moi-même les forger telles qu'elles ſont, & que je les ai vuës ? Etant preſque toutes différentes entr'elles, quel moïen de les faire ſervir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes remarques ? Nommant des perſonnes de la Cour & de la Ville à qui je n'ai jamais parlé, que je ne connois point, peuvent-elles partir de moi, & être diſtribuées de ma main ? Aurois-je donné celles qui ſe fabriquent à Romorentin, à Mortaigne & à Beleſme, dont les différentes applications ſont à la Baillive, à la femme de l'Aſſeſſeur, au Préſident de l'Election, au Prévôt de la Maréchauſſée, & au Prévôt de la Collégiale ? Les noms y ſont fort bien marqués, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les perſonnes. Qu'on me permette ici une vanité ſur mon Ouvrage ; je ſuis preſque diſpoſé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en général, puiſqu'elles reſſemblent à tant de particuliers, & que chacun y croit voir ceux de ſa Ville ou de ſa Province. J'ai peint à la vérité d'après nature ; mais je n'ai pas toûjours ſongé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs, je ne me ſuis point loué au public pour faire

des portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croïables, & ne parussent feints ou imaginés: me rendant plus difficile, je suis allé plus loin, j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les lecteurs par le caractère, ou comme le disent les mécontens, par la satyre de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter, & des modeles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé, que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je desavoüe & que je condamne autant qu'elles le méritent: J'ose même attendre d'eux cette justice, que sans s'arrêter à un Auteur Moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son Ouvrage, ils passeront jusqu'aux Interprétes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, & nullement ce qu'on assûre que j'ai voulu dire, & je répons encore moins de ce qu'on me fait dire, & que je ne dis point: je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toûjours dans la vuë de louer leur vertu ou leur mérite: j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voïe de loin, & que le lecteur ne coure pas risque

de les manquer : Si j'avois voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me ſerois épargné le travail d'emprunter les noms de l'ancienne hiſtoire, d'emploïer des lettres initiales qui n'ont qu'une ſignification vaine & incertaine, de trouver enfin mille tours & mille faux fuïans pour dépaïſer ceux qui me liſent, & les dégoûter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenue dans la compoſition des Caractères.

Sur ce qui concerne la Harangue qui a paru longue & ennuïeuſe au chef des mécontens, je ne ſai en effet pourquoi j'ai tenté de faire de ce remerciment à l'Académie Françoiſe un diſcours oratoire, qui eût quelque force & quelque étenduë: de zelés Académiciens m'avoient déja fraïé ce chemin, mais ils ſe ſont trouvés en petit nombre, & leur zèle pour l'honneur & pour la réputation de l'Académie n'a eu que peu d'imitateurs: je pouvois ſuivre l'exemple de ceux qui poſtulant une place dans cette Compagnie ſans avoir jamais rien écrit, quoiqu'ils ſachent écrire, annoncent dédaigneuſement la veille de leur réception, qu'ils n'ont que deux mots à dire, & qu'un moment à parler, quoique capables de parler beaucoup, & de parler bien.

J'ai penſé au contraire, qu'ainſi que nul artiſan n'eſt aggrégé à aucune ſocieté, ni n'a les lettres de maîtriſe, ſans faire ſon chef-

d'œuvre, de même, & avec encore plus de bienséance, un homme associé à un corps qui ne s'est soûtenu, & ne peut jamais se soûtenir que par l'éloquence, se trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre, qui le fit aux ïeux de tous paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer : il me sembloit encore que puisque l'éloquence profane ne paroissoit plus regner au Barreau, d'où elle a été bannie par la nécessité de l'expédition, & qu'elle ne devoit plus être admise dans la Chaire, où elle n'a été que trop soufferte, le seul asyle qui pouvoit lui rester étoit l'Académie Françoise ; & qu'il n'y avoit rien de plus naturel, ni qui pût rendre cette compagnie plus célébre, que si au sujet des réceptions de nouveaux Académiciens, elle savoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à ses Assemblées par la curiosité d'y entendre des piéces d'éloquence d'une juste étenduë, faites de main de maîtres, & dont la profession est d'exceller dans la sience de la parole.

Si je n'ai pas atteint mon but qui étoit de prononcer un discours éloquent, il me paroît du moins que je me suis disculpé de l'avoir fait trop long de quelques minutes : car si d'ailleurs Paris à qui on l'avoit promis mauvais, satyrique & insensé, s'est plaint qu'on lui avoit manqué de parole ; si Marly, où la curiosité de l'entendre

s'étoit répanduë n'a point retenti d'applaudissemens que la Cour ait donnés à la critique qu'on en avoit faite ; s'il a su franchir Chantilli écueil des mauvais Ouvrages ; si l'Académie Françoise à qui j'avois appellé comme au Juge souverain de ces sortes de piéces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celle-ci, l'a fait imprimer par son Libraire, l'a mise dans ses Archives ; si elle n'étoit pas en effet composée d'un stile affecté, dur & interrompu, *ni chargée de louanges fades & outrées, telles qu'on les lit dans* les Prologues d'Opéra, *& dans tant* d'Epîtres Dédicatoires, *il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuïé les Théobaldes. Je vois le tems, le public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'ils auront donnée à un ouvrage pour en faire la réputation, & que pour y mettre le dernier sceau, il sera nécessaire que de certaines gens le désapprouvent, qu'ils y aïent baaillé.*

*Car voudroient-ils, présentement qu'ils ont reconnu que cette Harangue a moins mal réüssi dans le public, qu'ils ne l'avoient espéré, qu'ils savent que deux Libraires ont plaidé * à qui l'imprimeroit, voudroient-ils desavouer leur goût & le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée ? me permettroient-ils de publier ou*

* L'Instance étoit aux Requêtes du Palais.

seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion où ils étoient qu'elle le méritoit ? on sait que cet homme d'un nom & d'un mérite si distingué avec qui j'eus l'honneur d'être reçu à l'Académie Françoise, prié, sollicité, persécuté de consentir à l'impression de sa Harangue, par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne, & en éteindre la mémoire, leur résista toûjours avec fermeté : Il leur dit, qu'il ne pouvoit ni ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre lui & moi, que la préférence qu'ils donnoient à son Discours avec cette affectation & cet empressement qu'ils lui marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, lui faisoit au contraire une véritable peine ; que deux Discours également innocens, prononcés dans le même jour, devoient être imprimés dans le même tems : *Il s'expliqua ensuite obligeamment en public & en particulier sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux Auteurs de la Gazette que j'ai cités avoient fait servir les louanges qu'il leur avoit plu de lui donner, à un dessein formé de médire de moi, de mon Discours & de mes Caractères ; & il me fit sur cette satyre injurieuse des explications & des excuses qu'il ne me devoit point.*

Si donc on vouloit inférer de cette conduite des Théobaldes, qu'ils ont cru faussement avoir besoin de comparaisons & d'une Harangue folle & décriée pour relever celle de mon Collégue, ils doivent répondre pour se laver de ce soupçon qui les deshonore, qu'ils ne sont ni courtisans, ni dévoüés à la faveur, ni interessés, ni adulateurs; qu'au contraire ils sont sinceres, & qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du stile & des expressions de mon remerciment à l'Académie Françoise; mais on ne manquera pas d'insister, & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville, des Grands & du peuple lui a été favorable; qu'importe? ils repliqueront avec confiance que le public a son goût, & qu'ils ont le leur: réponse qui ferme la bouche, & qui termine tout différent; il est vrai qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes écrits; car si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie, je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils, mes ouvrages tels, qu'ils puissent toûjours partager les Théobaldes & le public.



DISCOURS
PRONONCÉ DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE,
le Lundi quinziéme Juin 1693.



ESSIEURS,

Il ſeroit difficile d'avoir l'honneur de ſe trouver au milieu de vous, d'avoir devant ſes ïeux l'Académie Françoiſe,

d'avoir lu l'Histoire de son établissement, sans penser d'abord à celui à qui elle en est redevable, & sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tissu de louanges qu'exigent le devoir & la coûtume, par quelques traits où ce grand Cardinal soit reconnoissable, & qui en renouvellent la mémoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles, ou par de riches figures, par ces discours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Orateur. Suivez le regne de Loüis le juste, c'est la vie du Cardinal de Richelieu, c'est son éloge, & celui du Prince qui l'a mis en œuvre : Que pourrois-je ajoûter à des faits encore récens & si mémorables ? Ouvrez son Testament politique, digérez cet ouvrage, c'est la peinture de son esprit, son ame toute entieré s'y développe, l'on y découvre le secret de sa conduite & de ses actions, l'on y trouve la source & la vrai-semblance de tant & de si grands évênemens qui ont paru sous son administration ; l'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement & si juste, a pu agir sûrement & avec succès, & que

celui qui a achevé de ſi grandes choſes, ou n'a jamais écrit, ou a du écrire comme il a fait.

Génie fort & ſupérieur, il a ſu tout le fond & tout le myſtère du gouvernement; il a connu le beau & le ſublime du miniſtère; il a reſpecté l'Etranger, ménagé les Couronnes, connu le poids de leur alliance; il a oppoſé des Alliés à des Ennemis; il a veillé aux intérêts du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les ſiens; une vie laborieuſe & languiſſante, ſouvent expoſée, a été le prix d'une ſi haute vertu; dépoſitaire des threſors de ſon Maître, comblé de ſes bienfaits, ordonnateur, diſpenſateur de ſes Finances, on ne ſauroit dire qu'il eſt mort riche.

Le croiroit-on, Meſſieurs! cette ame ſérieuſe & auſtère, formidable aux Ennemis de l'Etat, inexorable aux factieux, plongée dans la négociation, occupée tantôt à affoiblir le parti de l'héréſie, tantôt à déconcerter une ligue, & tantôt à méditer une conquête, a trouvé le loiſir d'être ſavante, a goûté les belles lettres & ceux qui en faiſoient profeſſion. Comparez-vous, ſi vous l'oſez, au grand Richelieu, hommes dévoués à la fortune, qui par le ſuccès de vos affaires particulières, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publi-

ques, qui vous donnez pour des génies heureux & pour de bonnes têtes, qui dites que vous ne savez rien, que vous n'avez jamais lu, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des siences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de vôtre fonds! apprenez que le Cardinal de Richelieu a su, qu'il a lu, je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de lettres, mais qu'il les a aimés, caressés, favorisés; qu'il leur a ménagé des priviléges, qu'il leur destinoit des pensions, qu'il les a réünis en une Compagnie célébre, qu'il en a fait l'Académie Françoise. Oüi, Hommes riches & ambitieux, contempteurs de la vertu & de toute association qui ne roule pas sur les établissemens & sur l'intérêt! celle-ci est une des pensées de ce grand Ministre, né homme d'Etat, dévoué à l'Etat, esprit solide, éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevés, & qui tendoient au bien public comme à la gloire de la Monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui, du Prince qu'il servoit, de la France à qui il avoit consacré ses méditations & ses veilles.

Il savoit qu'elle est la force & l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole qui aide la raison & la fait valoir, qui

insinuë aux hommes la justice & la probité, qui porte dans le cœur du soldat l'intrépidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entieres, ou la multitude : il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'histoire & de la Poësie, quelle est la nécessité de la Grammaire, la base & le fondement des autres siences, & que pour conduire ces choses à un degré de perfection, qui les rendît avantageuses à la République, il falloit dresser le plan d'une Compagnie où la vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit & le savoir rassemblés par des suffrages : n'allons pas plus loin, voilà, Messieurs, vos principes & vôtre règle, dont je ne suis qu'une exception.

Rappellez en vôtre mémoire, la comparaison ne vous sera pas injurieuse, rappellez ce grand & premier Concile, où les Peres qui le composoient, étoient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persécution : ils sembloient tenir de leurs plaïes le droit de s'asseoir dans cette Assemblée générale de toute l'Eglise : il n'y avoit aucun de vos illustres prédécesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les

places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom, & qui lui donnoit rang dans cette Académie naissante, qu'ils avoient comme fondée; tels étoient ces grands artisans de la parole, ces premiers maîtres de l'éloquence Françoise, tels vous êtes, Messieurs, qui ne cédez ni en savoir, ni en mérite à nul de ceux qui vous ont précédés.

L'un aussi correct dans sa langue, que s'il l'avoit apprise par règles & par principes, aussi élégant dans les langues étrangéres, que si elles lui étoient naturelles, en quelque idiome qu'il compose, semble toûjours parler celui de son païs: il a entrepris, il a fini une pénible traduction que le plus bel esprit pourroit avouer, & que le plus pieux personnage devroit desirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans nôtre langue les graces & les richesses de la Latine, fait des Romans qui ont une fin, en bannit le prolixe & l'incroïable, pour y substituer le vrai-semblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot, & plus Poëte que Voiture, a le jeu, le tour & la naïveté de tous deux: il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, éleve les petits su-

jets jusqu'au sublime, homme unique dans son genre d'écrire, toujours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a été au-delà de ses modeles, modele lui-même difficile à imiter.

Celui-ci passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui & se rendre propre tout ce qu'il manie; il a, dans ce qu'il emprunte des autres, toutes les graces de la nouveauté & tout le mérite de l'invention; ses vers forts & harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits & de Poësie, seront lus encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris: on y remarque une critique sûre, judicieuse, & innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est mauvais.

Cet autre vient après un homme loué, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux & passent en proverbe, qui prime, qui regne sur la scéne, qui s'est emparé de tout le théatre: il ne l'en dépossede pas, il est vrai, mais il s'y établit avec lui, le monde s'accoûtume à en voir faire la comparaison: quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, lui soit préféré, quelques-autres, qu'il lui soit égalé; ils appellent à l'autre siécle, ils attendent la fin de quelques

vieillards, qui touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premieres années, n'aiment peut-être dans Oedipe que le souvenir de leur jeunesse.

Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si long-tems une envieuse critique, & qui l'a fait taire; qu'on admire malgré soi, qui accablé par le grand nombre & par l'éminence de ses talens, Orateur, Historien, Théologien, Philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la Chaire; un défenseur de la Réligion, une lumière de l'Eglise, parlons d'avance le langage de la postérité, un Pere de l'Eglise? Que n'est-il point! Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne.

Toucherai-je aussi vôtre dernier choix si digne de vous? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve! je m'en souviens, & après ce que vous avez entendu, comment ose-je parler? comment daignez-vous m'entendre? avoüons-le; on sent la force & l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie & sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié & oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation; toûjours maître de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur

permet pas d'envier ni tant d'élevation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse; on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, & comme il le dit; on doit être content de soi si l'on emporte ses réfléxions, & si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre? à qui m'associez-vous?

Je voudrois, Messieurs, moins pressé par le tems & par les bienséances qui mettent des bornes à ce discours, pouvoir loüer chacun de ceux qui composent cette Académie, par des endroits encore plus marqués, & par de plus vives expressions. Toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes, se trouvent partagés entre vous: Veut-on de diserts Orateurs qui aïent semé dans la Chaire toutes les fleurs de l'éloquence, qui avec une saine morale aïent emploïé tous les tours & toutes les finesses de la langue, qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solemnités, les Temples, qui y fassent courir? qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmi vous. Admire-t'on une vaste & profonde littérature qui aille foüiller dans les archives de l'antiquité, pour en retirer des choses ensevelies dans l'oubli, échapées aux esprits les plus curieux, ignorées

des autres hommes, une mémoire, une méthode une précision à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siécles? cette doctrine admirable vous la possedez, elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette savante Assemblée. Si l'on est curieux du don des langues joint au double talent de savoir avec exactitude les choses anciennes, & de narrer celles qui sont nouvelles, avec autant de simplicité que de vérité, des qualités si rares ne nous manquent pas, & sont réünies en un même sujet: si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit & d'expérience, qui par le privilége de leurs emplois fassent parler le Prince avec dignité & avec justesse; d'autres qui placent heureusement & avec succès dans les négociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire; d'autres encore qui prêtent leurs soins & leur vigilance aux affaires publiques, après les avoir emploïés aux Judiciaires, toûjours avec une égale réputation, tous se trouvent au milieu de vous, & je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le savoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas longtems, reservez seulement toute vôtre attention pour celui qui parlera après

après moi : que vous manque t'il enfin ? vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre oraiſon, des Poëtes en tout genre de poëſies, ſoit morales, ſoit chrétiennes, ſoit héroïques, ſoit galantes & enjouées, des imitateurs des anciens, des critiques auſtères, des eſprits fins, délicats, ſubtils, ingénieux, propres à briller dans les converſations & dans les cercles ; encore une fois, à quels hommes, à quels grands ſujets m'aſſociez-vous ?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me recevoir, après qui vous fais-je ce public remerciment ? il ne doit pas néanmoins, cet homme ſi louable & ſi modeſte, appréhender que je le loüe ; ſi proche de moi, il auroit autant de facilité, que de diſpoſition à m'interrompre. Je vous demanderai plus volontiers, à qui me faites-vous ſuccéder, à un homme QUI AVOIT DE LA VERTU ?

Quelquefois, Meſſieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les louanges des illuſtres morts dont ils rempliſſent la place, héſitent, partagés entre pluſieurs choſes qui méritent également qu'on les releve : vous aviez choiſi en M. l'Abbé de la Chambre un homme ſi pieux, ſi tendre, ſi charitable, ſi louable dans le cœur ; qui avoit des mœurs ſi ſages & ſi chrétiennes, qui étoit ſi touché de réligion, ſi attaché à ſes de-

voirs, qu'une de ses moindres qualités étoit de bien écrire: de solides vertus qu'on voudroit célébrer, font passer légèrement sur son érudition ou sur son éloquence; on estime encore plus sa vie & sa conduite que ses ouvrages; je préférerois en effet de prononcer le discours funébre de celui à qui je succéde, plûtôt que de me borner à un simple éloge de son esprit. Le mérite en lui n'étoit pas une chose acquise, mais un patrimoine, un bien héréditaire, si du moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré son cœur, sa confiance, toute sa personne à cette famille, qui l'avoit renduë comme vôtre alliée, puisqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée, & qu'il l'avoit mise avec l'Académie Françoise sous sa protection.

Je parle du Chancelier Seguier: on s'en souvient comme de l'un des plus grands Magistrats que la France ait nourris depuis ses commencemens: il a laissé à douter en quoi il excelloit davantage, ou dans les belles lettres, ou dans les affaires; il est vrai du moins, & on en convient, qu'il surpassoit en l'un & en l'autre tous ceux de son tems: homme grave & familier, profond dans les délibérations, quoique doux & facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir, & ne se donnent pas, ce qu'on n'a point

par l'étude & par l'affectation, par les mots graves, ou sentencieux, ce qui est plus rare que la sience, & peut-être que la probité, je veux dire de la dignité: il ne la devoit point à l'éminence de son poste, au contraire, il l'a ennobli, il a été grand & accrédité sans ministère, & on ne voit pas que ceux qui ont su tout réünir en leurs personnes, l'aïent effacé.

Vous le perdites, il y a quelques années, ce grand Protecteur, vous jettates la vuë autour de vous, vous promenates vos ïeux sur tous ceux qui s'offroient & qui se trouvoient honorés de vous recevoir; mais le sentiment de vôtre perte fut tel, que dans les efforts que vous fites pour la réparer, vous osates penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier & la tourner à vôtre gloire: avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t'il reçus! N'en soïons pas surpris, c'est son caractère; le même, Messieurs, que l'on voit éclater dans toutes les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes révolutions arrivées dans un Roïaume voisin & allié de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre, pour perdre tout d'un coup le sentiment & la mémoire des choses dont nous nous sommes vus le plus fortement imprimés! Souvenons-nous

de ces jours tristes que nous avons passés dans l'agitation & dans le trouble, curieux, incertains, quelle fortune auroient couru un grand Roi, une grande Reine, le Prince leur fils, famille auguste, mais malheureuse, que la piété & la Réligion avoient poussée jusqu'aux dernieres épreuves de l'adversité, hélas ! avoient-ils péri sur la mer & par les mains de leurs ennemis ? nous ne le savions pas ; on s'interrogeoit, on se promettoit réciproquement les premieres nouvelles qui viendroient sur un évênement si lamentable ; ce n'étoit plus une affaire publique, mais domestique; on n'en dormoit plus ; on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris ; & quand ces personnes Roïales à qui l'on prenoit tant d'intérêt, eussent pu échaper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce assez ? ne falloit-il pas une Terre étrangere où ils pussent aborder, un Roi également bon & puissant qui pût & qui voulût les recevoir ? Je l'ai vuë cette réception, spectacle tendre s'il en fut jamais ! on y versoit des larmes d'admiration & de joïe : ce Prince n'a pas plus de grace, lorsqu'à la tête de ses Camps & de ses Armées, il foudroïe une ville qui lui résiste, ou qu'il dissipe les Troupes ennemies, du seul bruit de son approche.

S'il soutient cette longue guerre, n'en

doutons pas, c'est pour nous donner une paix heureuse, c'est pour l'avoir à des conditions qui soient justes,& qui fassent honneur à la nation, qui ôtent pour toûjours à l'Ennemi l'espérance de nous troubler par de nouvelles hostilités. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand Roi a exécuté, ou par lui-même, ou par ses Capitaines durant le cours de ces mouvemens, dont toute l'Europe est ébranlée, ils ont un sujet vaste & qui les exercera longtems. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette Campagne, je ne parle que de son cœur, que de la pureté & de la droiture de ses intentions; elles sont connuës, elles lui échapent: on le félicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de son Etat, que dit-il? qu'il ne peut être content, quand tous ne le sont pas, & qu'il lui est impossible que tous le soient comme il le voudroit: il sait, Messieurs, que la fortune d'un Roi est de prendre des Villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontières, d'être craint de ses ennemis; mais que la gloire du Souverain consiste à être aimé de ses peuples, en avoir le cœur, & par le cœur, tout ce qu'ils possedent. Provinces éloignées! Provinces voisines! ce Prince humain & bienfaisant, que les Peintres & les Statuaires

nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des ïeux tendres & pleins de douceur ; c'est là son attitude : il veut voir vos habitans, vos bergers danser au son d'une flute champêtre sous les saules & les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, & chanter des louanges de celui qui avec la paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joïe & la sérénité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits la félicité commune, qu'il se livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre pénible, qu'il essuïe l'inclémence du Ciel & des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse : voilà son secret, & les vuës qui le font agir ; on les pénétre, on les discerne par les seules qualités de ceux qui sont en place, & qui l'aident de leurs conseils: je ménage leur modestie, qu'ils me permettent seulement de remarquer qu'on ne devine point les projets de ce sage Prince, qu'on devine au contraire, qu'on nomme les personnes qu'il va placer, & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ses Ministres : il ne se décharge pas entiérement sur eux du poids de ses affaires ; lui-même, si je l'ose dire, il est son principal Ministre ; toûjours appliqué à nos besoins, il n'y a pour lui ni tems de relâche, ni heures privilégiées; déja la nuit

s'avance, les gardes sont relevées aux avenuës de son Palais, les Astres brillent au Ciel & font leur course, toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres, nous reposons aussi, tandis que ce Roi retiré dans son balustre, veille seul sur nous & sur tout l'Etat: tel est, Messieurs, le protecteur que vous vous êtes procuré, celui de ses peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illustrée par une si haute protection; je ne le dissimule pas, j'ai assez estimé cette distinction pour desirer de l'avoir dans toute sa fleur & dans toute son intégrité, je veux dire de la devoir à vôtre seul choix, & j'ai mis vôtre choix à tel prix, que je n'ai pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation; j'avois d'ailleurs une juste défiance de moi-même; je sentois de la répugnance à demander d'être préféré à d'autres qui pouvoient être choisis; j'avois cru entrevoir, Messieurs, une chose, que je ne devois avoir aucune peine à croire que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un homme rempli de vertus, d'esprit & de connoissances, qui étoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe, & qui seroit tel encore, s'il ne l'occupoit plus: je me sens touché, non de sa déférence, je sais celle que je lui dois, mais de l'amitié

qu'il m'a témoignée, jusques à s'oublier en ma faveur. Un pere mene son fils à un spectacle, la foule y est grande, la porte est assiégée, il est haut & robuste, il fend la presse, & comme il est prêt d'entrer, il pousse son fils devant lui, qui sans cette précaution ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir supplié quelques-uns de vous, comme il a fait de détourner vers moi leurs suffrages, qui pouvoient si justement aller à lui, elle est rare, puisque dans ses circonstances elle est unique, & elle ne diminuë rien de ma reconnoissance envers vous, puisque vos loix seules, toûjours libres & arbitraires donnent une place dans l'Académie Françoise.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de vôtre seule magnificence : il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni titres, ni autorité, ni faveur qui aïent pu vous plier à faire ce choix, je n'ai rien de toutes ces choses, tout me manque; un ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses, je dis les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprès de personnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ai emploïée, & que vous avez reçuë. Quel moïen de me repentir jamais d'avoir écrit?

FIN.

ELOGE

DE MONSIEUR

DE LABRUYERE.

MONSIEUR l'ABBÉ FLEURI aïant été élu par *Messieurs de l'Académie Françoise, à la place de feu Monsieur* DE LA BRUYERE, *y vint prendre séance le* 16. *de Juillet* 1696. *& dans le Discours qu'il y prononça, fit l'Eloge de Monsieur* DE LA BRUYERE, *en ces termes :*

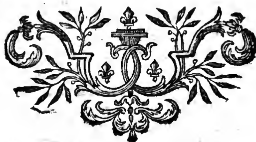
Le Public fait tôt ou tard justice aux Auteurs, & un Livre lu de tout le monde, & souvent redemandé, ne peut être sans mérite. Tel est l'Ouvrage * de cet ami dont nous regrettons la perte si prompte, si surprenante, & dont vous avez bien voulu que j'eusse l'honneur de tenir la place : Ouvrage singulier en son genre, & au jugement de quelques uns, au dessus du grand Original que l'Auteur s'étoit d'a-

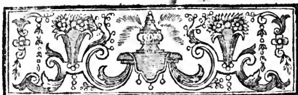
* Les Caractères de ce siécle de M. de la Bruyere, dont la huitiéme Edition est la derniere que l'Auteur a revuë & augmentée.

bord propoſé. En faiſant les caractères des autres, il a parfaitement exprimé le ſien : on y voit une forte méditation, & de profondes réfléxions ſur les eſprits & ſur les mœurs ; on y entrevoit cette érudition qui ſe remarquoit aux occaſions dans ſes converſations particulières, car il n'étoit étranger en aucun genre de doctrine ; il ſavoit les langues mortes & les vivantes. On trouve dans ſes caractères une ſévère critique, des expreſſions vives, des tours ingénieux, des peintures quelquefois chargées exprès, pour ne les pas faire trop reſſemblantes. La hardieſſe & la force n'en excluent ni le jeu ni la délicateſſe : par tout y regne une haine implacable du vice, & un amour déclaré de la vertu. Enfin, ce qui couronne l'ouvrage, & dont nous qui avons vu l'Auteur de plus près, pouvons rendre un témoignage, on y voit une Réligion ſincère. Cet Ouvrage, MESSIEURS, ſera donc du nombre de ceux que vous avez en quelque maniere adoptés, en recevant les Auteurs parmi vous, du nombre de tant d'ouvrages ſi beaux, ſi utiles, que vous conſacrez à l'immortalité, &c.

*Après que Monſieur l'*ABBÉ FLEURI *eut achevé ſon diſcours, Monſieur l'*ABBÉ REGNIER, *Directeur de l'Académie, en lui répondant parla de Monſieur* DE LA BRUYERE *en ces termes :*

La perte que nous avons faite de l'excellent Académicien à qui vous ſuccédez eſt grande ; c'étoit un génie extraordinaire : il ſembloit que la nature eût pris plaiſir à lui réveler les plus ſecrets myſtères de l'intérieur des hommes, & qu'elle exposât continuellement à ſes ïeux ce qu'ils affectoient le plus de cacher à ceux de tout le monde. Avec quelles expreſſions, avec quelles couleurs ne les a-t'il point dépeints ! Ecrivain plein de traits & de feu, qui par un tour fin & ſingulier, donnoit aux paroles plus de forces qu'elles n'en avoient par elles-même ! Peintre hardi & heureux, qui dans tout ce qu'il peignoit, en faiſoit toûjours plus entendre qu'il n'en faiſoit voir!





DISCOURS
SUR
THEOPHRASTE.



JE n'eſtime pas que l'homme ſoit capable de former dans ſon eſprit un projet plus vain & plus chimérique, que de prétendre en écrivant de quelque art ou de quelque ſience que ce ſoit, échaper à toute ſorte de critique, & enlever les ſuffrages de tous ſes Lecteurs.

Car ſans m'étendre ſur la différence des eſprits des hommes auſſi prodigieuſe en eux que celle de leurs viſages, qui fait goûter aux uns les choſes de ſpéculation, & aux autres celles de pratique; qui fait que quelques-uns cherchent dans les Livres à exercer leur imagination, quelques autres à former leur jugement; qu'entre ceux qui liſent, ceux-ci aiment à être forcés par la démonſtration, & ceux-là veulent entendre délicatement, ou former des raiſonnemens & des conjectures; je me renferme

feulement dans cette fience qui décrit les mœurs, qui examine les hommes, & qui dévelope leurs caractères, & j'ofe dire que fur les ouvrages qui traitent de chofes qui les touchent de fi près, & où il ne s'agit que d'eux-même, ils font encore extrêmement difficiles à contenter.

Quelques Savans ne goûtent que les Apophtegmes des Anciens, & les exemples tirés des Romains, des Grecs, des Perfes, des Egyptiens; l'hiftoire du monde préfent leur eft infipide; ils ne font point touchés des hommes qui les environnent, & avec qui ils vivent, & ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes au contraire, les gens de la Cour, & tous ceux qui n'ont que beaucoup d'efprit fans érudition, indifférens pour toutes les chofes qui les ont précédés, font avides de celles qui fe paffent à leurs ïeux, & qui font comme fous leur main; ils les examinent, ils les difcernent, ils ne perdent pas de vuë les perfonnes qui les entourent, fi charmés des defcriptions & des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoïens, de ceux enfin qui leur reffemblent, & à qui ils ne croïent pas reffembler, que jufques dans la Chaire l'on fe croit obligé fouvent de fufpendre l'Evangile pour les prendre par leur foible, & les ramener à leurs devoirs par des chofes qui

soient de leur goût & de leur portée.

La Cour ou ne connoît pas la ville, ou par le mépris qu'elle a pour elle, néglige d'en relever le ridicule, & n'est point frapée des images qu'il peut fournir ; & si au contraire l'on peint la Cour, comme c'est toûjours avec les ménagemens qui lui sont dus, la ville ne tire pas de cette ébauche de quoi remplir sa curiosité, & se faire une juste idée d'un païs où il faut même avoir vécu pour le connoître.

D'autre part, il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale qui les peint, qui les désigne, & où ils se reconnoissent eux-mêmes ; ils se tirent d'embarras en le condamnant ; & tels n'approuvent la satyre, que lorsque commençant à lâcher prise, & à s'éloigner de leurs personnes, elle va mordre quelqu'autre.

Enfin quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si différens des hommes par un seul ouvrage de morale ? Les uns cherchent des définitions, des divisions, des tables, & de la méthode ; ils veulent qu'on leur explique ce que c'est que la vertu en général, & cette vertu en particulier ; quelle différence se trouve entre la valeur, la force & la magnanimité, les vices extrêmes par le défaut ou par l'excès entre lesquels chaque vertu se trouve placée, &

duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage : toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres contens que l'on réduise les mœurs aux passions, & que l'on explique celle-ci par le mouvement du sang, par celui des fibres & des arteres, quittent un Auteur de tout le reste.

Il s'en trouve d'un troisiéme ordre, qui persuadés que toute doctrine des mœurs doit tendre à les reformer, à discerner les bonnes d'avec les mauvaises, & à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain, de foible & de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de sain, de louable, se plaisent infiniment dans la lecture des livres, qui supposant les principes physiques & moraux rebatus par les anciens & les modernes, se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du tems, corrigent les hommes les uns par les autres, par ces images de choses qui leur sont si familieres, dont néanmoins ils ne s'avisoient pas de tirer leur instruction.

Tel est le Traité des Caractères des mœurs que nous a laissé Théophraste : il l'a puisé dans les Ethiques & dans les grandes Morales d'Aristote dont il fut le disciple : les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque Chapitre, sont établies sur les idées & sur les principes de ce grand Philosophe, & le fond des

caractères qui y sont décrits, est pris de la même source ; il est vrai qu'il se les rend propres par l'étenduë qu'il leur donne, & par la satyre ingénieuse qu'il en tire contre les vices des Grecs, & sur tout des Athéniens.

Ce Livre ne peut guéres passer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Théophraste avoit entrepris. Le projet de ce Philosophe, comme vous le remarquerez dans sa Préface, étoit de traiter de toutes les vertus, & de tous les vices. Et comme il assûre lui-même dans cet endroit, qu'il commence un si grand dessein à l'âge de quatre-vingt dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompte mort l'empêcha de le conduire à sa perfection : J'avouë que l'opinion commune a toûjours été qu'il avoit poussé sa vie au delà de cent ans ; & saint Jérôme dans une lettre qu'il écrit à Népotien, assûre qu'il est mort à cent sept ans accomplis ; de sorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur ou dans les chiffres Grecs qui ont servi de règle à Diogène Laërce, qui ne le fait vivre que quatre-vingt-quinze années, ou dans les premiers manuscrits qui ont été faits de cet Historien ; s'il est vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix-neuf ans que cet Auteur se donne dans cette Préface, se lisent également dans quatre manuscrits de

la Bibliothéque Palatine, où l'on a aussi trouvé les cinq derniers Chapitres des Caractères de Théophraste qui manquoient aux anciennes impressions, & où l'on a vu deux titres, l'un, du goût qu'on a pour les vicieux, & l'autre, du gain sordide, qui sont seuls, & dénués de leurs Chapitres.

Ainsi cet ouvrage n'est peut-être même qu'un simple fragment, mais cependant un reste précieux de l'antiquité, & un monument de la vivacité de l'esprit, & du jugement ferme & solide de ce Philosophe dans un âge si avancé. En effet, il a toûjours été lu comme un chef-d'œuvre dans son genre, il ne se voit rien où le goût Attique se fasse mieux remarquer, & où l'élégance Grecque éclate davantage; on l'a appellé un livre d'or. Les Savans faisant attention à la diversité des mœurs qui y sont traitées, & à la maniere naïve dont tous les caractères y sont exprimés, & la comparant d'ailleurs avec celle du Poëte Ménandre disciple de Théophraste, & qui servit ensuite de modele à Terence; qu'on a dans nos jours si heureusement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnoître dans ce petit ouvrage la premiere source de tout le comique, je dis de celui qui est épuré des pointes, des obscénités, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages & les vertueux.

Mais peut-être que pour relever le mérite de ce traité des Caractères, & en inspirer la lecture, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de celui de leur Auteur. Il étoit d'Erese, ville de Lesbos, fils d'un Foulon : il eut pour premier Maître dans son païs un certain Leucippe * qui étoit de la même ville que lui ; de là il passa à l'Ecole de Platon, & s'arrêta ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau Maître charmé de la facilité de son esprit & de la douceur de son élocution, lui changea son nom, qui étoit Tyrtame, en celui d'Euphraste, qui signifie celui qui parle bien ; & ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son génie & de ses expressions, il l'appella Théophraste, c'est-à-dire un homme dont le langage est divin. Et il semble que Ciceron ait entré dans les sentimens de ce Philosophe, lorsque dans le livre qu'il intitule *Brutus* ou *des Orateurs illustres*, il parle ainsi : Qui est plus fécond & plus abondant que Platon ? plus solide & plus ferme qu'Aristote ? plus agréable & plus doux que Théophraste ? Et dans quelques-unes de ses Epîtres à Atticus, on voit que parlant du même Théophraste, il l'appelle son ami, que

* Un autre que Leucippe Philosophe célébre, & disciple de Zenon.

la lecture de ses livres lui étoit familière, & qu'il en faisoit ses délices.

Aristote disoit de lui & de Callisthène un autre de ses disciples, ce que Platon avoit dit la premiere fois d'Aristote même & de Xénocrate, que Callistène étoit lent à concevoir, & avoit l'esprit tardif; & que Théophraste au contraire l'avoit si vif, si perçant, si pénétrant, qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit être connu; que l'un avoit besoin d'éperon pour être excité, & qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celui-ci sur toutes choses un caractére de douceur qui regnoit également dans ses mœurs & dans son stile, l'on raconte que les disciples d'Aristote voïant leur Maître avancé en âge & d'une santé fort affoiblie, le prierent de leur nommer son successeur; que comme il avoit deux hommes dans son Ecole sur qui seuls ce choix pouvoit tomber, Menédéme * le Rhodien, & Théophraste d'Erese, par un esprit de ménagement pour celui qu'il vouloit exclure, il se déclara de cette maniere: Il feignit peu de tems aprés que ses disciples lui eurent fait cette priere, & en leur présence, que le vin dont il faisoit un usage ordinaire lui étoit nuisible; il se fit

* Il y en a eu deux autres de même nom; l'un Philosophe cynique, l'autre disciple de Platon.

apporter des vins de Rhodes & de Lesbos, il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne dementoient point leur terroir, & que chacun dans son genre étoit excellent, que le premier avoit de la force, mais que celui de Lesbos avoit plus de douceur, & qu'il lui donnoit la préférence. Quoiqu'il en soit de ce fait qu'on lit dans Aulu-Gelle, il est certain que lorsqu'Aristote accusé par Eurimedon Prêtre de Cérès, d'avoir mal parlé des Dieux, craignant le destin de Socrate, voulut sortir d'Athênes, & se retirer à Calcis, ville d'Eubée, il abandonna son Ecole au Lesbien, lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets; & c'est par Théophraste que sont venus jusques à nous les Ouvrages de ce grand homme.

Son nom devint si célébre par toute la Grèce, que successeur d'Aristote, il put compter bientôt dans l'Ecole qu'il lui avoit laissée jusques à deux mille disciples. Il excita l'envie de * Sophocle fils d'Amphiclide, & qui pour lors étoit Preteur: celui-ci, en effet son ennemi, mais sous prétexte d'une exacte police, & d'empêcher les assemblées, fit une loi qui défendoit sur peine de la vie à aucun Philosophe d'enseigner dans les Ecoles. Ils obéïrent; mais l'année suivante Philon aïant succédé à Sophocle qui étoit sorti de charge, le

* Un autre que le Poëte tragique.

peuple d'Athênes abrogea cette loi odieuse que ce dernier avoit faite, le condamna à une amende de cinq talens, rétablit Théophraste, & le reste des Philosophes.

Plus heureux qu'Aristote qui avoit été contraint de céder à Eurimedon, il fut sur le point de voir un certain Agnonide puni comme impie par les Athéniens, seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser d'impiété, tant étoit grande l'affection que ce peuple avoit pour lui, & qu'il méritoit par sa vertu.

En effet, on lui rend ce témoignage, qu'il avoit une singuliere prudence, qu'il étoit zélé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bienfaisant. Ainsi au rapport de Plutarque, lorsqu'Erese fut accablée de Tyrans qui avoient usurpé la domination de leur païs, il se joignit à Phydias * son compatriote, contribua avec lui de ses biens pour armer les bannis qui rentrerent dans leur Ville, en chasserent les traîtres, & rendirent à toute l'Isle de Lesbos sa liberté.

Tant de rares qualités ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime & la familiarité des Rois: il fut ami de Cassandre qui avoit succédé à Aridée frere d'Alexandre le Grand au Roïaume de Macédoine; &

* Un autre que le fameux Sculpteur.

Ptolomée fils de Lagus & premier Roi d'Egypte entretint toûjours un commerce étroit avec ce Philisophe. Il mourut enfin accablé d'années & de fatigues, & il cessa tout à la fois de travailler & de vivre: toute la Grèce le pleura, & tout le peuple Athénien assista à ses funérailles.

L'on raconte de lui que dans son extrême vieillesse ne pouvant plus marcher à pied, il se faisoit porter en litière par la ville, où il étoit vu du peuple à qui il étoit si cher. L'on dit aussi que ses disciples qui entouroient son lit losqu'il mourut, lui aïant demandé s'il n'avoit rien à leur recommender, il leur tint ce discours: " La vie nous séduit, elle nous
„ promet de grands plaisirs dans la posses-
„ sion de la gloire, mais à peine commen-
„ ce t'on à vivre, qu'il faut mourir: il n'y
„ a souvent rien de plus stérile que l'amour
„ de la réputation. Cependant, mes disci-
„ ples, contentez-vous: si vous négligez
„ l'estime des hommes, vous vous épar-
„ gnez à vous-même de grands travaux;
„ s'ils ne rebutent point vôtre courage, il
„ peut arriver que la gloire sera vôtre ré-
„ compense: souvenez-vous seulement
„ qu'il y a dans la vie beaucoup de choses
„ inutiles, & qu'il y en a peu qui menent à
„ une fin solide. Ce n'est point à moi à
„ délibérer sur le parti que je dois pren-

dre, il n'est plus tems ; pour vous qui „ avez a me survivre, vous ne sauriez pe- „ ser trop meurement ce que vous devez „ faire : & ce furent là ses dernieres pa- „ roles. "

Ciceron dans le troisiéme livre des Tusculanes dit que Théophraste mourant se plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux Cerfs & aux Corneilles une vie si longue, & qui leur est si inutile, lorsqu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie très-courte, bien qu'il leur importe si fort de vivre long-tems :. que si l'âge des hommes eût pu s'étendre à un plus grand nombre d'années, il seroit arrivé que leur vie auroit été cultivée par une doctrine universelle, & qu'il n'y auroit eu dans le monde, ni art, ni sience qui n'eût atteint sa perfection; & Saint Jérôme dans l'endroit déja cité assûre que Théophraste à l'âge de cent sept ans, frapé de la maladie dont il mourut, regretta de sortir de la vie dans un tems où il ne faisoit que commencer à être sage.

Il avoit coûtume de dire qu'il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer ; que les amis doivent être communs entre les freres, comme tout est commun entre les amis ; que l'on devoit plûtôt se fier à un cheval

ſans frein, qu'à celui qui parle ſans jugement; que la plus forte dépenſe que l'on puiſſe faire, eſt celle du tems. Il dit un jour à un homme qui ſe taiſoit à table dans un feſtin; ſi tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler; mais s'il n'eſt pas ainſi, tu en ſais beaucoup : voilà quelques-unes de ſes maximes.

Mais ſi nous parlons de ſes ouvrages, ils ſont infinis, & nous n'apprenons pas que nul ancien n'ait plus écrit que Théophraſte: Diogène Laërce fait l'énumération de plus de deux cens traités différens, & ſur toutes ſortes de ſujets qu'il a compoſés; la plus grande partie s'eſt perduë par le malheur des tems, & l'autre ſe réduit à vingt traités qui ſont recuëillis dans le volume de ſes œuvres: l'on y voit neuf livres de l'hiſtoire des plantes, ſix livres de leurs cauſes : il a écrit des vents, du feu, des pierres, du miel, des ſignes du beau tems, des ſignes de la pluïe, des ſignes de la tempête, des odeurs, de la ſueur, du vertige, de la laſſitude, du relâchement des nerfs, de la défaillance, des poiſſons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naiſſent ſubitement, des animaux ſujets à l'envie, des caractères des mœurs : voilà ce qui nous reſte de ſes écrits, entre leſquels ce

dernier

dernier seul dont on donne la traduction peut répondre non seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire, mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusques à nous.

Que si quelques-uns se refroidissent pour cet ouvrage moral par les choses qu'ils y voïent, qui sont du tems auquel il a été écrit, & qui ne sont point selon leurs mœurs, que peuvent-ils faire de plus utile & de plus agréable pour eux, que de se défaire de cette prévention pour leurs coûtumes & leurs manieres, qui sans autre discussion non seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, & qui les prive dans la lecture des Livres des anciens, du plaisir & de l'instruction qu'ils en doivent attendre.

Nous qui sommes si modernes serons anciens dans quelques siécles : alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la vénalité des charges, c'est à dire, le pouvoir de protéger l'innocence, de punir le crime, & de faire justice à tout le monde, acheté à deniers comptans comme une métairie ; la splendeur des Partisans, gens si méprisés chez les Hébreux & chez les Grecs. L'on entendra parler d'une Capita-

le d'un grand Roïaume, où il n'y avoit ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphithéatres, ni galeries, ni portiques, ni promenoirs, qui étoit pourtant une ville merveilleuse : l'on dira que tout le cours de la vie s'y passoit presque à sortir de sa maison, pour aller se renfermer dans celle d'un autre ; que d'honnêtes femmes qui n'étoient ni marchandes, ni hôteliéres, avoient leurs maisons ouvertes à ceux qui païoient pour y entrer ; que l'on avoit à choisir des dez, des cartes, & de tous les jeux ; que l'on mangeoit dans ces maisons, & qu'elles étoient commodes à tout commerce. L'on saura que le peuple ne paroissoit dans la ville que pour y passer avec précipitation, nul entretien, nulle familiarité ; que tout y étoit farouche, & comme allarmé par le bruit des chars qu'il falloit éviter, & qui s'abandonnoient au milieu des ruës, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course. L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix, & dans une tranquillité publique, des citoïens entroient dans les Temples, alloient voir des femmes, ou visitoient leurs amis avec des armes offensives, & qu'il n'y avoit presque personne qui n'eût à son côté de quoi pouvoir d'un seul coup en tuer un autre. Ou si ceux qui viendront après nous, rebutés par des

mœurs si étranges & si différentes des leurs, se dégoûtent par là de nos mémoires, de nos poësies, de nôtre comique & de nos satyres, pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver eux-même par cette fausse délicatesse, de la lecture de si beaux ouvrages, si travaillés, si réguliers, & de la connoissance du plus beau Regne dont jamais l'histoire ait été embellie.

Aïons donc pour les livres des Anciens cette même indulgence que nous espérons nous-même de la postérité, persuadés que les hommes n'ont point d'usages ni de coûtumes qui soient de tous les siécles, qu'elles changent avec le temps, que nous sommes trop éloignés de celles qui ont passé, & trop proches de celles qui regnent encore, pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes & des autres un juste discernement. Alors, ni ce que nous appellons la politesse de nos mœurs, ni la bienséance de nos coûtumes, ni nôtre faste, ni nôtre magnificence ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens, que contre celle des premiers hommes, grands par eux-même, indépendamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus.

La nature ſe montroit en eux dans toute ſa pureté & ſa dignité, & n'étoit point encore ſouillée par la vanité, par le luxe, & par la ſote ambition: Un homme n'étoit honoré ſur la terre qu'à cauſe de ſa force ou de ſa vertu; il n'étoit point riche par des charges ou des penſions, mais par ſon champ, par ſes troupeaux, par ſes enfans & ſes ſerviteurs; ſa nourriture étoit ſaine & naturelle, les fruits de la terre, le lait de ſes animaux & de ſes brebis, ſes vêtemens ſimples & uniformes, leurs laines, leurs toiſons; ſes plaiſirs innocens, une grande récolte, le mariage de ſes enfans, l'union avec ſes voiſins, la paix dans ſa famille; rien n'eſt plus opposé à nos mœurs que toutes ces choſes: mais l'éloignement des tems nous les fait goûter, ainſi que la diſtance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverſes relations ou les livres de voïages nous apprennent des païs lointains & des nations étrangères.

Ils racontent une réligion, une police, une maniere de ſe nourrir, de s'habiller, de bâtir & de faire la guerre, qu'on ne ſavoit point, des mœurs que l'on ignoroit; celles qui approchent des nôtres nous touchent, celles qui s'en éloignent nous étonnent, mais toutes nous amuſent, moins rebutés par la barbarie des manie-

res & des coutumes de peuples si éloignés, qu'instruits & même réjouis par leur nouveauté ; il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois, Chinois, Négres ou Abissins.

Or ceux dont Théophraste nous peint les mœurs dans ses caractères, étoient Athéniens, & nous sommes François : & si nous joignons à la diversité des lieux & du climat, le long intervalle des tems, & que nous considérions que ce livre a pu être écrit la derniere année de la CXV. Olympiade, trois cens quatorze ans avant l'Ere Chrétienne, & qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athênes dont il a fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous-même, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, & que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siécles soit si entiere. En effet les hommes n'ont point changé selon le cœur & selon les passions, ils sont encore tels qu'ils étoient alors, & qu'ils sont marqués dans Théophraste, vains, dissimulés, flateurs, intéressés effrontés, importuns, defians, médisans, querelleux, superstitieux.

Il est vrai, Athênes étoit libre, c'étoit le centre d'une République, ses citoïens étoient égaux ; ils ne rougissoient point l'un de l'autre ; ils marchoient presque

ſeuls & à pied dans une ville propre, paiſible & ſpacieuſe, entroient dans les boutiques & dans les marchés, achetoient eux-même les choſes néceſſaires : l'émulation d'une Cour ne les faiſoit point ſortir d'une vie commune : ils reſervoient leurs eſclaves pour les bains, pour les repas, pour le ſervice intérieur des maiſons, pour les voïages : ils paſſoient une partie de leur vie dans les places, dans les temples, aux amphithéatres, ſous un port, ſous des portiques, & au milieu d'une ville dont ils étoient également les maîtres. Là le peuple s'aſſembloit pour délibérer des affaires publiques ; ici il s'entretenoit avec les Etrangers ; ailleurs les Philoſophes tantôt enſeignoient leur doctrine, tantôt conféroient avec leurs diſciples : ces lieux étoient tout à la fois la ſcéne des plaiſirs & des affaires ; il y avoit dans ces mœurs quelque choſe de ſimple & de populaire, & qui reſſemble peu aux nôtres, je l'avoue ; mais cependant quels hommes en général, que les Athéniens, & quelle ville, qu'Athènes ! quelles loix ! quelle police ! quelle diſcipline ! quelle perfection dans toutes les ſiences & dans tous les arts ! mais quelle politeſſe dans le commerce ordinaire & dans le langage ! Théophraſte, le même Théophraſte dont l'on vient de dire de ſi grandes choſes, ce parleur agréable, cet hom-

me qui s'exprimoit divinement, fut reconnu étranger, & appellé de ce nom par une ſimple femme de qui il achetoit des herbes au marché, & qui reconnut par je ne ſai quoi d'Attique qui lui manquoit, & que les Romains ont depuis appellé urbanité, qu'il n'étoit pas Athénien : & Ciceron rapporte, que ce grand perſonnage demeura étonné de voir, qu'aïant vieilli dans Athênes, poſſedant ſi parfaitement le langage Attique, & en aïant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'étoit pu donner ce que le ſimple peuple avoit naturellement & ſans nulle peine. Que ſi l'on ne laiſſe pas de lire quelquefois dans ce traité des Caractères de certaines mœurs qu'on ne peut excuſer, & qui nous paroiſſent ridicules, il faut ſe ſouvenir qu'elles ont paru telles à Théophraſte, qu'il les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve qui fit honte aux Athéniens, & qui ſervit à les corriger.

Enfin dans l'eſprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux Etrangers & aux Anciens, & qui n'eſtiment que leurs mœurs, on les ajoûte à cet ouvrage : l'on a cru pouvoir ſe diſpenſer de ſuivre le projet de ce Philoſophe, ſoit parce qu'il eſt toûjours pernicieux de pourſuivre le travail d'autrui,

fur tout si c'eft d'un Ancien ou d'un Auteur d'une grande réputation; foit encore parce que cette unique figure qu'on appelle defcription ou énumération, emploïée avec tant de fuccès dans ces vingt-huit chapitres des Caractères, pourroit en avoir un beaucoup moindre, fi elle étoit traitée par un génie fort inférieur à celui de Théophrafte.

Au contraire fe reffouvenant que parmi le grand nombre des traités de ce Philofophe, rapportés par Diogène Laërce, il s'en trouve un fous le titre de proverbes, c'eft-à-dire des piéces détachées, comme des réfléxions ou des remarques; que le premier & le plus grand livre de morale qui ait été fait, porte ce même nom dans les divines écritures; on s'eft trouvé excité par de fi grands modéles à fuivre felon fes forces une femblable maniere * d'écrire des mœurs; & l'on n'a point été détourné de fon entreprife par deux ouvrages de morale qui font dans les mains de tout le monde, & d'où faute d'attention, ou par un efprit de critique quelques-uns pourroient penfer que ces remarques font imitées.

L'un par l'engagement de fon Auteur

* L'on entend cette maniere coupée dont Salomon a écrit fes Proverbes, & nullement les chofes qui font divines, & hors de toute comparaifon.

fait servir la Métaphysique à la Réligion, fait connoître l'ame, ses passions, ses vices, traite les grands & les sérieux motifs pour conduire à la vertu, & veut rendre l'homme chrétien. L'autre qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde, & dont la délicatesse étoit égale à la pénétration, observant que l'amour propre est dans l'homme la cause de tous ses foibles, l'attaque sans relâche quelque part où il le trouve, & cette unique pensée comme multipliée en mille manieres différentes, a toûjours par le choix de mots & par la varieté de l'expression, la grace de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des Caractères, il est tout différent des deux autres que je viens de toucher; moins sublime que le premier, & moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voïes simples & communes, & en l'examinant indifféremment, sans beaucoup de méthode, & selon que les divers chapitres y conduisent par les âges, les sexes & les conditions, & par les vices, les foibles, & le ridicule qui y sont attachés.

L'on s'est plus appliqué aux vices de l'esprit, aux replis du cœur, & à tout l'intérieur de l'homme, que n'a fait Théo-

phraste ; & l'on peut dire que comme ses Caractères, par mille choses extérieures qu'ils font remarquer dans l'homme, par ses actions, ses paroles & ses démarches, apprennent quel est son fond, & font remonter jusques à la source de son déréglement ; tout au contraire, les nouveaux Caractères déploïant d'abord les pensées, les sentimens & les mouvemens des hommes, découvrent le principe de leur malice & de leurs foiblesses, font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire, & qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avouer que sur les titres de ces deux ouvrages l'embarras s'est trouvé presque égal : pour ceux qui partagent le dernier, s'ils ne plaisent point assez, l'on permet d'en suppléer d'autres ; mais à l'égard de titres des Caractères de Théophraste, la même liberté n'est pas accordée, parcequ'on n'est point maître du bien d'autrui : il a fallu suivre l'esprit de l'Auteur, & les traduire selon le sens le plus proche de la diction Grecque, & en même temps, selon la plus exacte conformité avec leurs chapitres, ce qui n'est pas une chose facile, parce que souvent la signification d'un terme Grec traduit en François mot pour mot, n'est plus la même dans nôtre

langue : par exemple, Ironie eft chez nous une raillerie dans la converfation, ou une figure de Rhétorique, & chez Théophrafte, c'eft quelque chofe entre la fourberie & la diffimulation, qui n'eft pourtant ni l'un ni l'autre, mais précifément ce qui eft décrit dans le premier chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes affez différens pour exprimer des chofes qui le font auffi, & que nous ne faurions guéres rendre que par un feul mot; cette pauvreté embarraffe. En effet l'on remarque dans cet ouvrage Grec trois efpéces d'avarice, deux fortes d'importuns, des flateurs de deux manieres, & autant de grands parleurs; de forte que les Caractères de ces perfonnes femblent rentrer les uns dans les autres au defavantage du titre; ils ne font pas auffi toûjours fuivis & parfaitement conformes, parce que Théophrafte emporté quelquefois par le deffein qu'il a de faire des portraits, fe trouve déterminé à ces changemens par le caractère & les mœurs du perfonnage qu'il peint, ou dont il fait la fatyre.

Les définitions qui font au commencement de chaque chapitre ont eu leurs difficultés; elles font courtes & concifes dans Théophrafte, felon la force du Grec, & le ftile d'Ariftote qui lui en a fourni les pre-

mieres idées ; on les a étenduës dans la traduction pour les rendre intelligibles : il se lit aussi dans ce traité, des phrases qui ne sont pas achevées, & qui forment un sens imparfait, auquel il a été facile de suppléer le véritable : il s'y trouve de différentes leçons, quelques endroits tout à fait interrompus, & qui pouvoient recevoir diverses explications; & pour ne point s'égarer dans ces doutes, on a suivi les meilleurs Interprétes.

Enfin comme cet ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes, & qu'il vise moins à les rendre savans, qu'à les rendre sages, l'on s'est trouvé exempt de le charger de louanges & curieuses observations, ou de doctes commentaires qui rendissent un compte exact de l'antiquité ; l'on s'est contenté de mettre de petites notes à côté de certains endroits que l'on a cru le mériter, afin que nuls de ceux qui ont de la justesse, de la vivacité, & à qui il ne manque que d'avoir lu beaucoup, ne se reprochent pas même ce petit défaut, ne puissent être arrêtés dans la lecture des Caractères, & douter un moment du sens de Théophraste.



LES CARACTE'RES DE THE'OPHRASTE,

TRADUITS DU GREC.



'AI admiré ſouvent, & j'avouë que je ne puis encore comprendre, quelque ſérieuſe réfléxion que je faſſe, pourquoi toute la Grèce étant placée ſous un même Ciel, & les Grecs nourris & élevés de la * même maniere, il ſe trouve néanmoins ſi peu de reſſemblance dans leurs mœurs. Puis donc mon cher Policles, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans où je me trouve, j'ai aſſez vécu pour connoître les hommes; que j'ai vu d'ailleurs pendant le cours de ma vie toutes ſortes de perſonnes, & de divers tempéramens, & que je me ſuis toûjours

* Par rapport aux Barbares dont les mœurs étoient très-différentes de celles des Grecs.

attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'étoient connus que par leurs vices : il semble que j'ai du marquer * les caractères des uns & des autres, & ne me pas contenter de peindre les Grecs en général, mais même de toucher ce qui est personnel, & ce que plusieurs d'entr'eux paroissent avoir de plus familier. J'espére, mon cher Policles, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront après nous; il leur tracera des modéles qu'ils pourront suivre; il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, & dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse & leurs vertus. Ainsi je vais entrer en matiére, c'est à vous de pénétrer dans mon sens, & d'examiner avec attention si la vérité se trouve dans mes paroles; & sans faire une plus longue Préface, je parlerai d'abord de la dissimulation, je définirai ce vice, je dirai ce que c'est qu'un homme dissimulé, je décrirai ses mœurs, & je traiterai ensuite des autres passions, suivant le projet que j'en ai fait.

* Théophraste avoit dessein de traiter de toutes les vertus & de tous les vices.



DE LA DISSIMULATION.

LA * dissimulation n'est pas aisée à bien définir ; si on se contente d'en faire une simple description , l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles & ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette maniere ; il aborde ses ennemis , leur parle , & leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point ; il loue ouvertement & en leur présence ceux à qui il dresse de secrettes embûches , & il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrace , il semble pardonner les discours offensans que l'on lui tient ; il récite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa réputation , & il emploïe les paroles les plus flateuses pour adoucir ceux qui se plaignent de lui , & qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçuës. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empressement , il feint des affaires , & lui dit de revenir une autre fois ; il cache soigneusement tout ce qu'il fait ; & à l'entendre parler , on croiroit toûjours qu'il

* L'Auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence,& que les Grecs appelloient *Ironie*.

délibére; il ne parle point indifféremment, il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la ville fort tard, & quelquefois qu'il est languissant, ou qu'il a une mauvaise santé. Il dit à celui qui lui emprunte de l'argent à intérêt, ou qui le prie de contribuer * de sa part à une somme que ses amis consentent de lui prêter, qu'il ne vend rien, qu'il ne s'est jamais vu si dénué d'argent; pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoiqu'en effet il ne vende rien. Souvent après avoir écouté ce que l'on lui a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention; il feint de n'avoir pas apperçu les choses où il vient de jetter les ïeux, ou s'il est convenu d'un fait, de ne s'en plus souvenir: il n'a pour ceux qui lui parlent d'affaires, que cette seule réponse: j'y penserai: il fait de certaines choses, il en ignore d'autres; il est saisi d'admiration; d'autres fois il aura pensé comme vous sur cet évênement, & cela selon ses différens intérêts; son langage le plus ordinaire est celui ci: je n'en crois rien, je ne comprens pas que cela puisse être, je ne sai où j'en suis; ou bien; il me semble que je ne suis pas moi-même; & ensuite,

* Cette sorte de contribution étoit fréquente à Athênes, & autorisée par les Loix.

ce n'est pas ainsi qu'il me l'a fait entendre, voilà une chose merveilleuse, & qui passe toute créance, contez cela à d'autres, dois-je vous croire ? ou me persuaderai-je qu'il m'ait dit la vérité ? paroles doubles & artificieuses, dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux: ces manieres d'agir ne partent point d'une ame simple & droite, mais d'une mauvaise volonté, ou d'un homme qui veut nuire : le venin des aspics est moins à craindre.



De la Flaterie.

La flaterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flateur. Si un flateur se promene avec quelqu'un dans la place, remarquez-vous, lui dit-il, comme tout le monde a les ïeux sur vous ? cela n'arrive qu'à vous seul: hier il fut bien parlé de vous, & l'on ne tarissoit point sur vos louanges : nous nous trouvames plus de trente personnes dans un endroit du * Portique ; & comme par la suite du discours l'on vint à tomber sur celui que l'on devoit estimer le plus homme de bien

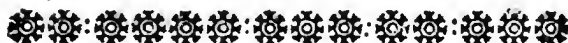
* Edifice public qui servit depuis à Zénon & à ses disciples, de rendez-vous pour leurs disputes ; ils en furent appellés Stoïciens ; car *stoa*. mot Grec, signifie portique.

de la ville, tous d'une commune voix vous nommerent, & il n'y en eut pas un seul qui vous refusât ses suffrages ; il lui dit mille choses de cette nature. Il affecte d'appercevoir le moindre duvet qui se sera attaché à vôtre habit, de le prendre, & de le souffler à terre : si par hazard le vent a fait voler quelques petites pailles sur vôtre barbe, ou sur vos cheveux, il prend soin de vous les ôter ; & vous soûriant, il est merveilleux, dit-il, combien vous êtes blanchi * depuis deux jours que je ne vous ai pas vu ; & il ajoûte, voilà encore pour un homme de vôtre âge † assez de cheveux noirs. Si celui qu'il veut flater prend la parole, il impose silence à tous ceux qui se trouvent présens, & il les force d'approuver aveùglément tout ce qu'il avance ; & dès qu'il a cessé de parler, il se récrie : cela est dit le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré. D'autres fois s'il lui arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide, il ne manque pas de lui applaudir, d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie ; & quoiqu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau, comme s'il ne pouvoit se contenir, & qu'il voulût s'empêcher d'éclater ; & s'il l'accom-

* Allusion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux. † Il parle à un jeune homme.

pagne lors qu'il marche par la ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin, de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé: il achete des fruits, & les porte chez un citoïen; il les donne à ses enfans en sa présence, il les baise, il les caresse, voilà, dit-il, de jolis enfans & dignes d'un tel pere: s'il sort de sa maison, il le suit; s'il entre dans une boutique pour essaïer des souliers, il lui dit, vôtre pied est mieux fait que cela; il l'accompagne ensuite chez ses amis, ou plûtôt il entre le premier dans leur maison, & leur dit un tel me suit, & vient vous rendre visite, & retournant sur ses pas, je vous ai annoncé, dit-il, & on se fait un grand honneur de vous recevoir. Le flateur se met à tout sans hésiter, se mêle des choses les plus viles, & qui ne conviennent qu'à des femmes: s'il est invité à souper, il est le premier des conviés à louer le vin: assis à table le plus proche de celui qui fait le repas, il lui répéte souvent, en vérité vous faites une chére délicate, & montrant aux autres l'un des mets qu'il souleve du plat, cela s'appelle, dit-il, un morceau friand: il a soin de lui demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robe, & il s'empresse de le mieux couvrir: il lui parle sans cesse à l'oreille, & si quelqu'un de la compagnie l'interroge, il lui répond négligemment & sans le

regarder, n'aïant des ïeux que pour un seul : il ne faut pas croire qu'au théatre il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les distribuë, pour les porter à sa place, & l'y faire seoir plus mollement : J'ai du dire aussi qu'avant qu'il sorte de sa maison, il en louë l'architecture, se réerie sur toutes choses, dit que les jardins sont bien plantés ; & s'il apperçoit quelque part le portrait du maître, où il soit extrêmement flaté, il est touché de voir combien il lui ressemble, & il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot, le flateur ne dit rien & ne fait rien au hazard ; mais il rapporte toutes ses paroles & toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un, & d'acquerir ses bonnes graces.



DE L'IMPERTINENT,
ou du diseur de rien.

LA sote envie de discourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup & sans réfléxion. Un homme qui veut parler se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vuë, & qu'il ne connoît point, entre d'abord en matiére, l'entretient de sa femme, &

lui fait ſon éloge, lui conte ſon ſonge, lui fait un long détail d'un repas où il s'eſt trouvé, ſans oublier le moindre mets ni un ſeul ſervice, il s'échauffe enſuite dans la converſation, déclame contre le tems préſent, & ſoutient que les hommes qui vivent préſentement, ne valent point leurs peres : de là il ſe jette ſur ce qui ſe débite au marché, ſur la cherté du bled, ſur le grand nombre d'étrangers qui ſont dans la ville : il dit qu'au printems où commencent les Bacchanales *, la mer devient navigable, qu'un peu de pluïe ſeroit utile aux biens de la terre, & feroit eſpérer une bonne récolte; qu'il cultivera ſon champ l'année prochaine, & qu'il le mettra en valeur; que le ſiécle eſt dur, & qu'on a bien de la peine à vivre : Il apprend à cet inconnu que c'eſt Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'Autel de Cérès † à la fête des Myſtères; il lui demande combien de colonnes ſoutiennent le théatre de la muſique; quel eſt le quantiéme du mois; il lui dit qu'il a eu la veille une indigeſtion; & ſi cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui, il lui annoncera comme une choſe nou-

* Premieres Bacchanales qui ſe célébroient dans la ville.

† Les myſtères de Cérès ſe célébroient la nuit, & il y avoit une émulation entre les Athéniens à qui apporteroit une plus grande torche.

velle, que les * Mystères se célébrent dans le mois d'Août les *Apaturies* ¶ au mois d'Octobre; & à la campagne dans le mois de Decembre, les Bacchanales †. Il n'y a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre, qui est de fuir, si l'on veut du moins éviter la fiévre; car quel moïen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas discerner ni vôtre loisir, ni le temps de vos affaires.



DE LA RUSTICITÉ.

IL semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossiére des bienséances. L'on voit en effet des gens rustiques & sans réfléxion, sortir un jour de médecine, § & se trouver en cet état dans un lieu public parmi le monde; ne pas faire la différence de l'odeur forte du thim ou de la marjolaine, d'avec les parfums les plus délicieux; être chaussés large & grossiérement; parler haut, & ne pouvoir se réduire à un ton

* Fête de Cérès. V. ci-dessus.

¶ En François, la Fête des tromperies; elle se faisoit en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce chapitre.

† Secondes Bacchanales qui se célébroient en hiver à la campagne.

§ Le texte Grec nomme une certaine drogue qui rend l'haleine fort mauvaise le jour qu'on l'avoit prise.

de voix modéré; ne se pas fier à leurs amis sur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domestiques, jusques à rendre compte à leur moindres valets de ce qui aura été dit dans une assemblée publique: on les voit assis, leur robe relevée jusqu'aux genoux & d'une maniere indécente: Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer, ni de paroître surpris des choses les plus extraordinaires, que l'on rencontre sur les chemins; mais si c'est un bœuf, un âne, ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent, & ne se lassent point de les contempler. Si quelquefois ils entrent dans leur cuisine, ils mangent avidement tout ce qu'ils trouvent, boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur; ils se cachent pour cela de leur servante, avec qui d'ailleurs ils vont au moulin, & entrent dans les plus petits détails du domestique: ils interrompent leur souper, & se levent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes * de charruë qu'ils ont dans leurs étables: heurte-t'on à leur porte pendant qu'ils dînent, ils sont attentifs & curieux: vous remarquez toûjours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant, voilà celui qui garde la place, qui prend soin

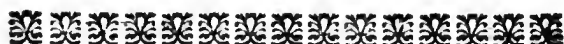
* Des bœufs.

de la maiſon & de ceux qui ſont dedans. Ces gens épineux dans les païemens qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de piéces qu'ils croïent légères, ou qui ne brillent pas aſſez à leurs ïeux, & qu'on eſt obligé de leur changer : ils ſont occupés pendant la nuit d'une charruë, d'un ſac, d'une faux, d'une corbeille, & ils rêvent à qui ils ont prêté ces uſtencilles : & lors qu'ils marchent par la ville, combien vaut, demandent-ils aux premiers qu'ils rencontrent, le poiſſon ſalé? les fourrures ſe vendent-elles bien? n'eſt-ce pas aujourd'hui que les jeux nous ramenent une nouvelle lune *? d'autres fois ne ſachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont ſe faire raſer, & qu'ils ne ſortent que pour cela : ce ſont ces mêmes perſonnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs ſouliers, & qui ſe trouvant tout portés devant la boutique d'Archias †, achetent eux-même des viandes ſalées, & les apportent à la main en pleine ruë.

* Cela eſt dit ruſtiquement ; un autre diroit que la nouvelle lune ramene les jeux, & d'ailleurs c'eſt comme ſi le jour de Pâques quelqu'un diſoit, n'eſt-ce pas aujourd'hui Pâques ?

† Fameux marchand de chairs ſalées, nourriture ordinaire du peuple.

DU



DU COMPLAISANT *.

POUR faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'est une maniere de vivre, où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux & honnête, que ce qui est agréable. Celui qui a cette passion, d'aussi loin qu'il apperçoit un homme dans la place, le saluë en s'écriant: voilà ce qu'on appelle un homme de bien, l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains de peur qu'il ne lui échape; & après avoir fait quelques pas avec lui, il lui demande avec empressement quel jour on pourra le voir, & enfin il ne se sépare qu'en lui donnant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procès, il ne doit pas attendre de lui qu'il lui soit plus favorable qu'à son adversaire; comme il veut plaire à tous deux, il les ménagera également: c'est dans cette vuë que pour se concilier tous les étrangers qui sont dans la ville, il leur dit quelquefois qu'il leur trouve plus de raison & d'équité, que dans ses concitoïens. S'il est prié d'un repas, il demande

* Ou de l'envie de plaire.

en entrant à celui qui l'a convié, où sont ses enfans, & dès qu'ils paroissent, il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur pere, & que deux figues ne se ressemblent pas mieux : il les fait approcher de lui, il les baise, & les aïant fait asseoir à ses deux côtés, il badine avec eux : à qui est, dit-il, la petite bouteille? à qui est la jolie coignée? * il les prend ensuite sur lui, & les laisse dormir sur son estomac, quoiqu'il en soit incommodé. Celui enfin qui veut plaire se fait raser souvent, a un fort grand soin de ses dents, change tous les jours d'habits, & les quitte presque tout neufs; il ne sort point en public, qu'il ne soit parfumé; on ne le voit guéres dans les sales publiques qu'auprès des † comptoirs des Banquiers, & dans les écoles qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens ¶, & au théatre les jours de spectacle, que dans les meilleures places, & tout proche des Préteurs. Ces gens encore n'achetent jamais rien pour eux; mais ils envoïent à Bysance toute sorte de bijoux précieux, des chiens de Sparte à Cyzique, & à Rhodes l'excellent miel

* Petits joüets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfans.

† C'étoit l'endroit où s'assembloient les plus honnêtes gens de la ville.

¶ Pour être connus & en être regardés, ainsi que de tous ceux qui s'y trouvoient.

du Mont Hymetre ; & ils prennent soin que toute la ville soit informée qu'ils font ces emplettes : leur maison est toûjours remplie de mille choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des Singes ou des * Satyres qu'ils savent nourrir, des pigeons de Sicile, des dez qu'ils font faire d'os de chévre, des phioles pour des parfums, des cannes torses que l'on fait à Sparte, & des tapis de Perse à Personnages. Ils ont chez eux jusques à un jeu de paulme, & une arêne propre à s'exercer à la lutte ; & s'ils se promenent par la ville, & qu'ils rencontrent en leur chemin des Philosophes, des Sophistes †, des Escrimeurs ou des Musiciens, ils leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son art indifféremment ; ils se trouvent présens à ces exercices, & se mêlant avec ceux qui viennent là pour regarder, à qui croïez vous qu'appartienne une si belle maison & cette arêne si commode ? vous voïez, ajoûtent-ils en leur montrant quelque homme puissant de la ville, celui qui en est le maître, & qui en peut disposer.

* Une espéce de Singes.
† Une sorte de Philosophes vains & intéressés.



de l'Image d'un Coquin.

Un coquin eſt celui à qui les choſes les plus honteuſes ne coûtent rien à dire, ou à faire;qui jure volontiers,& fait des ſermens en juſtice, autant que l'on lui en demande,qui eſt perdu de réputation,que l'on outrage impunément,qui eſt un chicaneur de profeſſion,un effronté, & qui ſe mêle de toutes ſortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre * ſans maſque dans une danſe comique,& même ſans être ïvre,mais de ſang froid:il ſe diſtingue dans la danſe † la plus obſcène par les poſtures les plus indécentes : c'eſt lui qui, dans ces lieux où l'on voit des preſtiges ¶,s'ingére de recueillir l'argent de chacun des ſpectateurs, & qui fait querelle à ceux qui étant entrés par billets, croïent ne devoir rien païer. Il eſt d'ailleurs de tous métiers; tantôt il tient une taverne, tantôt il eſt ſuppôt de quelque lieu infame, une autre fois partiſan,il n'y a point de ſale commerce où il ne ſoit capable d'entrer :

* Sur le Théatre avec des farceurs.

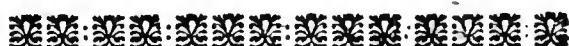
† Cette danſe la plus déréglée de toutes, s'appelle en Grec *Cordax*, parce que l'on s'y ſervoit d'une corde pour faire des poſtures.

¶ Choſes fort extraordinaires, telles qu'on en voit dans nos foires.

vous le verrez aujourd'hui crieur public, demain cuisinier ou brelandier, tout lui est propre. S'il a une mere, il la laisse mourir de faim : il est sujet au larcin, & à se voir traîner par la ville dans une prison sa demeure ordinaire, & où il passe une partie de sa vie. Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple, appeller ceux qui passent, & se plaindre à eux avec une voix forte & enrouée, insulter ceux qui les contredisent : les uns fendent la presse pour les voir, pendant que les autres contens de les avoir vus, se dégagent & poursuivent leur chemin sans vouloir les écouter : mais ces effrontés continuent de parler, ils disent à celui-ci le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre, à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit ; & vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique, où il y a un grand concours de monde, qui se trouve le témoin de leur insolence : toûjours accablés de procès que l'on intente contr'eux, ou qu'ils ont intentés à d'autres ; de ceux dont ils se délivrent par de faux sermens, comme de ceux qui les obligent de comparoître, ils n'oublient jamais de porter leur boëte (a) dans leur sein, &

(a) Une petite boëte de cuivre fort légère, où les Plaideurs mettoient leurs titres & les piéces de leurs procès

une liasse de papiers entre leurs mains : vous les voïez dominer parmi de vils praticiens à qui ils prêtent à usure, retirant chaque jour une obole & demie de chaque dragme [a]; fréquenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, & consumer ainsi en bonne chére tout le profit qu'ils tirent de cette espéce de trafic. En un mot, ils sont querelleux & difficiles, ont sans cesse la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdissante, & qu'ils font retentir dans les marchés & dans les boutiques.



DU GRAND PARLEUR [b].

CE que quelques-uns appellent *babil*, est proprement une intempérance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire. Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiquonque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit; j'ai tout su, & si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendrai tout; & si cet autre continuë de parler, vous avez déja dit cela, songez, poursuit-il, à ne rien

[a] Une obole étoit la sixiéme partie d'une dragme.
[b] Ou du *babil*.

oublier ; fort bien ; cela est ainsi, car vous m'avez heureusement remis dans le fait ; voïez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres ; & ensuite, mais que veux-je dire ? ah j'oubliois une chose ! c'est cela même, & je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ai appris : c'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celui qui lui parle, de respirer ; & lors qu'il a comme assassiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui quelque entretien, il va se jetter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses sérieuses, & les met en fuite : de là il entre (a) dans les Ecoles publiques, & dans les lieux des exercices, où il amuse les maîtres par de vains discours & empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échape à quelqu'un de dire, je m'en vais, celui-ci se met à le suivre, & il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusques dans sa maison : si par hazard il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même temps le divulguer ; il s'étend merveilleusement sur la fameuse bataille (b) qui s'est donnée sous le

(a) C'étoit un crime puni de mort à Athènes par une Loi de Solon, à laquelle on avoit un peu dérogé au temps de Théophraste.

(b) C'est-à-dire sur la bataille d'Arbelles & la victoire d'Alexandre, suivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athènes, lors qu'Aristophon célébre Orateur étoit premier Magistrat.



DU DÉBIT DES NOUVELLES.

UN nouvelliste, ou un conteur de fables, est un homme qui arrange selon son caprice des discours & des faits remplis de fausseté; qui lors qu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage, & lui souriant, d'où venez-vous ainsi, lui dit-il? que nous direz-vous de bon? n'y a-t-il rien de nouveau? & continuant de l'interroger, quoi donc, n'y a-t-il aucune nouvelle? cependant il y a des choses étonnantes à raconter, & sans lui donner le loisir de lui répondre, que dites-vous donc, poursuit-il, n'avez-vous rien entendu par la ville? Je vois bien que vous ne savez rien, & que je vais vous regaler de grandes nouveautés: alors, ou c'est un soldat, ou le fils d'Astée le joueur (a) de flûte, ou Licon l'ingénieur, tous gens qui arrivent fraichement de l'armée, de qui il sait toutes choses; car il allégue pour témoins de ce qu'il avance, des hommes obscurs qu'on ne peut trouver pour les convaincre de fausseté: il assûre donc que ces personnes lui ont dit, que le (b) Roi

(a) L'usage de la Flûte très-ancien dans les troupes.

(b) Aridée frere d'Alexandre le Grand.

pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a à toûjours mentir, je ne vois pas qu'ils puissent recueillir le moindre fruit de cette pratique : au contraire, il est arrivé à quelques-uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne songeoient qu'à rassembler autour d'eux une foule de peuple, & à lui conter des nouvelles : quelques-autres après avoir vaincu sur mer & sur terre dans le * Portique, ont païé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appellée : enfin il s'en est trouvé qui le jour même qu'ils ont pris une ville, du moins par leurs beaux discours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si miserable que la condition de ces personnes ; car quelle est la boutique, quel est le portique, quel est l'endroit d'un marché public où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs mensonges?



DE L'EFFRONTERIE causée par l'Avarice.

POUR faire connoître ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vuë d'un vil intérêt. Un homme

* V. le chap. de la Flaterie.

que l'avarice rend effronté, ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déja, & qu'il lui retient avec injustice. Le jour même qu'il aura sacrifié aux Dieux, au lieu de manger (*a*) réligieusement chez soi une partie des viandes consacrées, il les fait saler pour lui servir dans plusieurs repas, & va souper chez l'un de ses amis, & là à table à la vuë de tout le monde, il appelle son valet qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte, & lui coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier de pain, tenez, mon ami, lui dit-il, faites bonne chére. Il va lui-même au marché acheter (*b*) des viandes cuites, & avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du Marchand, il lui fait ressouvenir qu'il lui a autrefois rendu service : il fait ensuite peser ces viandes, & en entasse le plus qu'il peut ; s'il en est empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelque os dans la balance ; si elle peut tout contenir, il est satisfait ; sinon, il ramasse sur la table des morceaux de rebut, comme pour se dédomager, sourit & s'en va. Une autrefois sur l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour leur

(*a*) C'étoit la coûtume des Grecs. V. le chapitre du Contre-temps.

(*b*) Comme le menu peuple qui achetoit son soupé chez les Charcutiers.

louer des places au théatre, il trouve le ſecret d'avoir ſa place franche du ſpectacle, & d'y envoïer le lendemain ſes enfans & leur Précepteur. Tout lui fait envie, il veut profiter des bons marchés, & demande hardiment au premier venu une choſe qu'il ne vient que d'acheter : ſe trouve-t-il dans une maiſon étrangére, il emprunte j'uſqu'à l'orge & à la paille, encore faut-il que celui qui les lui prête, faſſe les frais de les faire porter chez lui. Cet effronté en un mot, entre ſans païer dans un bain public, & là en préſence du baigneur qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vaſe qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui eſt remplie d'eau, ſe la * repand ſur tout le corps, me voilà lavé, ajoûte-t-il, autant que j'en ai beſoin, & ſans avoir obligation à perſonne, remet ſa robe & diſparoît.



DE L'EPARGNE SORDIDE.

CETTE eſpéce d'avarice eſt dans les hommes une paſſion de vouloir ménager les plus petites choſes ſans aucune fin honnête. C'eſt dans cet eſprit que quelques-uns recevant tous les mois le loïer de

* Les plus pauvres ſe lavoient ainſi pour païer moins.

leur maison, ne négligent pas d'aller eux-même demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier Païement qu'on leur a fait : que d'autres faisant l'effort de donner à manger chez eux, ne sont occupés pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviés demande à boire : ce sont eux encore dont la portion des prémices * des viandes que l'on envoïe sur l'Autel de Diane, est toûjours la plus petite. Ils aprécient les choses au dessous de ce qu'elles valent, & de quelque bon marché qu'un autre en leur rendant compte veuille se prévaloir, ils lui soûtiennent toûjours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils lui déduisent cette perte sur sa nourriture; mais si leurs femmes ont perdu seulement un denier, il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits, transporter des coffres, & chercher dans les recoins les plus cachés. Lors qu'ils vendent, ils n'ont que cette unique chose en vuë, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achete. Il n'est permis à personne de cueillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de leur champ, de ramasser

* Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics.

une petite branche de palmier, ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre : ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voïent si l'on n'y a rien changé, & si elles sont toûjours les mêmes. Ils tirent intérêt de l'intérêt, & ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du temps à leurs créanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, & qui ne sont que des personnes du peuple, ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis, & on les a vus souvent aller eux-même au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, & en revenir sans rien acheter : ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter vôtre sel, vôtre orge, vôtre farine, ni même du (*a*) cumin, de la marjolaine (*b*), des gateaux (*c*) pour l'Autel, du cotton, de la laine, car ces petits détails ne laissent pas de monter à la fin d'une année à une grosse somme. Ces avares en un mot, ont des trousseaux de clefs rouillées dont ils ne se servent point, des cassettes où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ouvrent jamais, & qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet : ils portent des habits qui leur sont trop courts & trop étroits : les

(*a*) Une sorte d'herbe.

(*b*) Elle empêche les viandes de se corrompre, ainsi que le thim & le laurier.

(*c*) Faix de farine & de miel, & qui servoient aux Sacrifices.

plus petites phioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre ; ils ont la tête rasée jusqu'au cuir, se déchaussent vers le (a) milieu du jour pour épargner leurs souliers ; vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craïe dans la laine qu'ils leurs ont donnée à préparer, afin, disent-ils, que leur étoffe se cache moins (b).



DE L'IMPUDENT, ou de celui qui ne rougit de rien.

L'IMPUDENT est facile à définir ; il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus honteux & de plus contraire à la bienséance. Celui-là, par exemple, est impudent, qui voïant venir vers lui une femme de condition, feint dans ce moment quelque besoin, pour avoir occasion de se montrer à elle d'une maniere deshonnête ; qui se plait à battre des mains au théatre, lorsque tout le monde se tait, ou y siffler les acteurs que les

(a) Parce que dans cette partie du jour le froid en toute saison étoit supportable.

(b) C'étoit aussi parce que cet apprêt avec de la craïe comme le pire de tous, & qui rendoit les étoffes dures & grossiéres, étoit celui qui coûtoit le moins.

autres voïent & écoutent avec plaisir : qui couché sur le dos pendant que toute l'assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hoquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête & d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractère achete en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la Fruitiére, appelle par leurs noms ceux qui passent, sans presque les connoître, en arrête d'autres qui courent par la place, & qui ont leurs affaires; & s'il voit venir quelque plaideur, il l'aborde, le raille & le félicite sur une cause importante qu'il vient de plaider. Il va lui-même choisir de la viande, & louer pour un souper des femmes qui jouënt de la flûte, & montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la boutique d'un Barbier ou d'un Parfumeur, & là *(a)* annoncer qu'il va faire un grand repas & s'enïvrer. Si quelquefois il vend du vin, il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas à ses enfans d'aller à l'amphithéatre avant que les jeux soient commencés, & lorsque l'on païe pour être placé ; mais

(a) Il y avoit des gens fainéans & désoccupés, qui s'assembloient dans leurs boutiques.

feulement fur la fin du fpectale, & quand (a) l'Architecte néglige les places & les donne pour rien. Etant envoïé avec quelques autres citoïens en Ambaffade, il laiffe chez foi la fomme que le public lui a donnée pour faire les frais de fon voïage, & emprunte de l'argent de fes Collégues : fa coûtume alors eft de charger fon valet de fardeaux au delà de ce qu'il en peut porter, & de lui retrancher cependant de fon ordinaire : & comme il arrive fouvent que l'on fait dans les villes des préfens aux Ambaffadeurs, il demande fa part pour la vendre. Vous m'achetez toûjours, dit-il au jeune efclave qui le fert dans le bain, une mauvaife huile, & qu'on ne peut fupporter ; il fe fert enfuite de l'huile d'un autre, & épargne la fienne. Il envie à fes propres valets qui le fuivent la plus petite piéce de monnoïe qu'ils auront ramaffée dans les ruës, & il ne manque point d'en retenir fa part avec ce mot, (b) *Mercure eft commun* : Il fait pis ; il diftribuë à fes domeftiques leurs provifions dans une certaine mefure, dont le fond creux par deffous s'enfonce en dedans, & s'éleve comme en piramide, & quand elle eft pleine, il rafe lui-même avec le rouleau, le plus

(a) L'Architecte qui avoit bâti l'Amphithéatre, & à qui la République donnoit le loüage des places en païement.

(b) Proverbe Grec qui revient à nôtre *Je retiens part.*

près qu'il peut *... De même s'il paie à quelqu'un trente mines † qu'il lui doit, il fait si bien, qu'il y manque quatre dragmes ¶ dont il profite : mais dans ces grands repas où il faut traiter toute une Tribut §, il fait recueillir par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table, le reste des viandes qui ont été servies, pour lui en rendre compte; il seroit fâché de leur laisser une rave à demi mangée.

**********:*********:****

DU CONTRE-TEMPS.

CETTE ignorance du temps & de l'occasion, est une maniere d'aborder les gens ou d'agir avec eux, toûjours incommode & embarrassante. Un importun est celui qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour lui parler des siennes : qui va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fiévre; qui voïant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de païer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie néanmoins de répondre pour lui : qui compa-

* Quelque chose manque ici dans le texte.

† Mine se doit prendre ici pour une piéce de monnoïe.

¶ Dragmes, petites piéces de monnoïe, dont il en falloit cent à Athênes pour faire une mine.

§ Athênes étoit partagée en plusieurs Tributs, V. le chap. de la Médisance.

roît pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger: qui prend le temps des noces où il est invité pour se déchaîner contre les femmes: qui entraîne à la promenade des gens à peine arrivés d'un long voïage, & qui n'aspirent qu'à se reposer: fort capable d'amener des Marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut après qu'elle est venduë; de se lever au milieu d'une assemblée pour reprendre un fait dès ses commencemens, & en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebatuës, & qui le savent mieux que lui: souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes qui ne l'affectionnant point, n'osent pourtant refuser d'y entrer. S'il arrive que quelqu'un dans la ville doive faire un festin (*a*), après avoir sacrifié, il va lui demander une portion des viandes qu'il a préparées. Une autre fois, s'il voit qu'un Maître châtie devant lui son esclave; j'ai perdu, dit-il, un des miens dans une pareille occasion; je le fis fouetter, il se desespera, & s'alla pendre. Enfin il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, s'ils l'ont fait arbitre de leur différent. C'est en-

(*a*) Les Grecs, le jour même qu'ils avoient sacrifié, ou soupoient avec leurs amis, ou leur envoïoient à chacun une portion de la victime. C'étoit donc un contre-temps de demander sa part prématurément & lorsque le festin étoit résolu, auquel on pouvoit même être invité.

core une action qui lui convient fort, que d'aller prendre au milieu du repas pour danser * un homme qui est de sang froid, & qui n'a bu que modérément.



DE L'AIR EMPRESSÉ.

IL semble que le trop grand empressement est une recherche importune, ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bienveillance par ses paroles & par toute sa conduite. Les manieres d'un homme empressé sont de prendre sur soi l'événement d'une affaire qui est au dessus de ses forces, & dont il ne sauroit sortir avec honneur; & dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable, & où il ne se trouve pas la moindre difficulté, d'insister long-temps sur une légère circonstance, pour être ensuite de l'avis des autres; de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire; d'entrer dans une querelle où il se trouve présent, d'une maniere à l'échauffer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas,

* Cela ne se faisoit chez les Grecs qu'après le repas, & lorsque les tables étoient enlevées.

& dont il ne peut ensuite trouver l'issuë ; venir vers son Général, & lui demander quand il doit ranger son armée en bataille, quel jour il faudra combatre, & s'il n'a point d'ordres à lui donner pour le lendemain : une autrefois s'approcher de son pere ; ma mere, lui dit-il mystérieusement, vient de se coucher, & ne commence qu'à s'endormir : s'il entre enfin dans la chambre d'un malade à qui son Médecin a défendu le vin, dire qu'on peut essaïer s'il ne lui fera point de mal, & le soûtenir doucement pour lui en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la ville, il s'ingére de faire son épitaphe, il y fait graver son nom, celui de son mari, de son pere, de sa mere, son païs, son origine, avec cet éloge, *ils avoient tous de la* (a) *vertu*. S'il est quelquefois obligé de jurer devant les Juges qui exigent son serment, ce n'est pas, dit-il, en perçant la foule pour paroître à l'audience, la premiere fois que cela m'est arrivé.



DE LA STUPIDITÉ.

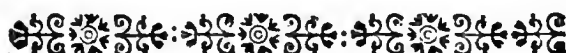
LA Stupidité est en nous une pesanteur d'esprit qui accompagne nos actions & nos discours. Un homme stupide aïant

(a) Formule d'épitaphe.

lui-même calculé avec des jettons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire, à quoi elle se monte: s'il est obligé de paroître dans un jour prescrit devant ses Juges pour se défendre dans un procès que l'on lui fait, il l'oublie entiérement, & part pour la campagne: il s'endort à un spectacle, & il ne se réveille que long temps après qu'il est fini, & que le peuple s'est retiré: après s'être rempli de viandes le soir, il se leve la nuit pour une indigestion, va dans la ruë se soulager, où il est mordu d'un chien du voisinage: il cherche ce qu'on vient de lui donner, & qu'il a mis lui-même dans quelque endroit, où souvent il ne peut le retrouver. Lorsqu'on l'avertit de la mort de l'un de ses amis afin qu'il assiste à ses funérailles, il s'attriste, il pleure, il se desespere, & prenant une façon de parler pour une autre, à la bonne heure, ajoûte-t-il, ou une pareille sotise. Cette précaution qu'ont les personnes sages de ne pas donner sans témoin * de l'argent à leurs créanciers: il l'a pour en recevoir de ses débiteurs. On le voit quereller son valet dans le plus grand froid de l'hiver, pour ne lui avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfans à la lutte ou

* Les témoins étoient fort en usage chez les Grecs, dans les païemens, & dans tous les actes.

à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur & hors d'haleine. Il va cueillir lui-même des lentille, les fait cuire, & oubliant qu'il y a mis du sel, il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le temps d'une pluïe incommode, & dont tout le monde se plaint, il lui échapera de dire que l'eau du ciel est une chose délicieuse : & si l'on lui demande par hazard combien il a vu emporter de morts * par la porte sacrée? autant, répond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des grains, que je voudrois que vous & moi en pussions avoir.



DE LA BRUTALITÉ.

LA brutalité est une certaine dureté, & j'ose dire une férocité qui se rencontre dans nos manieres d'agir, & qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal, qu'est devenu un tel ; il vous répond durement : ne me rompez point la tête : si vous le saluez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut : si quelquefois il met en vente une chose

* Pour être enterrés hors de la ville, suivant la Loi de Solon.

chose qui lui appartient, il est inutile de lui en demander le prix, il ne vous écoute pas, mais il dit fiérement à celui qui la marchande, qu'y trouvez-vous à dire? Il se moque de la piété de ceux qui envoïent leurs offrandes dans les Temples aux jours d'une grande célébrité: si leurs prieres, dit-il, vont jusques aux Dieux, & s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien païés, & que ce n'est pas un présent du ciel. Il est inexorable à celui qui sans dessein l'aura poussé légèrement: on lui aura marché sur le pied, c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La premiere chose qu'il dit à un ami qui lui emprunte quelque argent, c'est qu'il ne lui en prêtera point: il va le trouver ensuite, & le lui donne de mauvaise grace, ajoûtant qu'il le compte perdu. Il ne lui arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin, sans lui donner de grandes malédictions. Il ne daigne pas attendre personne, & si l'on différe un moment à se rendre au lieu dont l'on est convenu avec lui, il se retire. Il se distingue toûjours par une grande singularité: il ne veut ni chanter à son tour, ni réciter * dans un repas, ni même danser avec les autres. En un mot, on ne le voit

* Les Grecs récitoient à table quelques beaux endroits de leurs Poëtes, & dansoient ensemble après le repas. V. le Chap. du Contre-tems.

guéres dans les Temples importuner les Dieux, & leur faire des vœux ou des sacrifices.



DE LA SUPERSTITION.

La superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la Divinité. Un homme superstitieux, après avoir lavé ses mains, & s'être purifié avec de l'eau † lustrale, sort du Temple & se promene une grande partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche : s'il voit une belette, il s'arrête tout court, & ne continuë pas de marcher, que quelqu'un n'ait passé avant lui par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jetté lui-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de lui ce mauvais présage : en quelque endroit de sa maison qu'il ait apperçu un serpent, il ne différe pas d'y élever un Autel : & dès qu'il remarque dans les carrefours, de ces pierres que la dévotion du peuple y a consacrées, il s'en approche, verse dessus toute l'huile de sa phiole, plie les ge-

† Une eau où l'on avoit éteint un tison ardent pris sur l'Autel où l'on brûloit la victime ; elle étoit dans une chaudiére à la porte du Temple ; l'on s'en lavoit soi-même, ou l'on s'en faisoit laver par les Prêtres.

noux devant elles & les adore. Si un rat lui a rongé un ſac de farine, il court au Devin qui ne manque pas de lui enjoindre d'y faire mettre une piéce; mais bien loin d'être ſatisfait de ſa réponſe, effraïé d'une aventure ſi extraordinaire, il n'oſe plus ſe ſervir de ſon ſac & s'en défait: ſon foible encore eſt de purifier ſans fin la maiſon qu'il habite; d'éviter de s'aſſeoir ſur un tombeau, comme d'aſſiſter à des funérailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui eſt en couche: & lorſqu'il lui arrive d'avoir pendant ſon ſommeil quelque viſion, il va trouver les Interprétes des ſonges, les Devins & les Augures, pour ſavoir d'eux à quel Dieu ou à quelle Déeſſe il doit ſacrifier: il eſt fort exact à viſiter ſur la fin de chaque mois les Prêtres d'Orphée pour ſe faire initier † dans ſes myſtères; il y mene ſa femme, ou ſi elle s'en excuſe par d'autres ſoins, il y fait conduire ſes enfans par une nourrice: lors qu'il marche par la ville, il ne manque guéres de ſe laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui ſont dans les places: quelquefois il a recours à des Prêtreſſes qui le purifient d'une autre maniere, en liant & étendant autour de ſon corps un petit chien ou de la ¶ ſquille: Enfin, s'il voit un

† Inſtruire de ſes Myſtères.

¶ Eſpéce d'oignons marins.

homme frapé d'épilepsie, saisi d'horreur, il crache dans son propre sein, comme pour rejetter le malheur de cette rencontre.



DE L'ESPRIT CHAGRIN.

L'ESPRIT chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, & que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement. Si quelqu'un fait un festin, & qu'il se souvienne d'envoïer * un plat à un homme de cette humeur, il ne reçoit de lui pour tout remerciment que le reproche d'avoir été oublié : je n'étois pas digne, dit cet esprit querelleux, de boire de son vin, ni de manger à sa table : tout lui est suspect jusqu'aux caresses que lui fait sa maîtresse : je doute fort, lui dit-il, que vous soïez sincère, & que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur. Après une grande sécheresse venant à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluïe, il s'en prend au Ciel de ce qu'elle n'a pas commencé plûtôt : si le hazard lui fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline ; il y a des gens, ajoûte-t-il, qui ont du bonheur ; pour moi, je n'ai jamais

* C'étoit la coûtume des Juifs & d'autres peuples Orientaux, des Grecs & des Romains.

eu celui de trouver un thresor: une autre fois aïant envie d'un esclave, il prie instamment celui à qui il appartient d'y mettre le prix; & dès que celui-ci vaincu par ses importunités le lui a vendu, il se repent de l'avoir acheté: ne suis-je pas trompé, demande-t-il, & exigeroit-on si peu d'une chose qui seroit sans défauts? A ceux qui lui font les complimens ordinaires sur la naissance d'un fils, & sur l'augmentation de sa famille, ajoûtez, leur dit il, pour ne rien oublier, sur ce que mon bien est diminué de la moitié. Un homme chagrin après avoir eu de ses Juges ce qu'il demandoit, & l'avoir emporté tout d'une voix sur son adversaire, se plaint encore de celui qui a écrit ou parlé pour lui, de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moïens de sa cause; ou lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant, si quelqu'un l'en félicite, & le convie à mieux espérer de la fortune; comment, lui répond-il, puis-je être sensible à la moindre joïe, qand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté, & n'être pas encore quitte envers eux de la reconnoissance de leur bienfait?



de la Défiance.

L'Esprit de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoïe au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre qui doit lui rapporter fidélement combien elles ont coûté: si quelquefois il porte de l'argent sur soi dans un voïage, il le calcule à chaque stade * qu'il fait, pour voir s'il a son compte: une fois étant couché avec sa femme, il lui demande si elle a remarqué que son coffre fort fût bien fermé, si sa cassette est toûjours scellée, & si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule; & bien qu'elle assûre que tout est en bon état, l'inquiétude le prend, il se leve du lit, va en chemise & les pieds nuds avec la lampe qui brûle dans sa chambre, visiter lui-même tous les endroits de sa maison, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort après cette recherche. Il mene avec lui des témoins quand il va demander ses arrérages, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ses débiteurs de lui dénier sa dette: ce n'est point

* Six cens pas.

chez le foulon qui passe pour le meilleur ouvrier, qu'il envoïe teindre sa robe, mais chez celui qui consent de ne point la recevoir sans donner caution. Si quelqu'un se hazarde de lui emprunter quelques vases *, il les lui refuse souvent, ou s'il les accorde, * il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesés ; il fait suivre celui qui les emporte, & envoïe dès le lendemain prier qu'on les lui renvoïe †. A-t-il un esclave qu'il affectionne & qui l'accompagne dans la ville, il le fait marcher devant lui, de peur que s'il le perdoit de vuë, il ne lui échapât & ne prît la fuite : à un homme qui emportant de chez lui quelque chose que ce soit, lui diroit : estimez cela, & mettez-le sur mon compte, il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris, & qu'il a d'autres affaires, que celle de courir après son argent.



D'UN VILAIN HOMME.

CE caractère suppose toûjours dans un homme une extrême mal-propreté, & une négligence pour sa personne qui passe dans l'excès, & qui blesse ceux qui s'en apperçoivent. Vous le verrez quelquefois

* D'or ou d'argent.

† Ce qui se lit entre les deux étoiles n'est pas dans le Grec, où le sens est interrompu, mais il est suppléé par quelques Interprétes.

tout couvert de lépre, avec des ongles longs & mal-propres, ne pas laisser de se mêler parmi le monde, & croire en être quitte pour dire que c'est une maladie de famille, & que son pere & son aïeul y étoient sujets: il a aux jambes des ulcères; on lui voit aux mains des poireaux & d'autres saletés qu'il néglige de faire guérir; ou s'il pense à y remédier, c'est lorsque le mal aigri par le tems, est devenu incurable: il est hérissé de poils sous les aisselles & par tout le corps, comme une bête fauve: il a les dents noires, rongées, & telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout, il crache, ou il se mouche en mangeant; il parle la bouche pleine, fait en buvant des choses contre la bienséance; il ne se sert jamais au bain que d'une huile qui sent mauvais, & ne paroît guéres dans une assemblée publique, qu'avec une vieille robe & toute tachée. S'il est obligé d'accompagner sa mere chez les Devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choses de mauvais augure ¶. Une autrefois dans le Temple & en faisant des libations †, il lui écha-

¶ Les Anciens avoient un grand égard pour les paroles qui étoient proférées, même par hazard, par ceux qui venoient consulter les Devins & les Augures, prier ou sacrifier dans les Temples.

† Cérémonies où l'on répandoit du vin ou du lait dans les sacrifices.

pera des mains une coupe ou quelqu'autre vase, & il rira ensuite de cette aventure, comme s'il avoit fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne sait point écouter un concert ou d'excellens joueurs de flûtes; il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir, ou bien il suit d'une voix desagréable le même air qu'ils jouënt; il s'ennuïe enfin de la symphonie, & demande si elle ne doit pas bientôt finir. Enfin si étant assis à table, il veut cracher, c'est justement sur celui qui est derrière lui pour lui donner à boire.



D'UN HOMME INCOMMODE.

CE qu'on appelle un fâcheux, est celui qui sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarasser beaucoup; qui entrant dans la chambre de son ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains discours; qui se trouvant sur le bord de la mer, sur le point qu'un homme est prêt de partir & de monter dans son vaisseau, l'arrête sans nul besoin, l'engage insensiblement à se promener avec lui sur le rivage; qui arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tette, lui

fait avaler quelque chose qu'il a mâché, bat des mains devant lui, le caresse, & lui parle d'une voix contrefaite; qui choisit le tems du repas, & que le potage est sur la table, pour dire qu'aïant pris médecine depuis deux jours, il est allé par haut & par bas, & qu'une bile noire & recuite étoit mêlée dans ses déjections; qui devant toute une assemblée s'avise de demander à sa mere quel jour elle a accouché de lui; qui ne sachant que dire, apprend que l'eau de sa citerne est fraîche, qu'il croît dans son jardin de bonnes légumes, ou que sa maison est ouverte à tout le monde, comme une hôtellerie; qui s'empresse de faire connoître à ses hôtes un parasite ¶ qu'il a chez lui, qui l'invite à table à se mettre en bonne humeur, & à réjouïr la compagnie.



DE LA SOTTE VANITÉ.

LA sotte vanité semble être une passion inquiéte de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom & de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toûjours de s'as-

¶ Mot Grec qui signifie celui qui ne mange que chez autrui.

ſeoir proche de celui qui l'a convié : il conſacre à Appollon la chevelure d'un fils qui lui vient de naître ; & dès qu'il eſt parvenu à l'âge de puberté, il le conduit lui-même à Delphes ¶, lui coupe les cheveux, & les dépoſe dans le Temple comme un monument d'un vœu ſolemnel qu'il a accompli : il aime à ſe faire ſuivre par un More : s'il fait un païement, il affecte que ce ſoit dans une monnoïe toute neuve, & qui ne vienne que d'être frapée. Après qu'il a immolé un bœuf devant quelque Autel, il ſe fait reſerver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans & de fleurs, & l'attache à l'endroit de ſa maiſon le plus expoſé à la vuë de ceux qui paſſent, afin que perſonne du peuple n'ignore qu'il a ſacrifié un bœuf. Une autre fois au retour d'une cavalcade qu'il aura faite avec d'autres citoïens, il renvoïe chez ſoi par un valet tout ſon équipage, & ne garde qu'une riche robe dont il eſt habillé, & qu'il traîne le reſte du jour dans la place publique : s'il lui meurt un petit chien, il l'enterre, lui dreſſe

¶ Le peuple d'Athênes, ou les perſonnes plus modeſtes ſe contentoient d'aſſembler leurs parens, de couper en leur préſence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, & de les conſacrer enſuite à Hercule, ou à quelqu'autre Divinité qui avoit un Temple dans la Ville.

une épitaphe avec ces mots : *Il étoit de race de Malte* ¶. Il consacre un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs : il se parfume tous les jours. Il remplit avec un grand faste tout le tems de sa Magistrature, & sortant de charge, il rend compte au peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a fait, comme du nombre & de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors revêtu d'une robe blanche & couronné de fleurs, il paroît dans l'assemblée du peuple : Nous pouvons, dit-il, vous assûrer, ô Athéniens, que pendant le tems de nôtre gouvernement nous avons sacrifié à Cybéle, & que nous lui avons rendu des honneurs tels que le mérite de nous la mere des Dieux ; espérez donc toutes choses heureuses de cette Déesse. Après avoir parlé ainsi, il se retire dans sa maison, où il fait un long récit à sa femme de la maniere dont tout lui a réüssi au-delà même de ses souhaits.



DE L'AVARICE.

Ce vice est dans l'homme un oubli de l'honneur & de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense. Si un

¶ Cette Isle portoit des petits chiens fort estimés.

homme a remporté le prix de la tragédie *, il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois, & il fait graver son nom sur un présent si magnifique. Quelquefois dans les tems difficiles, le peuple est obligé de s'assembler pour régler une contribution capable de subvenir aux besoins de la République; alors il se leve & garde le silence †, ou le plus souvent il fend la presse & se retire. Lorsqu'il marie sa fille, & qu'il sacrifie selon la coûtume, il n'abandonne de la victime que les parties ¶ seules qui doivent être brûlées sur l'Autel, il reserve les autres pour les vendre, & comme il manque de domestiques pour servir à table & être chargés du soin des noces, il louë des gens pour tout le tems de la fête, qui se nourrissent à leurs dépens, & à qui il donne une certaine somme. S'il est Capitaine de Galere, voulant ménager son lit, il se contente de coucher indifféremment avec les autres sur de la natte qu'il emprunte de son Pilote. Vous verrez une autre fois cet homme sordide acheter en plein marché des viandes cuites, toutes sortes d'herbes, & les porter hardiment dans

* Qu'il a faite ou récitée.

† Ceux qui vouloient donner se levoient & offroient une somme; ceux qui ne vouloient rien donner se levoient & se taisoient.

¶ C'étoit les cuisses & les intestins.

son sein & sous sa robe : s'il l'a un jour envoïée chez le Teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une seconde pour sortir, il est obligé de garder la chambre. Il fait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit lui demãder ¶ comme aux autres quelque secours, il se détourne de lui, & reprend le chemin de sa maison : il ne donne point de servantes à sa femme, content de lui en louër quelques-unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin ne pensez pas que ce soit un autre que lui qui balaïe le matin sa chambre, qui fasse son lit & le nétoïe. Il faut ajoûter qu'il porte un manteau usé, sale & tout couvert de taches, qu'en aïant honte lui-même, il le retourne quand il est obligé d'aller tenir place dans quelque assemblée.



De l'Ostentation.

Je n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'Ostentation, qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celui en qui elle

¶ Par forme de contribution. V. les chap. de la Dissimulation & de l'Esprit chagrin.

domine, s'arrête dans l'endroit du Pyrée * où les Marchands étalent, & où se trouve un plus grand nombre d'étrangers : il entre en matiére avec eux ; il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la mer, il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à espérer pour ceux qui y entrent, & de ceux sur tout que lui qui leur parle y a faits. Il aborde dans un voïage le premier qu'il trouve sur son chemin, lui fait compagnie, & lui dit bientôt qu'il a servi sous Alexandre, quels beaux vases & tous enrichis de pierreries il a rapportés de l'Asie, quels excellens ouvriers s'y rencontrent, & combien ceux de l'Europe leurs sont inférieurs †. Il se vante dans une autre occasion d'une lettre qu'il a reçuë d'Antipater ¶, qui lui marque que lui troisiéme est entré dans la Macédoine. Il dit une autre fois que bien que les Magistrats lui aïent permis tels transports § de bois qu'il lui plairoit sans païer de tribut, pour

* Port à Athênes fort célébre.

† C'étoit contre l'opinion commune de toute la Grèce.

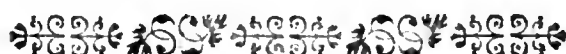
¶ L'un des Capitaines d'Alexandre le Grand, & dont la famille regna quelque-tems dans la Macédoine.

§ Parce que les Pins, les Sapins, les Cyprès & tout autre bois propre à construire des vaisseaux étoient rares dans le païs Attique, l'on n'en permettoit le transport en d'autres païs, qu'en païant un fort gros tribut.

éviter néanmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu uſer de ce privilége. Il ajoûte que pendant une grande cherté de vivres, il a diſtribué aux pauvres citoïens d'Athênes juſqu'à la ſomme de cinq talens *; & s'il parle à des gens qu'il ne connoît point, & dont il n'eſt pas mieux connu, il leur fait prendre des jettons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largeſſes; & quoiqu'il monte à plus de ſix cens perſonnes, il leur donne à tous des noms convenables; & après avoir ſupputé les ſommes particuliéres qu'il a données a chacun d'eux, il ſe trouve qu'il en réſulte le double de ce qu'il penſoit, & que dix talens y ſont emploïés, ſans compter, pourſuit-il, les Galeres que j'ai armées à mes dépens, & les charges publiques que j'ai exercées à mes frais & ſans récompenſe. Cet homme faſtueux va chez un fameux Marchand de chevaux, fait ſortir de l'écurie les plus beaux & les meilleurs, fait ſes offres, comme s'il vouloit les acheter : De même il viſite les foires les plus célébres, entre ſous les tentes des Marchands, ſe fait déploïer une riche robe, & qui vaut juſques à deux

* Un talent Attique dont il s'agit valoit ſoixante mines Attiques : une mine cent dragmes; une dragme ſix oboles. Le talent Attique valoit quelques ſix cens écus de nôtre monnoïe.

talens, & il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter † de l'or sur lui pour les besoins où l'on se trouve. Enfin s'il habite une maison dont il païe le loïer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore, que c'est une maison de famille, & qu'il a héritée de son pere, mais qu'il veut s'en défaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire ¶ chez lui.



DE L'ORGUEIL.

IL faut définir l'orgueil une passion qui fait que de tout ce qui est au monde, l'on n'estime que soi. Un homme fier & superbe n'écoute pas celui qui l'aborde dans la place pour lui parler de quelque affaire; mais sans s'arrêter, & se faisant suivre quelque tems, il lui dit enfin qu'on peut le voir après son souper: si l'on a reçu de lui le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde jamais le souvenir, il le reprochera en pleine ruë à la vuë de tout le monde: n'attendez-pas de lui qu'en quelqu'endroit qu'il vous rencontre, il s'approche de vous, & qu'il vous parle le premier; de même au

† Coûtume des Anciens.
¶ Par droit d'hospitalité.

lieu d'expédier sur le champ des marchands ou des ouvriers ; il ne feint point de les renvoïer au lendemain matin, & à l'heure de son lever. Vous le voïez marcher dans les ruës de la ville la tête baissée, sans daigner parler à personne de ceux qui vont & viennent. S'il se familiarise quelquefois jusques à inviter ses amis à un repas, il prétexte des raisons pour ne pas se mettre à table & manger avec eux, & il charge ses principaux domestiques du soin de les régaler : il ne lui arrive point de rendre visite à personne, sans prendre la précaution d'envoïer quelqu'un des siens pour avertir qu'il va venir *: on ne le voit point chez lui lorsqu'il mange ou qu'il se † parfume : il ne se donne pas la peine de régler lui-même des parties, mais il dit négligemment à un valet de les calculer, de les arrêter, & les passer à compte. Il ne fait point écrire dans une lettre : je vous prie de me faire ce plaisir, ou de me rendre ce service, mais j'entens que cela soit ainsi, j'envoïe un homme vers vous pour recevoir une telle chose, je ne veux pas que l'affaire se passe autrement, faites ce que je vous dis, promptement, & sans différer : voilà son stile.

* V. le Ch. de la Flaterie.
† Avec des huiles de senteur.



DE LA PEUR,
ou du défaut de courage.

CETTE crainte est un mouvement de l'ame qui s'ébranle, ou qui céde en vuë d'un péril vrai ou imaginaire, & l'homme timide est celui dont je vais faire la peinture. S'il lui arrive d'être sur la mer, & s'il apperçoit de loin ou des dunes, ou des promontoires, la peur lui fait croire que c'est le débris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte; aussi tremble-t-il au moindre flot qui s'éleve, & il s'informe avec soin si tous ceux qui navigent avec lui sont * initiés : s'il vient à remarquer que le Pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il lui demande avec inquiétude s'il ne croit pas s'être écarté de sa porte, s'il tient toûjours la haute mer, & si les † Dieux sont propices; après cela il se met

* Les Anciens navigeoient rarement avec ceux qui passoient pour impies, & ils se faisoient initier avant de partir; c'est-à-dire, instruire des mystères de quelque Divinité, pour se la rendre propice dans leurs voiages. V. le chap. de la Superstition.

† Ils consultoient les Dieux par les sacrifices, ou par les Augures, c'est-à-dire, par le vol, le chant, le manger des oiseaux, & encore par les entrailles des bêtes.

à raconter une viſion qu'il a euë pendant la nuit dont il eſt encore tout épouvanté, & qu'il prend pour un mauvais préſage. Enſuite ſes fraïeurs venant à croître, il ſe deshabille & ôte juſques à ſa chemiſe pour pouvoir mieux ſe ſauver à la nage; & après cette précaution, il ne laiſſe pas de prier les Nautonniers de le mettre à terre. Que ſi cet homme foible dans une expédition militaire où il s'eſt engagé, entend dire que les ennemis ſont proches, il appelle ſes compagnons de guerre, obſerve leur contenance ſur ce bruit qui court, leur dit qu'il eſt ſans fondement, & que les coureurs n'ont pû diſcerner, ſi ce qu'ils ont découvert à la campagne ſont amis ou ennemis: mais ſi l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend, & s'il a vu lui-même de loin le commencement du combat, & que quelques hommes aïent paru tomber à ſes pieds; alors feignant que la précipitation & le tumulte lui ont fait oublier ſes armes, il court les querir dans ſa tente, où il cache ſon épée ſous le chevet de ſon lit, & emploïe beaucoup de tems à la chercher; pendant que d'un autre côté ſon valet va par ſes ordres ſavoir des nouvelles des ennemis, obſerver quelle route ils ont priſe, & où en ſont les affaires: & dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout ſanglant d'u-

ne blessure qu'il a reçuë, il accourt vers lui, le console & l'encourage, étanche le sang qui coule de sa plaïe, chasse les mouches qui l'importunent, ne lui refuse aucun secours, & se mêle de tout, excepté de combatre. Si pendant le tems qu'il est dans la chambre du malade, qu'il ne perd pas de vuë, il entend la trompette qui sonne la charge; ah, dit-il avec imprécation, puisse-tu être pendu, maudit sonneur qui cornes incessamment, & fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir! Il arrive même que tout plein d'un sang qui n'est pas le sien, mais qui a rejailli sur lui de la plaïe du blessé, il fait accroire à ceux qui reviennent du combat, qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami; il conduit vers lui ceux qui y prennent intérêt, ou comme ses parens, ou parce qu'ils sont d'un même païs, & là il ne rougit pas de leur raconter quand & de quelle maniere il a tiré cet homme des mains des ennemis, & la apporté dans sa tente.



DES GRANDS D'UNE RE'PUBLIQUE.

LA plus grande passion de ceux qui ont les premieres places dans un Etat populaire, n'est pas le desir du gain ou de

l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'aggrandir & de se fonder, s'il se pouvoit, une souveraine puissance sur celle du peuple. S'il s'est assemblé pour délibérer à qui des citoïens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier Magistrat dans la conduite d'une fête ou d'un spectacle, cet homme ambitieux & tel que je viens de le définir, se leve, demande cet emploi, & proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquiter. Il n'approuve point la domination de plusieurs, & de tous les vers d'Homere, il n'a retenu que celui-ci:

Les peuples sont heureux, quand un seul les gouverne.

Son langage le plus ordinaire est tel: retirons-nous de cette multitude qui nous environne; tenons ensemble un conseil particulier où le peuple ne soit point admis; essaïons même de lui fermer le chemin à la Magistrature. Et s'il se laisse prêvenir contre une personne d'une condition privée, de qui il croïe avoir reçu quelque injure; cela, dit-il, ne se peut souffrir, & il faut que lui ou moi abandonnions la Ville. Vous le voïez se promener dans la place sur le milieu du jour avec les ongles propres, la barbe & les che-

veux en bon ordre, repousser fiérement ceux qui se trouvent sur ses pas, dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre que la Ville est un lien où il n'y a plus moïen de vivre, qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs, ni supporter plus long-tems les longueurs, les cries-ries & les mensonges des Avocats, qu'il commence à avoir honte de se trouver assis dans une assemblée publique, ou sur les Tribunaux, auprès d'un homme mal habillé, sale, & qui dégoûte, & qu'il n'y a pas un seul de ces Orateurs dévoués au peuple, qui ne lui soit insupportable. Il ajoûte que c'est * Théſée qu'on peut appeller le premier auteur de tous ces maux, & il fait de pareils discours aux étrangers qui arrivent dans la ville, comme à ceux avec qui il simpatise de mœurs & de sentimens.



D'UNE TARDIVE INSTRUCTION.

IL s'agit de décrire quelques inconvéniens où tombent ceux qui aïant méprisé dans leur jeunesse les siences & les exercices, veulent réparer cette négligen-

* Théſée avoit jetté les fondemens de la République d'Athênes en établissant l'égalité entre les citoïens.

ce dans un âge avancé par un travail souvent inutile. Ainsi un vieillard de soixante ans s'avise d'apprendre des vers par cœur, & de les * réciter à table dans un festin, où la mémoire venant à lui manquer, il a la confusion de demeurer court. Une autre fois il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droit ou à gauche, le maniment des armes, & quel est l'usage à la guerre de la lance & du bouclier. S'il monte un cheval que l'on lui a prêté, il le presse de l'éperon, veut le manier, & lui faisant faire des voltes ou des caracols, il tombe lourdement & se casse la tête. On le voit tantôt pour s'exercer au javelot, le lancer tout un jour contre l'homme † de bois; tantôt tirer de l'arc & disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des flêches, vouloir d'abord apprendre de lui, se mettre ensuite à l'instruire & à le corriger, comme s'il étoit le plus habile. Enfin se voïant tout nud au sortir d'un bain, il imite les postures d'un lutteur, & par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grace, & il s'agite d'une maniere ridicule.

* V. le Ch. de la Brutalité.

† Une grande statuë de bois qui étoit dans le lieu des exercices pour apprendre à darder.

DE



DE LA MÉDISANCE.

JE définis ainsi la médisance : une pente secrette de l'ame à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles : & pour ce qui concerne le médisant, voici ses mœurs : si on l'interroge sur quelqu'autre, & que l'on lui demande quel est cet homme, il fait d'abord sa généalogie ; son pere, dit-il, s'appelloit Sosie *, que l'on a connu dans le service & parmi les troupes sous le nom de Sosistrate ; il a été affranchi depuis ce tems & reçu dans l'une des Tribus † de la ville ; pour sa mere, c'étoit une noble Thracienne, ¶ car les femmes de Thrace, ajoûte-t-il, se piquent la plûpart d'une ancienne noblesse ; celui-ci né de si honnêtes gens est un scélerat & qui ne mérite que le gibet ; & retournant à la mere de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs, elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les grands chemins § les jeunes gens au

* C'étoit chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave.

† Le peuple D'Athênes étoit partagé en diverses Tribus.

¶ Cela est dit par dérision des Thraciennes qui venoient dans la Grèce pour être servantes, & quelque chose de pis.

§ Elles tenoient hôtellerie sur les chemins publics où elles se mêloient d'infames commerces.

passage, & qui, pour ainsi dire, les enlevent & les ravissent. Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il releve la conversation; je suis, lui dit-il, de vôtre sentiment, cet homme m'est odieux, & je ne le puis souffrir; qu'il est insupportable par sa phisionomie! y a-t-il un plus grand fripon & des manieres plus extravagantes? savez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense de chaque repas? trois oboles * & rien davantage; & croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hiver & au mois de Decembre il l'oblige de se laver avec de l'eau froide? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se leve & se retire, il parle de lui presque dans les mêmes termes, nul de ses plus familiers n'est épargné; les morts † même dans le tombeau ne trouvent pas un asile contre sa mauvaise langue.

* Il y avoit au dessous de cette monnoïe d'autres encore de moindre prix.

† Il étoit défendu chez les Athéniens de parler mal des morts par une loi de Solon leur Législateur.

LES

